Le site castral et priroral de Boves du Xᵉ au XVIIᵉ siècle
Bilan des recherches 1996-2000
Sous la coordination de Philippe RACINET
Le site castral et prioral de Boves
du Xᵉ au XVIIᵉ siècle

Bilan des recherches 1996-2000

Sous la coordination de Philippe RACINET
Bâtie sur un promontoire de type éperon qui domine la Noye et l’Avo, à 8 km au sud-est d’Amiens (fig. 1 et 2), la forteresse de Boves (fig. 3) appartient jusqu’au début du XVIe siècle à une puissante famille régionale, tige des Coucy, qui a détenue un temps le comté d’Amiens. Ensuite et jusqu’à la fin du XVIe siècle, le château est possession des ducs de Lorraine. Pour retenir ou attirer les hommes au pied de leur château, les seigneurs de Boves ont fondé deux établissements religieux dans l’enceinte de la première basse-cour : le prieuré Saint-Ausbert, dépendant du monastère clunisien de Lhôns-en-Santerre, au début du XIIe siècle, et le prieuré-cure annexe à l’église paroissiale préexistante de Notre-Dame-des-Champs, dépendant de l’abbaye voisine de Saint-Fuscien, en 1196. La prospection aérienne a montré que la seconde basse-cour, située vers la pointe du promontoire, contenait des bâtiments à caractère rural.

DESCRIPTION DES COMPOSANTES DU PROMONTOIRE (fig. 2 et 3)

Dominant une confluence, le promontoire se présente comme un éperon barré culminant (1) à environ 71 m, entre la vallée de l’Ave-Noye, à l’est (alt. 25 à 30 m), et la vallée sèche des Aires, à l’ouest (alt. 35 m). Séparé du plateau méridional par un large et profond fossé, il a une forme ovaire d’une longueur d’environ 350 m. Sa largeur, de 250 m au niveau de l’Ormelet, se resserre à l’emplacement de la première basse-cour et n’a plus que 200 m. Le grand fossé méridional a une largeur comprise entre 25 m à l’ouest et 60 m à l’est, vers la vallée de la Noye. Sa longueur totale est d’environ 300 m et il présente une nette courbure à son extrémité occidentale. Le fond actuel se situe autour de 63,50 m mais la profondeur atteignait par endroits 25 m, dans sa phase de fonctionnement. Il descend vers l’est (50 à 55 m) mais une langue de terre située à 59 m de hauteur protège l’entièreté créée dans la falaise orientale.

Le promontoire est divisé en trois éléments.

1. La grande motte (altitude maximum de 82,30 m) surplombe de 14 m la basse-cour et d’une trentaine de mètres le fond du grand fossé sud. Elle a une forme ovaire à la base : 84 m du nord au sud et 76 m d’est en ouest. Au sommet, elle est plutôt triangulaire ; sa longueur est de 42 m et sa base sud de 40 m. Sa pente est régulière et forte. Le fossé qui l’entoure au nord et à l’ouest, largement remblayé, n’est pas de même nature que le fossé sud, dont la puissance est sans équivalent.

2. Au nord, des pâtures entourent la grande motte (basse-cour) (2) d’une longueur de 280 m. Vers l’est, un talus élevé sépare le grand fossé de la basse-cour qui s’étend sur une superficie d’environ 5000 m2. Ce talus, long de 100 m, se resserre vers le rebord de la falaise (largeur de 10 m environ) mais s’évasse au contact de la motte pour former un terreau grossièrement triangulaire de 50 m de long et d’une largeur de 25 m au plus près de la motte (altitude maximum de 76 m). Vers l’ouest, le vallon, qui longe la route de Sains (lieu-dit l’Avenue Plantée) était probablement une voie d’accès en pente douce vers le château, bordée par un talus et une demi-lune (3). Cette première basse-cour est également occupée par le cimetière actuel (emplacement de l’enclos paroissial Notre-Dame-des-Champs), qui borde le vaste espace proral Saint-Ausbert entouré d’un mur d’enceinte et comprenant un ensemble de bâtiments organisés autour d’une cour, des pâtures et une petite butte. Cette dernière se situe à 100 m au nord-nord-est de la grande. Elle domine de 7 m la basse-cour (74,30 m). Sa forme est légèrement ovaire taut à la base (23 à 25 m) qu’au sommet (6 à 8 m).

3. Au nord (lieu-dit l’Ormelet), la seconde basse-cour, qui a pu abriter un habitat rural au Moyen Âge, se présente sous la forme d’un vaste espace actuellement en labour ou en pré. Elle est séparée de la première par un chemin creux (ancien fossé ?) qui entaille la falaise orientale, vers la vallée de la Noye. Sa longueur est de 260 m. Elle est inclinée du nord-est (43,50 m) au sud-ouest (60,50 m).

À l’extérieur du grand fossé, qui était certainement bordé d’un petit talus, s’étendaient des terres labourées jusqu’au bois de Boves. Seule une parcelle triangulaire, au bord du chemin est en pâture. Le plateau présente un bombardement (59,50 m) -ouest (64,50 m) dont le point culminant se trouve en face de la grande motte (73 m).

(2) - Elle est inclinée du nord-est (55,50 m) vers le sud-ouest (71 m). La grande motte se situe dans le secteur le plus haut et l’enclos du prieuré Saint-Ausbert se trouve dans le secteur le plus bas (60,50 m).

(3) - À l’entrée de cette allée nord-sud, une petite butte se trouve à 66 m à l’ouest de la grande motte. Son altitude est de 69,70 m. Est-ce la trace d’un dispositif d’entrée ?
Fig. 1 - Carte de synthèse des sites dans la région de Boves.

1. Blangy-Tronville. "Le Cachy-Fontaine". Ferme gauloise romanisée (gaul./2° mi-Ier s.).
2. Blangy-Tronville. "Bois Bertrand". Site gallo-romain mal identifié (La Tène/1er s. mi-IIe s.).
4. Blangy-Tronville. "L'Aiguillon". Petite villa orientée à l'est (1er s. av. J.-C./fin IVe s. ou début V s.).
6. Boves. "Entre Sainte-Marie et le Crassouillet". Grande villa gallo-romaine (gaul./IIe s./IIIe s.).
7. Boves. "Vallée des Aires". Petite villa gallo-romaine (IIIe s./IVe s.), nécropole et occupation (VIe s./XIIe s.).
8. Cottency. "La Ferme Rouge". Villa avec une longue cour (début Ier s./fin IIIe ou milieu IVe s.).
9. Cottency. "Le Champ du Cerf". Petite villa orientée à l'est (gaul./IIe s. ou IIIe s.).
10. Cottency. "Sortie sud du village". Site du Bas Empire (IIIe s.) et du haut Moyen Âge (Vie s./XIIe s.).
12. Fouencamps. "Le Paraclet-Le Cimetière". Villa richement décorée (gaul./IVe s.).
15. Remiencourt. "Bois de Bucay". Deux fosses dans un ensemble de substructions (Ie s. av. J.-C./fin IIIe s.).
16. Remiencourt-Ailly. "Ouest de la D. 90". Site mal identifié (Ier s./IIe s. et V-VIe s./XIIe s.).
17. Rumigny. "Nord de Pauchy". Site du haut Moyen Âge, ferme (?VIe-VIIe s./XIIe s.).
18. Rumigny. "Entre la Manette et la Remise". Village (IIIe s./fin XVe-début XVe s.).
19. Saint-Fusien. "Le Moulin Brulé". Écart ou prolongement de la villa de Rumigny (Ier s./Vie-VIIe s.).
21. Saint-Sufleu. "Le Buquet du Prétre". Écart gallo-romain (milieu ou fin IIe s./fin IIIe-début IVe s.).
22. Thézy-Grinon. "Les Coutures". Grande villa orientée au nord-est (gaul./Ier s. mi-IIIe s.).
23. Thézy-Grinon. "Vallée de Corbie". Substructions gallo-romaines, petite villa (Ier s. av. J.-C./fin IIe s.).
24. Pont de Fouencamps ("Au chomin de Fouencamps"). Gisement acheuléen et néolithique moyen.
25. Fosse aux Chaudrons ("Vignes du Haut"). Gisement du Paléolithique moyen.
30. Le Mont Evangéle. Sur le plateau, grand enclos composite-subrectangulaire (protohistorique ?).
31. Le Mont Evangéle. Enclos circulaires et fossés rectilignes (protohistoriques ?).
32. La Renardière ("Champ Cornelle"). Grande ferme indigène (époque gauloise).
33. Sud du bois de Gentelles ("Vallées aux loups"). Enclos irréguliers (protohistoriques ?).
34. Le Mont Henry. Grand enclos circulaire (protohistorique ?).
35. Le Bois de Cambes. Enclos irréguliers (protohistoriques ?).
37. Nord du Moulin le Paraclet. Traces de chaussée bormée (époque romaine ?).
38. Sud-ouest du Bois de la Ville. Substructions rectangulaires (protohistoriques ?).
39. Vallée de Pavry. Nécropole gallo-romaine ?
41. Forêt de Boves. 20 à 25 petites monnaies de bronze de Constans et Valens enfouies après 365.
42. Pavry. Tablier en bois sur pilotis et deux dépôts de monnaies romaines.
43. Vallée de Boves ("Le haut de la Briqueiterie"). Sépulture mérovingienne (mi-Ve s.-mi-VIIe s.).
44. Vallée de Boves ("Le haut de la Briqueiterie"). Fosse rectangulaire mérovingienne.
45. Fortmarnol ("Mont Mignon"). Ancien château avec chapelle du XIIe s.
PROBLÉMATIQUE

Cinq thèmes principaux de recherche ont été définis :

1. Recherches sur le château privilégiant les origines

Pour les périodes castrales les plus anciennes (IXe- XVe siècles), il convient de déterminer les structures successives (écluses sur la grande motte (construc- tions en bois et en pierre) et d’étudier l’autre butte, plus petite, située près de la ferme du prière, qui est certainement une motte de siège. L’analyse de la continuité d’une résidence de type aristocratique sur un tertre (motte?) entre la période carolingienne et l’époque dite « féodale » ainsi que celle d’une installation antérieure restent les points forts de ce premier thème.

Il s’agit aussi de comprendre l’imposante structure castrale établie sur la plate-forme de la grande motte au XVe siècle. Enfin, les remaniements de la fin du Moyen Âge et du XVIe siècle doivent être analysés dans la mesure où la forteresse joua un rôle important pendant la guerre de Cent Ans et les troubles religieux du XVIe siècle.

Une attention particulière est accordée aux rapports existant entre les différentes fonctions du château : rôle militaire, rôle défensif (protection des popula- tions), rôle résidentiel, rôle politique (centre de pou- voir) et rôle socio-économique (liens avec les défrichements sur le plateau, par exemple), ainsi qu’à l’évolution de ces différentes fonctions.

2. Étude des formes et des expressions du pouvoir châtelain du XIe au XIIIe siècle

Boves se trouve au centre d’événements régionaux ou nationaux, en particulier dans la phase centrale du Moyen Âge : démembrement du comté d’Amiens-Valois, naissance de la dynastie des Coucy, établissement de la Commune d’Amiens, progression des Capétiens en Amiens… Politiquement, Boves et ses seigneurs représentent, en effet, des pièces maîtresses du puzzle historique que constituent le comté d’Amiens et les principautés territoriales picardes aux XIe et XIIe siècles. Il faut analyser plus particulièrement la mise en place, fin XIe-debut XIIe siècle, de la nouvelle

(4) - Ph. RACINET (coord.), Recherches pluridisciplinaires sur un terre-plein du site de la Révolution française : Boves. Dossier de programmation, SRA Picardie et Laboratoire d’Archéologie de l’Université de Picardie, 1996.


Les documents concernant directement la seigneurie de Boves sont surtout d’époque moderne mais les Archives départementales de Meurthe-et-Moselle conservent des actes de la fin du Moyen Âge.
seigneurie châtelaine et savoir quelle a été son expression architecturale (reconstruction du château ?). Il convient également de définir les rapports et les alliances qui existent, au cours de la période médiévale, entre les grandes familles seigneuriales picardes et nordistes : les Boves, les Coacy, les Nesle, les comtes de Pontin, les comtes de Crepy, les comtes de Flandre... dans le cadre, bien entendu, de la progression des Capétiens.

3. Rapports entre l’une des plus importantes lignées aristocratiques de Picardie, la famille de Boës et un monachisme particulièrement actif dans cette même région, celui de Cluny.

Plus largement, il s’agit d’étudier les relations entre l’implantation religieuse dans les régions sud et est d’Amiens et les aires d’influence politique.

4. Étude structurale de deux prieurés ruraux replacés dans leur environnement castral.

Il est encore difficile d’appréhender la structure d’un petit prieuré comme celui de Saint-Aubert de Boës (trois moines au maximum). Même si les textes y mentionnent la présence d’un clausenium, ne sait si le cloître existait vraiment sous sa forme classique. Par ailleurs, on connaît mal l’évolution du bêt prioral à la fin du Moyen Âge, en relation avec la perte définitive des fonctions monastiques traditionnelles. Enfin, il est possible et nécessaire de mener une recherche transversale sur le réseau monastique de Lihons-en-Santerre (Somme), auquel appartenait le prieuré de Boës, en liaison avec la politique de Cluny, des Grands et du roi, tant sur un plan historique qu’archéologique.

Il convient aussi de saisir toutes les opportunités pour étudier l’église paroissiale Notre-Dame-des-Champs, à laquelle était annexé un prieuré-cure de l’abbaye de Saint-Fusien. L’organisation de ce genre d’établissement est quasiment inconnue par l’archéologie.

5. Rôle des centres de commandement (château, prieuré et église paroissiale) sur la fixation de l’habitat, l’organisation du peuplement et la mise en valeur du terroir.

L’évaluation de l’ancienneté du site est, évidemment, à replacer dans une étude plus large sur le type d’habitat antique (présence d’une villa gallo-romaine dans la vallée des Aires) dans le terroir de Boës (fig. 4) et son évolution à l’époque mérovingienne (existence d’un cimetière et d’un habitat mérovingien non loin de la précédente villa). Cette problématique rejoint le thème fondamental de la naissance du village en Picardie.

Il faudra aussi savoir quels ont été les phases, les modalités et les facteurs du déplacement de l’habitat principal depuis le promontoire vers le fond de vallée. Mais n’y avait-il pas, de toute ancieneté, une double localisation de l’habitat villageois, avec un pôle politique de fixation sur le plateau (près du site castral) et un pôle économique dans la vallée? Il n’est pas exclu que l’installation du prieuré clunisien soit liée à une volonté seigneuriale d’attirer les populations en vue, notamment, de défrichements. La fouille de l’église paroissiale Notre-Dame-des-Champs et celle de l’habitat rural révélé par l’archéologie aérienne sur le site de l’Ormelet, au nord du promontoire, seraient bien entendu déterminantes dans ce domaine.

APPROCHE TOPO-GÉOLOGIQUE (fig. 5)

Le site de Boës se situe pratiquement au centre du bassin-versant de la Somme, à mi-distance de la source du fleuve (sise à une dizaine de kilomètres nord-est de Saint-Quentin) et de son embouchure (à Saint-Valery, à l’ouest d’Abbeville). Boës est distant d’environ 60 km de ces deux extrémités amont et aval de la Somme.

Le relief des environs de Boës est très semblable à celui de l’ensemble du bassin-versant. Il se caractérise par la modestie de ses altitudes qui n’atteignent jamais 200 m. Mais cela ne signifie nullement uniformité de la topographie. Les vallées, souvent encaissées, interrompent la continuité du plateau qui se trouve partagé en de multiples fractions. Cette diversité, alliée aux données de la géologie, crée une variété de milieux naturels opposant les fonds de vallées drainées où l’eau court sur des espaces plats plus ou moins marécageux aux surfaces de plateau sans eau superficielle. La végétation naturelle de ces deux milieux topographiques...
était contrastée: forêts hygrophiles dans les fonds humides, forêts sèches sur les plateaux. La faune en était aussi différente comme les possibilités d'exploitation par les hommes.

Autour de Boves, le sous-sol constitué par un ensemble de crues du Crétacé supérieur correspond aux trois étages géologiques du Coniacien, du Santonien et du Campanien inférieur. À l'œil nu, ces crues apparaissent très semblables; elles n'ont pu être rattachées à un ou tel étage géologique qu'après de patientes études de leurs microfossiles. Toutefois, les hommes y ont très tôt reconnu divers bancs superposés, distingués par des nuances, absence ou présence de silex massifs, aspect de ces derniers (en rognons ou en plaques), dureté plus ou moins marquée...

Sous les climats chauds et humides du premier tiers de l'ère tertiaire, la partie superficielle des crues fut altérée. Un résidu argileux enrichissant des silex noirs se forma. Cette « argile à silex » constituait une formation superficielle qui recouvrait les crues, sauf là où l'érosion ultérieure l'a enlevée. Elle a pu être exploitée pour la fabrication de briques et de tuiles.

L'ère quaternaire donna au relief son aspect actuel. Lors des périodes à climat froid, les cours d'eau, plus nombreux et plus puissants qu'aujourd'hui, incisèrent profondément, dans la surface d'aplatisation, leur réseau de vallées encadrées. C'est alors que les crues superficielles subirent les attaques des alternances gel-dégel qui les firent éclater en morceaux de toutes tailles. Ces deux actions combinées donnèrent à la surface du plateau picard son aspect moutonné. Une autre conséquence fut le glissement du long des pentes, par solifluxion, des fins débris crayeux issus de la cryoactièce, lorsque les eaux de fonte des neiges et des pluies du printemps les transformaient en une pâte visqueuse. Beaucoup de ces dépôts de soli-fluxion sont venus empêcher le bas des pentes, contribuant ainsi à les adoucir. Enfin, des limons, soulevés par les vents d'alentour sur les moraines qui précédèrent les immenses glaciers du Nord de l'Europe, furent saupoudrés sur tout le territoire. Ils sont visibles à la surface de la plupart des éléments de plateaux, donnant à la terre cultivée sa finesse et sa couleur brun-beige. Tous ces dépôts superficiels finirent par masquer les roches crayeuses. La crue qui constituait pourtant tout le soubassement de la région n'est, par suite, qu'assez peu visible dans le paysage : sur les flancs les plus raides des vallées les plus incisées ou seulement lorsque les hommes l'ont dégagée pour l'exploiter en carrières. En effet, la crue eut ici deux usages économiques principaux : le marrage de certaines terres cultivées et la confection de pierres de construction. Selon l'usage souhaité, on recourait à tel ou tel banc crayeux. Ainsi, ce fut le niveau du Coniacien supérieur, particulièrement résistant, qui fournit les pierres de construction. Ce banc affleure sous le promontoire même du château. Son exploitation est à l'origine de la fameuse falaise qui fait passer par une pente quasi verticale de la surface du promontoire au fond de la vallée de la Noye.

L'ère quaternaire connut l'alternance de périodes d'enfoncement des vallées et de périodes de remblaiement de celles-ci, au gré des variations du niveau général des mers. Cela permit la constitution des terrasses. Dans le cas des vallées entourant Boves, celles-ci sont surtout attestées par des dépôts alluviaux, étagés en fonction des altitudes des fonds de vallées d'alors. Au sud du château de Boves, les plus élevés de ces dépôts se situent jusqu'à 100 m d'altitude. Ces variations furent bien sûr suivies par les établissements humains d'alors. Le site aménagé de Saint-Acheul, situé à 6 km de Boves vers 50 m d'altitude, s'inscrit dans cette logique et rien n'interdit de penser que de tels établissements aient pu se situer dans le périmètre de Boves, à tel ou tel niveau altitudinal correspondant à telle ou telle terrasse. Les cours d'eau actuels présentent un aspect bien médiocre par rapport à l'ampleur de leurs vallées. Ils s'écoulent lentement sur l'épais manteau d'alluvions qui comblent partiellement les fonds de vallées. Ceux-ci montrent des pentes, transversales comme longitudinales, très faibles, conséquence du remblaiement alluvial consécutif à la remontée du niveau marin lors de l'actuel interglaciaire. Par suite se sont constitués ici des espaces marécageux propices à la formation de tourbières dont l'exploitation fut un autre atout économique de notre espace. Au travers spécifique des fonds de vallée dont dérive un élément essentiel de leur paysage actuel : les multiples étangs, « entailles », vestiges de l'ancienne extraction (6).

La fouille de la plate-forme de la grande motte et de ses abords apparaît comme le point fort de la première phase du programme pluridisciplinaire. Le site castral de Boves est un ensemble exceptionnel qui allie d'importantes sources documentaires à une longue chronologie d'occupation de type aristocratique (Xe-XVIIe siècles) et à un état des vestiges rarement rencontré en France. Ces éléments ainsi que l'ampleur de la stratigraphie de type urbain et la présence d'une occupation ancienne sont, en effet, rarement associés sur les sites castraux et permettent d'analyser finement le processus de mise en place et d'évolution du siège d'une importante seigneurie.

(6) - Tel l'étang Saint-Laide situé juste en avant du promontoire de Boves.
L’ensemble des données archéologiques est organisé en fonction d’un phasage, issu des observations stratigraphiques, qui repose sur la fouille exhaustive du quart nord-est de la plate-forme de la motte et qui est toujours susceptible d’être modifié par les découvertes ultérieures (fig. 6) :

1- la construction d’une motte et la possibilité d’une structure emmêlée;
2- deux séquences de vastes bâtiments de bois du XIe siècle représentés par une série de troux de poteau avec avant-fosses ainsi que par plusieurs structures en creux importantes;
3- un ensemble castral de pierre construit à la fin du XIe ou au début du XIIe siècle matérialisé par une série de murs, des zones d’occupation résidentielle et des implantations artisanales;
4- un château de pierre dont on peut placer la construction vers le milieu du XIIe siècle;
5- un dernier ensemble castral en pierre, de la fin du XIIe siècle, sous la forme de quatre tours reliées par une couronne;
6- le démantèlement de l’ensemble précédent suivi d’un démontage systématique à partir du XVIIe siècle;
7- une occupation militaire du site pendant la Grande Guerre marquée par un réseau de tranchées.

**PHASE 1**

**UNE OCCUPATION ANTIQUE?**

1. **UN SITE ANTIQUE PROCHE (fig. 1 et 4)**

Roger Agache, dans son Atlas d’archéologie aérienne, a montré la richesse des environs d’Amiens et la densité des témoins d’occupation antique, notamment gallo-romaine. Les villae sont les plus nombreuses au nord-est, à Gentillères et Cachy : nous sommes en limite du Santerre. À l’ouest, il y a deux grandes villae à Saint-Fuscin et à Cottanchey. Au nord, près de l’actuel cimetière Saint-Acheul, il existe les vestiges de la villa d’Abbadène, où selon la tradition médiévale, a séjourné Armin, apôtre des Amiens, avant son martyre au IIIe siècle. À Saint-Nicolas, près de la Grouillière, sur le mont Henry, au Paulet, c’est-à-dire sur tout le pourtour du territoire de Boves, se trouvent des structures interprétées, selon R. Agache, comme des fermes indigènes. Les fouilles de sauvetage récentes ont montré que ces dernières pouvaient aussi bien être d’époque romaine, jusqu’à la fin du IIIe siècle de notre ère. À Boves même, une villa est signalée sur la D. 167, au levant, à une centaine de mètres à l’ouest de la voie Amiens-Saint-Omer.

Les prospections terrestre et aérienne ont permis de localiser sur le versant nord-ouest de la vallée des Aisnes une villa gallo-romaine dont l’occupation débute dans la première moitié du Ier siècle. La céramique atteste d’une continuité d’occupation entre le Bas Empire et l’époque mérovingienne, représentée par une importante nécropole, située juste à côté de ce site gallo-romain sur le même versant et en milieu de pente. Le chemin de terre, attesté sous le nom chemin de saint Dommis et certainement d’époque romaine, constituerait la limite entre l’Ager et l’espace boisé. Le fond de la vallée des Aisnes paraît être exploré dès le haut Moyen Âge, ce qui signifierait que le cimetière mérovingien se situait dans un environnement humanisé, moins de ce côté. Un habitat du haut Moyen Âge a, du reste, été repéré à 100 m de l’emplacement de la villa gallo-romaine. Sur la base des prospections, les versants des vallées de l’Aire et des Aisnes paraissent exploités dès le haut Moyen Âge, certainement sans hiatus avec l’époque gallo-romaine. En revanche, les points hauts semblent avoir été couverts de forêts jusqu’à l’époque post-médiévale, à moins qu’il n’y ait eu des terrains de parcours pour le bétail.

2. **UN ÉPERON BARRÉ D’ÉPOQUE ANTIQUE?**

Le site (fig. 2) s’avère tout à fait remarquable par ses qualités topographiques qui amènent à le considérer comme le meilleur de toute la contrée pour une implantation défensive. Il accumule des atouts tels que l’on peut penser qu’ils avaient déjà dû retenir l’attention de populations antéromédievales et les inciter à fixer ici une occupation humaine. Dans les environs immédiats de Boves et d’Amiens convergent au moins six vallées notables (fig. 8A) : celles de la Somme, de l’Ancre, de l’Haut, de l’Aire, de la Noye et de la Selle. Ces vallées inscrivent dans la surface sèche du plateau des couloirs de verdure et d’humidité, axes de communication notables qu’il a pu parfaire nécessaire de surveiller. Il n’en reste pas moins que la forme de relief couvrant la plus vaste étendue est celle d’un plateau avec toutes les conséquences quant aux aptitudes agricoles, aux facilités de déplacement et au ravitaillage en eau des communautés humaines installées sur lui. Cependant, en raison de leur position à l’extrémité ouest du Santerre, les environs de Boves ne possèdent pas la remarquable horizontalité de celui-ci. Le plateau se trouve, ici, entaillé par de très nombreuses vallées, drainées ou sèches, dont les coupoles, parfois marquées, dessinent des creux plus ou moins bruts et doucement vallonnés dans la surface topographique générale (fig. 5 et 8A). Ces variations de la topographie générale sont un facteur de complexification et d’enrichissement du paysage. Peut-être sont-ils aussi à considérer du point de vue de l’art militaire aux époques antique et médiéval ?

Les grandes vallées sont celle de la Somme sise à proximité du château de Boves (7) mais surtout celles de l’Aire et de la Noye, qui s’affuent. La vallée de la Noye rejoint la vallée de l’Aire à 2 km seulement en amont du château, au sud-est de celui-ci. Les deux vallées qui, un peu en amont de leur confluence, ont une largeur d’environ 500 m, cèdent alors la place à la vallée de l’Aire inférieure. Celle-ci s’élargit jusqu’à 750 m, soit presque autant que la vallée de la

(7) - La Somme se trouve à vol d’oiseau à 4 km au nord du château.
Somme avec laquelle l’Arve conflue à 6 km en aval de Boves. Ces vallées ont créé des coupures en forme de rubans non négligeables dans le paysage topographique. L’effet de coupure topographique est accentué par l’effet de coupure biogéographique. Aux espaces actuellement le plus souvent démêlés des plateaux (labours, cultures) s’oppose la végétation hygrophile des marais et des pâturages. Enfin, il y a la coupure hydrique : au lit même des rivières, qui ne parait pas être un obstacle notable en raison de larges limites et de profondeurs modélestes, s’ajoutent les vastes espaces en eau des étangs et marais dont la surface est majoritaire dans le fond de vallée aux environs de Boves, imposant la traînée versée à pied sec (sur une route de la vallée en quelques transects seulement, l’empêchant parfois d’y arriver, un peu lourds, de marchandises ou de troupe (8). De plus, ces grandes vallées environnant Boves sont nettement encaissées, 70 à 80 m environ, et encadrées par deux versants raides (pentes moyennes d’environ 10 à 20 % avec des extrêmes pouvant dépasser 30 % comme à Boves même), accentuant ainsi l’obstacle topographique et aggravant les difficultés de franchissement de ces vallées. Cette raideur marquée des talus-versants est l’œuvre, annexe, des cours d’eau qui coulaient à leur pied. Elle fut permise par la nature cohérente et résistante de la roche entaillée, la craie. Elle fut facilitée par la vigueur des processus érosifs en action au cours de périodes de périodes glaciaires de l’ère quaternaire. Il importe d’ailleurs de faire la distinction entre ces processus naturels, capables de façonner des talus à pente raide, et les interventions humaines sur les versants qui ont contribué à en accentuer la raideur jusqu’à une quasi-verticalité (9).

À l’action de ces grandes vallées s’ajoute celle des petites vallées, le plus souvent non drainées aujourd'hui. L’assemblage a empêché un façonnement identique aux précédentes. Par suite, elles sont moins larges, moins creusées, avec un fond moins plat et plus étroit. Les plus imposantes de ces vallées sèches ne doivent pas être négligées car elles contribuent à découper le plateau et à rendre moins facile la circulation à sa surface. De plus, elles créent, lors de leur confluent avec les grandes vallées, des promontoires aux pentes raides sur trois côtés.

(8) - Ces remarques peuvent alimenter la réflexion des chercheurs mais il ne faudrait pas oublier que ce paysage de plans d’eau était bien moins étendu et qu’il est de création humaine selon une chronologie qui resterait à établir l’essentiel étant de l’œuvre des siècles les plus récents.

(9) - On le voit à Boves sur le côté oriental du promontoire.

C’est le cas de la vallée des Aires (fig. 4), la plus marquée des vallées sèches de cet espace, qui débouche sur celle conjugée de la Noye et de l’Arve juste à l’ouest et au nord-ouest du château de Boves, et dont elle se trouve être un élément essentiel du site. Juste à l’ouest du château, elle s’encaisse de 60 m dans la surface du plateau.

Dans un tel contexte topographique, les sites de rebord de plateau, au-dessus de ces vallées, sites de haut de versant, semblent devoir être propices à des installations défensives, surtout là où ils sont les plus pentus. Plus propices encore sont les sites que l’on pourrait qualifier de promontoires de confluence. Il s’agit d’un témoinage du plateau en forme de triangle dont la pointe se situe entre les cours extreem aval de deux rivières qui confluent. Ce triangle va s’élargissant dans la direction opposée, entre les parties amonts de deux vallées. Pour que leur topographie présente un intérêt stratégique, il semble que ces promontoires doivent dessiner, en plan, une forme particulièrement étroite au sommet du triangle, faute de quoi la défense d’un tel site serait trop difficile. Ce point de vue aboutira à ne retenir dans les environnements est et sud-est d’Amiens que cinq sites de ce type favorables à des installations défensives humaines (fig. 8A). Deux sites dominent la vallée de la Somme (promontoires de confluence de la Somme avec l’Ancre et de l’Ancre avec l’Halle). Les trois autres dominent la vallée de l’Arve ou de la Noye: le plus en amont se situe à la jonction de ces deux cours d’eau, à l’est de Dommartin; le second se trouve juste au sud du Paradet; le troisième est le site du château de Boves, au confluent de la vallée des Aires avec celle de la Noye (fig. 2).

Si ces cinq promontoires de confluence semblent propices à des installations défensives, il est évident que celui de Boves est, topographiquement, le plus favorable de tous. Les promontoires dominants les vallées de la Somme et de l’Arve paraissent trop vastes pour être aisément défendus. En revanche, celui de Boves semble posséder une surface propice au point de vue militaire et stratégique. Ensuite, intervient la vigueur des pentes entourant les deux côtés du triangle, pentes qui limitent le promontoire vers sa pointe. Parmi les cinq promontoires retenus, celui de Boves possède les pentes les plus raides et, en même temps, les dénivellations les plus marquées: 50 m de dénivelé sur quelques dizaines de mètres, soit des pentes supérieures à 25 %, atteignant souvent 35 %. Vers le nord, au sommet du triangle-promontoire, les versants naturels n’existent plus: des actions humaines ont permis de raidir au maximum le talus et d’atteindre la subverticalité. Enfin, un dernier élément avantage le site de Boves: le tracé des vallées sèches en direction de la
base du triangle et orientées parallèlement à cette base. Celles-ci sont absentes dans les autres sites. En revanche, au sud du promontoire où fut édifié le château de Boves, plusieurs vallées sèches coupent, successivement, le triangle du plateau compris entre la vallée de la Noye et la vallée sèche des Aires, selon une direction ouest-est prenant naissance au tiers occidental de la largeur de l’élément de plateau, à 500 m seulement de son rebord occidental au-dessus de la vallée des Aires, et descendent vers l’est pour rejoindre la vallée de la Noye, en se creusant de plus en plus.

Elles tracent ainsi des lignes de défense possibles en limitant l’espace plat du plateau (A, B, C, D sur la fig. 8B). Leur franchissement, tout à fait possible, par une troupe, est cependant plus difficile qu’un cheminement en terrain plat puisque, venant du sud, il lui faudrait d’abord descendre dans le fond de ces vallons dont l’encaissement passe vite de 10 m vers le centre du plateau, à 25, 35 et 50 m vers l’est, puis remonter sur l’autre versant au prix d’un effort notable, sous la menace des défenseurs du promontoire de Boves.

La présence de ces vallées sèches, successivement disposées au sud du site du château, resserre donc la surface plane du plateau en plusieurs « étroits » successifs, aisé à surveiller depuis le site de Boves, lignes naturelles de défense possibles avant les ouvrages construits sur le promontoire lui-même. Ce dispositif topographique, très favorable à l’installation d’un lieu fortifié de défense, est unique dans l’État amienois.

La qualité du site du château de Boves se confirme encore par l’observation à grande échelle. Le promontoire présente, en effet, un étranglement notable à environ 700 m de son extrémité nord (E sur la fig. 8B). Étrangement propice à l’installation d’une ligne de défense obtenue assez aisément en laissant ce promontoire sur une courte distance d’abord au type connu du promontoire barré. Côté ouest, la vallée des Aires dessine une courbe (fig. 8C et 8D). C’est le versant concave, toujours raide, de ce méandre qui forme le rebord occidental du promontoire. Le dessin de cette courbe concave aboutit à amorcer le pédoncule du promontoire de confluence : à cet endroit précis, il ne mesure guère plus de 150 m de largeur, et au contraire à l’élargir plus au nord, jusqu’à près de 300 m de largeur. Atout substantiel qui permettrait de fixer la ligne principale de défense en ce lieu rétréci du promontoire tandis que l’élargissement juste au nord, vers la terminaison du promontoire, laissait un espace assez vaste pour une installation humaine aisée.

Ce dispositif topographique déjà très favorable est rendu plus efficace encore par l’existence très probable sur le talus oriental du promontoire, à la racine sud du resserrement noté ci-dessus, d’un tout petit ravin sec (1 sur la fig. 8C). À peine incisé dans la surface du plateau à sa naissance, qui se situe probablement vers le centre du pédoncule du promontoire, il descendait rapidement, par une pente en long bien marquée, vers la Noye qui coule au pied du talus-rebord du plateau. Cette remarquable coupure naturelle isolait à la fois la partie nord du promontoire. Il ne restait aux défenseurs, désireux de s’installer sur l’éperon, qu’à poursuivre le travail amorcé par la nature, à surencher l’amont du petit vallon sec pour l’approfondir à leur gré et à continuer le creusement vers l’ouest afin de scier la totalité du pédoncule du promontoire. La présence d’un tel petit vallon sec a dû décider les défenseurs à creuser, à cet emplacement précis, leur remarquable fossé barrant l’éperon de confluence. D’autant que sa position laissait au nord une surface suffisante pour bâtir des installations de défense et même pour permettre une activité agricole assurant la survie en cas de siège de longue durée. L’approvisionnement en eau était aussi garanti puisque ce promontoire est modèle dans les crues créées perméables qui reposent sur un niveau de crue marneuse imperméable. Un tel dispositif géologique permet la constitution d’une nappe d’eau souterraine, dont le sommet se trouve à quelques dizaines de mètres de profondeur et que l’on pouvait atteindre, sans difficulté, par un puits bien formé, creusé depuis la surface du promontoire. La pertinence de l’interprétation se trouve renforcée par l’observation, à environ 500 m plus au sud, d’un vallon, à l’évidence naturel, présentant un dispositif topographique comparable (D sur la fig. 8B). Il s’agit d’un vallon sec, véritable sillon de 20 à 30 m de profondeur, échancrant fortement le rebord oriental du plateau. Sa position trop méridionale, son orientation, non pas transversale mais oblique par rapport à l’axe du promontoire, ne le rendait guère utile pour générer un fossé destiné à barrer celui-ci. Par ailleurs, au nord, un autre petit vallon sec (2 sur la fig. 8C) a aussi été très remanié par l’homme qui l’a creusé et élargi. S’il y avait aussi un petit ravin naturel qui échantrait le rebord oriental du promontoire, pourquoi n’aurait-il pas incité les plus anciens occupants du site à l’utiliser comme élément de défense en le surenchérissant ? Il aurait pu, lui aussi, fixer l’emplacement d’un fossé de défense. Toutefois, moins long, moins incisé, il n’offrait pas les mêmes avantages que celui finalement choisi. Par ailleurs, situé sensiblement plus au nord que ce dernier, il aurait réduit la superficie du promontoire protégé d’une manière, peut-être, jugée excessive par les aménageurs d’alors. Enfin, il ne faut pas oublier que la surface du promontoire s’abaissait doucement vers le nord. En déplaçant la ligne de défense au nord d’un tel petit vallon aussi septentrional, on aurait trouvé la surface du sol à une altitude inférieure de près de 10 m à celle existant à l’emplacement choisi pour bâtir le château. Il reste...
qu’on peut se demander si ce petit vallon extrême nord n’a pas joué, aux époques les plus anciennes, un rôle défensif et s’il n’a pas contribué à fixer un habitat sur la partie la plus septentrionale de l’éperon.

On reste frappé par la qualité topographique remarquable du promontoire de Boves. Un faisceau de faits topographiques concourent à en faire le meilleur site de défense de l’Est amiénois. Ceci contribue à rendre plausible l’hypothèse d’une utilisation très précoce, peut-être protohistorique, d’un site aussi favorable. La complémentarité des ressources de terroirs proches: celui du fond de vallée (poissons, plantes et animaux hygrophiles, tourbe pour le chauffage extrait sous les alluvions du fond de vallée), celui du plateau (bois et gibier des forêts sèches, cultures et élevage), celui des versants de vallée aux coteaux bien exposés pouvant accueillir des arbres fruitiers, voire des vignes, dut aussi être un atout.

Toutefois, les données naturelles ne sont qu’une offre. Ce sont les hommes qui choisissent de la retenir ou non. Des données humaines et économiques ont assurément joué pour que ce site, naturellement remarquable, soit ainsi valorisé. La proximité d’une ville importante, depuis l’époque romaine et tout au long du Moyen Âge, Amiens, attirant les communications et les personnes en déplacement, n’est sans doute pas étrangère, non plus, à l’installation d’un ouvrage militaire capable de surveiller une partie de ces flux à destination ou en provenance de la grande ville.

Parmi les voies attestées par les itinéraires (fig. 1), celle d’Amiens à Reims est construite sur le plateau nord-est de Boves (actuelle D 934). Une autre voie, moins importante, passe par Saint-Nicolas de Boves, Pierrepont et Montdidier. Une troisième, inconnue des itinéraires mais attestée archéologiquement, devait joindre Amiens à Serlise par Saint-Fuscien et Paillart. De là partait un embranchement vers Beauvais (10). Le site de Boves semble donc important sur le plan stratégique (voies terrestres et fluviales) et cet aspect de lieu de passage implique des relations avec la cité d’Amiens qui ne se sont pas sans conséquence sur son histoire (11).

Ainsi, le rôle militaire joué par la cité amiénoise, dès l’époque de César, a pu influer pour déterminer le statut des habitats voisins. On sait que la ville d’Amiens proprement dite n’émerge pas avant

Auguste et qu’elle a été rudement éprouvée par les incursions des Alamans de 257 à 276, après une première invasion germainique de 253 à 259, ce qui a motivé le repli de la ville dans ses remparts (12). Sur le plan économique, Amiens a eu, pendant longtemps, des activités liées à l’armée (fabrication d’armes, textile) et les échanges avec la Bretagne étaient importants (importation de minerai de plomb, céramiques d’exportation par voie terrestre) (13). Les relations pouvaient ainsi s’établir entre la cité, pôle de redistribution des marchandises convoyées, et les campagnes environnantes.

3. LE GRAND FOSSE MÉRIDIONAL (fig. 9)

L’éperon naturel, formé par les vallées de la Noye et des Aire, a donc été barré par un grand fossé, certainement à une époque ancienne. Ce dernier, dans sa partie occidentale située à l’écart de la motte castrale, se présente sous la forme d’un réseau plus ou moins récent avec un profil en U (largeur comprise entre 6 et 8 m; profondeur totale d’au minimum de 12 m). Vers l’ouest, le fond est creusé en escalier, du côté où le promontoire est le plus vulnérable.

Un sondage établi au droit de la motte a permis de retrouver ce grand fossé en U et d’étudier ses séquences primatives de fonctionnement (fig. 10): leur nombre et leur succession plaident en faveur de l’ancienneté de la structure (14).

Une première étape d’utilisation est marquée par la dégradation de la contrescarpe qui entraîne la formation d’un paléosol d’accumulation, provoqué par la coulée de terre provenant du sol de couverture du plateau. Le talus nord, artificiellement creusé par le rejet des matériaux lors du creusement du fossé, est entretenu, ce qui limite les éboulis par solifluxion; quelques coulées se produisent tout de même et sont issues de la décomposition superficielle de la craie du talus.

Lors de la période d’abandon qui suit le versant sud, non protégé par un talus et davantage soumis aux intempéries et à l’action du froid, est largement érodé. Son profil devient oblique dans sa partie supérieure et un cône d’éboulis se forme en fond, avec sélection naturelle des débris.

Lors de la réutilisation du fossé, la partie centrale du talus primitif serait légèrement déplacée vers le nord, pour constituer un petit tertre; un second paléosol se forme sur le côté d’éboulis de l’étape précédente. Il est lié à une pédogenèse provoquée par le développement de la végétation sur le plateau, qui a bloqué l’érosion du versant sud. Une phase de destruction est marquée par la présence de pierres équarrissées, crevant le second paléosol dans la partie nord, la plus profonde, où ce dernier était fragilisé par le fait qu’il reposait sur de gros blocs offrant des anfractuosités. Le temps d’abandon qui suit immédiatement voit le versant nord, non entretenu et non protégé, s’éroder dans sa partie supérieure, ce qui provoque la mise en place d’un profil d’équilibre du versant nord et la formation d’un cône d’éboulis dans le fond. Le versant sud reste protégé par le paléosol argileux.

Lors du creusement de ce grand fossé sud et en liaison avec ces différentes séquences primitives de fonctionnement, les matériaux ont toujours été rejetés vers l’intérieur du promontoire pour constituer un talus de grande taille qui peut être accosté d’un simple tertre placé en position centrale et peu élevé, à l’emplacement de la motte actuelle. Ce dernier surplombait de 2,50 m le talus situé à l’est et de 6,50 m le plateau environnant.

(11) - Si l’on compare ce réseau avec celui des «chaussées Brunehaut, », c’est-à-dire des voies antiques effective- ment empruntées, on constate que la voie passant précisément par Saint-Nicolas de Boves n’apparaît plus. Cela correspond-il à une désaffection de la voie en question, contemporaine ou un peu antérieure à l’installation des Mérovingiens?
(12) - Les villes antiques, op. cit., p. 96-106.
(14) - L’absence de mobilier datant ne permet malheureusement pas de situer chronologiquement ces phases qui sont bien nettes stratigraphiquement.
4. UNE INSTALLATION DU BAS EMPIRE (fig. 7)

Sur la plate-forme du petit tertre ainsi terrassé se développait une première occupation : la possibilité d’un bâtiment emmêlé ou d’une structure construite sous-jacente n’est pas à exclure. En effet, les empreintes de poteaux circulaires emmêlées, vides de tout comblement, ont été mises au jour à la base des niveaux d’occupation reconnus comme les plus anciens, sur le sommet de la motte médiévale. Au sud-ouest, deux traces (dans une fosse ovale 12372) correspondent à des empreintes de petits poteaux joints, jumeaux pour ainsi dire (15). Elles sont vides de tout comblement et descendent à plus de 2,50 m.

Cette disposition se retrouve juste à l’est de cette zone, où les niveaux et les remblais d’occupation viennent s’accrocer à partir de 12258 qui correspond à une empreinte de poteau vide de tout comblement et s’enfonçant profondément. La profondeur de celle-ci, dont le diamètre est d’environ 0,30 m, a été évaluée à plus de 6,70 m.

Entourées par les niveaux d’occupation et les remblais des phases 2 et 3, ces empreintes pourraient suggérer l’existence d’un sol situé à plus de 6 m sous les zones actuellement fouillées. Cela placerait l’éventuel édifice correspondant à environ 5,50 m au-dessus du niveau moyen de la basse-cour.

Ces données archéologiques sont appuyées par une constatation que nous avons faite régulièrement en foulant la zone orientale du secteur Sud, c’est-à-dire au-dessus de l’emplacement du bâtiment supposé : un tassement systématique marqué par la pente de nombreux contextes et expliquant les recharges successives de remblais. Par ailleurs, on remarque une inclinaison vers le sud du plupart des remblais d’égualisation du secteur Centre.

Des monnaies (16) et des tessons de céramique résiduels, retrouvés dans les premiers niveaux médiévaux, permettent d’évoquer une origine romaine pour ce bâtiment supposé (fortin du Bas Empire ?). De nombreux moellons en remploi dans les structures et les remblais d’occupation des phases

(15) - Elles sont ovales : 0,18 x 0,11 m et 0,17 x 0,08 m.

(16) - On peut observer qu’elles présentent un groupement très concentré au début du règne de Constantin dans les années 310 (trois pièces sur six et deux d’entre elles ont été trouvées ensemble avec une autre pièce un peu antérieure, peut-être de l’usurpateur breton Carausius, qui circulait encore alors). S’agit-il d’un petit ensemble retrouvé et dispersé ? Le degré de rempli des monnaies antiques durant le haut Moyen Âge jusqu’en plein IXe-Xe siècles, est aussi un des enjeux de ces fouilles. Ces pièces antiques servaient-elles uniquement d’ornements ou d’épées à Charon durant le haut Moyen Âge ?

5. LA CONSTRUCTION DE LA MOTTE (fig. 11)

Le rebord de la motte a été probablement aménagé avec des blocs et du cailloutis de craie déposés en alternance, ce qui permettait de limiter l’erotion malgré la forte pente choisie. L’intérieur de la motte a été ensuite comblé, avec cette couronne périphérique, avec des remblais de nature assez hétérogène mais par grands dépots intemacles de radiers damés. Les trous sans comblement évoqués précédemment pourraient donc correspondre à des poteaux massifs mis en place avant l’empronement pour créer des points de cristallisation des remblais. Ils ont également pu servir à la construction du couronnement de la motte, comme engins de levage.

Fig. 12 - Le radié de craie pilée 12233 (cf. pl. Racinet). Sur la berme de gauche, on distingue la trace d’un autre radié situé plus haut. Les deux sont recoupés par les structures excavées de la phase 2.

Ainsi, le radié 12233 (fig. 12) présente une surface parfaitement lissée de craie pilée, en forte pente vers le sud (16 %) et vers l’est (14 %), sans fissure ni rupture. Il ne contient aucun mobilier archéologique et il est recouvert par le fond de quelques fosses et trous de poteau de la phase 2A. Il est recouvert par les remblais supérieurs de constitution de la plate-forme de la motte, subhorizontaux sur 2 m. Il existe, en fait, plusieurs radiers successifs, plus ou moins lissés mais toujours tassés, séparés par
des couches de remblai argileuses (glaise) ou caillouteuses (craye). Ces radiers, sur lesquels on ne trouve nulle trace d’occupation même furtive, mais qui ont été construits, pourraient être liés à un système de drainage du corps de la motte. Les remblais proprement dits, déposés entre les radiers, sont de provenance très locale (excrémation du fossé), d’après l’étude géologique. Ils sont composés de deux constituants principaux : l’argile (terre) et la craie (cailloutis). L’ordre des dépôts suit plus ou moins le principe de l’alternance des matériaux et des taillès. La stratigraphie de la paroi sud de la cave 11876 (fig. 13) résume bien l’organisation des remblais constitutifs de la motte : une alternance plus ou moins régulière des couches d’argile et de cailloutis, un nivellement supérieur subhorizontal, une pente très forte des remblais sous-jacents vers l’est. Si les remblais superieurs sont subhorizontaux (nivellement de la plate-forme), les autres couches (sous le niveau 80) ont un sens inattendu : de l’extérieur vers l’intérieur. Est-ce lié à la présence d’un bâtiment enroché comme à Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire) ? Est-ce une méthode de construction de la motte ? Ces pentes inverses à la logique de la constitution d’une butte montrent que l’emmottement a été effectué à partir d’un point haut extérieur, une sorte de couronne périphérique. En fait, le rebord de motte, au moins au nord, au nord-ouest et au sud-ouest où il a été étudié, a été soigneusement construit avec une alternance de lits durs, formés par des blocs de craie choisis pour être homométriques, et de lits tendres (calcithèque). Cette disposition était nécessaire pour maintenir une pente de motte très forte (45 %) en évitant un processus érosif qui risquait d’être rapide en l’absence de profil d’équilibré (fig. 14). Le pendage relevé de la périphérie vers le centre de l’emmottement et la disposition alternée des remblais (couches à craie décimétrique et centimétrique observée en haut du rebord de motte nord) découlent d’un processus d’aménagement qui a permis la conservation de la motte. Ce dispositif a obligatoirement entraîné le drainage des eaux de surface vers le centre de l’emmottement et a donc facilité la mise à sec de la périphérie, en évitant le ruissellement érosif sur le rebord. S’il avait été inversé, il n’aurait pas manqué de jouer le rôle d’un drain centrifuge qui aurait provoqué l’érosion des versants. Le fait que la motte de Boves présente ce dispositif est donc à l’origine de son exceptionnelle conservation, d’autant plus qu’une fraction argileuse non négligeable a facilité le drainage. Cet aménagement provoquait également la mise en eau fréquente des piliers de bois et favorisait leur conservation. Mais il avait son revers : le drainage des eaux de surface vers le centre de la structure a pu entraîner localement des phénomènes de dissolution et provoquer la formation de cavités souterraines (fontis) dans les niveaux sous-jacents. Compté tenu de la stratigraphie mise en évidence, la motte est donc entièrement d’origine anthropique. Sa forme serait d’ailleurs incompatible avec la géomorphologie de la craie dans la région picarde. Elle correspondrait, si elle était naturelle, à une surpenantante butte-témoin parfaitement circulaire et à pente raide. Les recharges de nivellement sous la forme de remblais d’égisement pour mettre en place les sols des bâtiments de bois ont été effectuées au niveau supérieur par itations successifs et rapides. Les plans stratigraphiques fournis par les structures en creux indiquent, d’une manière générale, une horizontalité des couches de remblai au-dessus du niveau 80 (fig. 13). Ces dernières, de composition hétérogène où alternent le cailloutis de craie et la terre argileuse, sont d’épaisseur moyenne. La faible différence d’altitude entre les recharges indique qu’elles étaient destinées, non pas à exhauster l’ensemble de la plate-forme suite à une destruction des bâtiments, mais à égaler le terrain après démonagement des structures existantes et certainement en liaison avec un affaissement régulier vers le centre (17). Les matériaux ayant servi à construire la motte proviennent sans doute du creusement des fossés. L’étude du grand fossé méridional au droit de la motte (fig. 9, 10 et 15) a révélé l’existence de deux réseaux de fossé : le plus grand en U (réutilisé de la phase antérieure) et le second en V dont l’escarpe correspond au versant sud de la motte. Le fossé I contient plusieurs phases de remblayage nettement distinctes, difficiles à dater faute de mobilier...
du point de jonction des deux réseaux de fossé qui se situeraient au sud-ouest de l’emprise. Le fossé circulaire entourant la motte est donc indépendant de ce second réseau de fossé mais certainement contemporain. Le grand fossé sud aurait été doublé à l’est de la motte au moment où l’on creusait le fossé circulaire (renforcement des défenses, point d’appui pour des piles de pont-d’embarc...).

Fig. 15 - Grand fossé méridional, sondage n° 1 à l’aplomb de la tour sud-est (cf. Pl. Racinet). Le réseau principal (fossé II) qui barre l’éperon a été complété par le creusement d’un second réseau (fossé II). Entre les deux, une barre naturelle de craie a été conservée, sur laquelle était certainement édifié un mur ou une palissade.

Les deux réseaux sont séparés par une barre naturelle de craie sur laquelle a été probablement édifiée une palissade ou un mur d’enceinte (fig. 16).

Un alignement de pierres en grande partie taillées ou équarris reposait sur le comblement de la cuve du fossé II. Il suit le rebord de la barre de craie et comporte des ruptures. On note également l’existence d’un abîse de pierres plus petites vers l’escarpe. Ces deux contextes pourraient être les témoins d’une structure effondrére à partir d’un mur établi sur la barre de craie. La fouille de plusieurs cuves de la cuve a livré peu de mobilier en dehors d’une concentration de tuiles en surface.

La courbure très nette de la face nord de cette barre de craie laisse supposer que nous sommes proches du point de jonction des deux réseaux de fossé qui se situeraient au sud-ouest de l’emprise. Le fossé circulaire entourant la motte est donc indépendant de ce second réseau de fossé mais certainement contemporain. Le grand fossé sud aurait été doublé à l’est de la motte au moment où l’on creusait le fossé circulaire (renforcement des défenses, point d’appui pour des piles de pont-d’embarc...).

Fig. 16 - Plan du comblement supérieur de la cuve du fossé II (sondage n° 1).

Le sondage ouvert à l’écart de la motte, dans la partie occidentale du grand fossé sud, permet de valider l’hypothèse précédente. Il n’y a, à cet endroit, qu’un seul réseau de fossé. Le fond a été creusé en escalier. On constate un premier niveau à environ 62 m et un second de hauteur variable, d’une moyenne de 60,60 m qui, progressivement, diminue d’est en ouest. Le mouvement général de cette inclination suit les courbes de niveau du promontoire. À cet endroit, la largeur totale du fossé, à hauteur du plateau, est de 25 m ; sa largeur de fond de 5,80 m ; sa profondeur par rapport au plateau sud de 10 m.

Le sondage ouvert à l’écart de la motte, dans la partie occidentale du grand fossé sud, permet de valider l’hypothèse précédente. Il n’y a, à cet endroit, qu’un seul réseau de fossé. Le fond a été creusé en escalier. On constate un premier niveau à environ 62 m et un second de hauteur variable, d’une moyenne de 60,60 m qui, progressivement, diminue d’est en ouest. Le mouvement général de cette inclination suit les courbes de niveau du promontoire. À cet endroit, la largeur totale du fossé, à hauteur du plateau, est de 25 m ; sa largeur de fond de 5,80 m ; sa profondeur par rapport au plateau sud de 10 m.

L’étude géologique a montré que la butte de terre était entièrement artificielle. Mais on a l’impression d’avoir affaire à une construction réalisée sur un temps relativement long, par l’apport successif de sédiments. La logique statique plaiderait en ce...
PHASES 2A ET 2B
UNE RÉSIDENCE CAROLINGIENNE SUR « MOTTE »
AVANT LE DERNIER QUART DU Xᵉ SIÈCLE

1. DEUX SÉQUENCES D’OCCUPATION
DU Xᵉ SIÈCLE (fig. 17 À 19)

Une occupation aristocratique d’époque carolingienne, dense, est attestée sur la plate-forme par deux phases (2A et 2B) nettement distinctes de bâtiments à poteaux de bois. Trois alignements parallèles de deux trous de poteau ont été repérés et correspondent, sans aucun doute possible, à deux bâtiments successifs.

La distinction de ces deux bâtiments repose sur des observations stratigraphiques (fig. 20). Sept avant-fosses de poteau de la phase 2B recoupent effectivement les avant-fosses et parfois les trous de poteau de la phase 2A. Le plus bel exemple est fourni par la relation stratigraphique des avant-fosses 11 916 (phase 2B) et 12 234 (phase 2A). Par ailleurs, les couches d’occupation liées au fonctionnement du bâtiment de la phase 2A, qui scellent les avant-fosses des poteaux, sont perforées par les avant-fosses de la phase 2B. Enfin, le décalage des deux constructions est bien visible dans l’alignement situé le plus à l’est : au nord, les deux trous sont presque joints et ils s’écartent au sud.

Le calage chronologique a été établi par une liaison stratigraphique directe : un mur daté par trois monnaies des environs de l’An Mil occupe des fosses de récupération de poteaux appartenant à la séquence tardive de la phase 2 et recouvre des trous de poteau de cette même séquence. De plus, une datation au 13C d’un comblement d’une avant-fosse de la phase 2B montre que nous sommes en plein Xᵉ siècle (18). On admet habituellement que la durée de vie moyenne pour un poteau est d’environ 30 ans. Ceux de la phase 2B ont été récupérés pour la plupart, ce qui sous-entend qu’ils étaient encore en bon état : il est donc prudent de considérer que la phase 2B représente moins de 30 ans. En revanche, l’absence de fosse de récupération pour les poteaux de la phase 2A (19) permet de penser qu’ils étaient inutilisables lorsque le bâtiment a été remplacé : on peut donc admettre que cette phase a duré plus longtemps. Cette hypothèse est confortée par l’existence de nombreux sols alternés de recharges.

Aucune monnaie du IXᵉ siècle n’a été retrouvée mais la rareté des trouvailles monétaires est un problème historique bien connu des numismates et des historiens de l’économie carolingienne. En revanche, nous avons quelques objets métalliques (fig. 21) indubitablement du IXᵉ siècle, dont trois fibules discoïdes et un couteau qui présente des caractéristiques identiques à celles que l’on trouve à la fin du VIIᵉ et au cours du IXᵉ siècle. L’étude de la céramique n’est pas suffisamment avancée pour conforter les hypothèses chronologiques, si ce n’est que l’homogénéité morphologique correspond bien au faciès du corpus des céramiques des Xᵉ-XIᵉ siècles (fig. 47).

L’analyse des 30 clous (fig. 21) déterminables va dans ce sens : 17 appartiennent à un type qui semble apparaître très tôt dans la région. Il se retrouve dans le dernier état d’un fond de cabane fouillé à Laversines (Oise), site daté entre la fin du VIIᵉ et le XIᵉ siècle. Ces clous sont destinés au ferrage des chevaux.

L’édifice le plus récent dispose de gros poteaux à section circulaire (diamètre moyen : 0,55 m) ; le plus ancien possède des poteaux majoritairement plus petits à section carrée (section moyenne : 0,47 m). L’absence de remblais de nivellement entre les phases 2A et 2B indique une continuité dans l’occupation du site. De même, le comblement des fosses de récupération des poteaux circulaires (phase la plus récente des bâtiments de bois) par les assises intérieures des murs du premier château de pierre (phase 3) accentue cette impression générale de continuité.

2. LES BÂTIMENTS PRINCIPAUX

L’édifice plus ancien (phase 2A) aurait deux nefs pour une largeur totale d’environ 7,30 m et cinq travées comprises entre 3 et 4,20 m (pour la travée méridionale), ce qui donnerait une longueur totale d’environ 16 m ; sa superficie atteindrait presque 117 m². Un dispositif d’entrée pourrait se situer sur le flanc est de la travée septentrionale, avec un auvent soutenu par deux forts piliers de bois.

---

(18) - LY 10181 du contexte 12064. 890-1019. Deux maxima de probabilités sont à retenir : 965 et surtout 945. Toutes les analyses 13C ont été réalisées par le Laboratoire de Datation par le Radiocarbone de l’Université de Lyon I.

(19) - Certains poteaux, dont l’empreinte était parfaitement montrée par la craie, n’ont pu que pourrir sur place et ont dû être sciés.
Fig. 17 - Plan de la phase 2A - La résidence carolingienne, séquence primitive A.

Fig. 18 - Plan de la phase 2B - La résidence carolingienne, séquence récente B.
Fig. 24 - Diagramme des trous de poteau de la phase 2.
Fig. 21 - Sélection de mobilier métallique pour la phase 2.

Possèdent des caractéristiques communes. Ils disposent tous d’une avant-fosse dont le fond est en pente en direction de l’emplacement du poteau (20) et en note parfois la présence de pierres de calage. Les poteaux de la phase 2A sont, en général, placés près ou contre la paroi située vers l’extérieur du bâtiment. En revanche, ceux de la phase 2B sont plutôt situés au centre de leur avant-fosse. Le foin du trou de poteau proprement dit est parfois aménagé avec des pierres de calage et de la craie taussée. Les avant-fosses de la phase 2A ne possèdent pratiquement pas d’encoche au fond pour coincer le poteau et leur comblement ne contient presque pas de mobilier.

Pour la phase 2A, nous avons les résultats suivants:

<table>
<thead>
<tr>
<th>Phase</th>
<th>Caractéristique</th>
<th>N° de trou</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>2A</td>
<td>29 à 30 NRF</td>
<td>8 (38,1%)</td>
</tr>
<tr>
<td>2A</td>
<td>31 à 32 NRF</td>
<td>9 (42,9%)</td>
</tr>
<tr>
<td>2B</td>
<td>33 à 34 NRF</td>
<td>4 (19%)</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Le niveau d’aralement est assez dispersé pour la phase 2A mais plus concentré pour la phase 2B. Ils disposent de la même cavité inférieure (11/67) légèrement rectangulaire (3,50 × 3,40 m) et profonde (2,20 m), qui devait être recouverte par un plancher (fig. 25). Les parois de celle-ci étaient probablement habillées d’un revêtement de planches ou d’un clapiement de torchis (25). Le plancher était soutenu par six poteaux, quatre aux angles (24) et deux au centre des côtés nord et sud. Ces poteaux ont été renforcés par des sangle de bois bordant la voûte.
3. D'AUTRES INSTALLATIONS IMPORTANTES AU SUD

Les édifices, situés dans le secteur Sud, sont plus difficiles à caler précisément dans notre phasage (phase 2, phase 3) à cause de la rupture provoquée par le puissant mouvement qui est de la phase 4 (26), mais leurs structures, bien conservées, offrent une excellente image de l'espace résidentiel et artisanal.

Au sud-ouest, un sol de craie pilée (80,34) est recouvert par de nombreux trous de piqueur, disposés sous la forme d'un triangle, de 3,30 m de long, pointé vers le nord (phase 2A). Cette zone d'occupation encore mal définie est perturbée par une séquence associée, vers le nord, à une grande structure excavée 12170 qui comporte plusieurs séquences d'utilisation très différentes (fig. 27).

Le comblement de 12170 se présente sous la forme de couches emballées de cendres, de terre organique et de cailloutis (recharges) en cercle dans une couverture de terre grossièrement ovale (27), de 2,70 x 1,50 m, et entourée par un coffrage de bois (12,99). La fosse se resserre en entonnoir (1,40 x 0,60 m) et son comblement comporte beaucoup de bois et des résidus organiques, sans charbon au fond (fig. 28). Vers 76,80, on note des concentrations de scories métalliques et de poches de cendres. Le niveau le plus profond atteint par la fosse est 76,53. Celle-ci a dû être interrompue à cause d'un risque d'effondrement vertical. L'instabilité de l'ensemble et le caractère plus particulièrement mobile du comblement à partir de ce niveau (28), permettent de se demander si la structure n'a pas subi un effondrement ancienn (29). La profondeur de cet ensemble et la faible compacité du comblement intérieur peuvent faire penser à un couvelage de bois pour un puits (30), à l'origine carré ou subrectangulaire, qui, soit s'est effondré anciennement, soit n'a jamais été terminé à cause de l'instabilité des remblais à cet endroit (31).

Au sud-est, une niche creusée dans un sol de craie pilée (80,34) est recouverte de nombreux trous de piqueur, disposés sous la forme d'un triangle, de 3,30 m de long, pointé vers le nord (phase 2A). Cette zone d'occupation encore mal définie est perturbée par une séquence associée, vers le nord, à une grande structure excavée 12170 qui comporte plusieurs séquences d'utilisation très différentes (fig. 27).

Le comblement de 12170 se présente sous la forme de couches emballées de cendres, de terre organique et de cailloutis (recharges) en cercle dans une couverture de terre grossièrement ovale (27), de 2,70 x 1,50 m, et entourée par un coffrage de bois (12,99). La fosse se resserre en entonnoir (1,40 x 0,60 m) et son comblement comporte beaucoup de bois et des résidus organiques, sans charbon au fond (fig. 28). Vers 76,80, on note des concentrations de scories métalliques et de poches de cendres. Le niveau le plus profond atteint par la fosse est 76,53. Celle-ci a dû être interrompue à cause d'un risque d'effondrement vertical. L'instabilité de l'ensemble et le caractère plus particulièrement mobile du comblement à partir de ce niveau (28), permettent de se demander si la structure n'a pas subi un effondrement ancienn (29). La profondeur de cet ensemble et la faible compacité du comblement intérieur peuvent faire penser à un couvelage de bois pour un puits (30), à l'origine carré ou subrectangulaire, qui, soit s'est effondré anciennement, soit n'a jamais été terminé à cause de l'instabilité des remblais à cet endroit (31).

Dans ce secteur sud-ouest, la phase 2B est marquée par deux sablières, de direction est-ouest et nord-sud, qui se rejoignent à angle droit, au niveau d'un trou de poteau. Elles définissent très nettement l'angle nord-est d'un bâtiment dont le dernier sol en terre battue est 12280 (fig. 29).

Un four semi-circulaire d'un diamètre de 1,35 m (fig. 30 et 31), construit avec des pierres taillées (12,30), est associé au sol 12280, dont le niveau moyen est 80,45 mais qui a été rechargé d'une manière sommaire (32). Reposant sur des dalles, d'environ 0,10 m d'épaisseur, formant un rectangle et assises sur une couche de sable, il est adossé, vers l'ouest, à une structure construite

(30) - L'appartenance de cette structure à la phase 2A peut être déduite d'un indice archéologique témoignant de remblais 12170 qui ressemblent assez au niveau de bois de la pare de sud est recouvert par les avant-fosses de la phase 2B.

(31) - Des fouilles récentes à Rosheim (plaine maritime flamande) ont permis de retrouver un puits avec enca- drement de bois dont les dimensions (environ x 1 m), la forme et la disposition se rapprochent de notre struc- ture. Il pourrait dater des Xe-XIe siècles. Y. Holloque, « L'occupation de la plaine maritime flamande et de ses abords au haut Moyen Âge », communication au 25 novembre 2000 à la Seconde Journée archéologique de Calais (à paraître 2002).

(32) - Cet ensemble présente, en effet, plusieurs séquences d'utilisation (fig. 58) :

- une semi-circulaire délimitée par une série de moulins réguliers disposés en arc de cercle;
- une place nettement au-dessus des poutres d'enca- drement précédentes, sans lien avec elles mais à l'em- placement exact de la sole antérieure;
- une couche de charbon de bois qui indique la dernière utilisation du four construit.
Fig. 30 - Secteur Sud-Ouest. Étude du four 12.300.

avec des modillons de craie et des briques (mur de fond 12.724). Ce mur est, en fait, composé de deux parties : une section basse en fonctionnement direct avec le four comprenant des pierres disposées en arêtes de poisson et une section haute, reprise avec des régular et des briques disposées semblablement, en liaison avec les couches scellant la première sole. La face nord est associée à un poteau dont le trou est perturbé par une fosse de récupération.

Fig. 31 - Le four 12.300 : vue générale (cf. Ph. Racinet). L’encadrement rectangulaire et l’encadrement semi-circulaire correspondent à deux temps de fonctionnement.

Des niveaux de sol sont liés à la structure circulaire du four et d’autres, sous-jacents, aux dalles de soubassement, ce qui indique au moins deux périodes de fonctionnement. La datation du sol sous-jacent à 12.280, venant recouvrir les dalles et s’appuyer à l’âtre, renvoie bien au plein Xème siècle (33). Les sols associés au four (34) sont percés de trous de piquet ténus, c’est-à-dire visibles uniquement au travers de certains sols. Ils pourraient être les témoins d’aménagements domestiques et non constructifs.

Immédiatement à l’est en extérieur, un sol de cailloutis blanc (avec traces de torchis) est recouvert par une fosse peu profonde de rejet domestique (fond à 80,49) contenant une masse impressionnante d’ossements animaux très divers. Au nord de cet ensemble, une autre fosse, bilobée, recoupe les niveaux associés au bâtiment sur sablières (vers 80,50) et contient une monnaie mal datée des Xème-XIIème siècles.

Il est probable que ce bâtiment englobe, au nord, l’emplacement de la fosse 12.170 (fig. 27). En effet, la sablière orientale se poursuit vers le nord (35).

(33) - LY 10188 du contexte 12.320 : 888-997, avec un premier maximum de probabilités tout à fait plausible - 962.

(34) - Les sols près du foyer, comme ce dernier du reste, sont en forte pente vers le sud. On note plusieurs couches superposées séparées par des cailloutis de craie pour rattraper cette dénivellation.

(35) - À l’ouest, la tranche nord-sud liée au mur de fond du four 12.300 se retrace aussi vers le nord. Cette partie comporte également des trous de poteau à intervalles réguliers et un blocage de petites pierres dans le fond et du côté oriental. La tranche semble s’arrêter au niveau de la grande fosse 12.170 mais la rupture du radier sous-jacent se situe dans son exact prolongement.
par ailleurs, la sablière septentrionale, nettement moins profonde, pourrait correspondre à une simple cloison, d’autant plus que la couche d’occupation située au nord (12277) est de même composition et au même niveau que la terre battue 12280. De plus, ces deux couches recouvrent le même cailloutis tassé et microstratifié de craie, qui constitue le sous-bassin du bâtiment sur sablières. La couche 12277 repose sur les niveaux directement liés à la structure 12170; elle est identique au contexte qui forme la paroi sud de la structure excavée 12170, d’où l’hypothèse suivante: la mise en place du bâti ment sur sablières est-elle liée à une période de comblement de la structure excavée 12170?

La couche 12280 mesure environ 10 cm de profondeur et est composée de petits cailloutis tassés et de microstratifications de craie. Elle est recouverte par une couche de terre battue (12277) de couleur grise, qui pourrait correspondre à un sol d’occupation ancien. Ce dernier est en revanche beaucoup plus mince que la couche supérieure et ne mesure que 5 cm de profondeur.

La structure 12170 est composée de plusieurs couches successives, dont la couche supérieure est une couche de terre battue (12277) de couleur grise. Cette couche est recouverte par une couche de terre plus fluide (12280) qui a été formée par la mise en place de cailloutis tassés et de microstratifications de craie. En dessous, on trouve une couche de terre plus compacte (12281) qui est également recouverte par une couche de terre battue (12279) de couleur grisâtre.

L’ensemble des couches observées est en phase 2, avec des stratigraphies et des couches d’occupation similaires. Une première couche de terre battue (12277) a été formée à la suite d’une occupation ancienne, suivie d’une couche de terre fluide (12280) qui a été mise en place par la suite. Enfin, une couche de terre battue (12279) a été formée au-dessus de la couche de terre fluide, indiquant une période de mise en place de la structure 12170.

Fig. 33 - La zone sud-orientale: état de fouille au niveau du radier 12513 (cf. Ph. Racinet). Une série de trous de pieux ou de piquets, avec ou sans pierre de calage, marquent l’angle nord-ouest d’un bâtiment à clayonnage dont les niveaux de craie sont recoupés par trois poteaux alignés.

L’intérieur du bâtiment (80,07-79,86) comprend de nombreux trous de piquets qui recouvrent un radier de sol. L’ensemble forme une très nette cuvette. L’affaissement des recharges supérieures et la rupture stratigraphique (fig. 34) de certaines d’entre elles prouvent que la zone s’est effondrée en plusieurs étapes (37): premier affaissement, recharges, rupture brutale, nouvelles recharges et affaissement. L’effondrement s’est produit de manière verticale. On a pu constater, par endroits, de véritables zones de rupture sectionnant de façon très nette des ensembles de couches qui se retrouvent ainsi, par glissement, de 0,20 à 0,30 m plus bas tout en conservant la même organisation.

(37) - Des aménagements correspondent peut-être à une phase d’occupation intermédiaire entre deux affaissements de terrain (79,78-79,43): trois trous de poteau et trois trous de piquet liés entre eux deux à deux. Tous ces trous sont alignés est-ouest et se retrouvent pour chaque paire l’un en face de l’autre, ce qui montre une volonté d’organisation.

Fig. 34 - Secteur Sud. Stratigraphie est-ouest de la partie orientale de la berme sud.

Près de la berme orientale, un sol construit de cailloutis émoussés, avec galets de rivière (à 81,05), constitue peut-être l’extérieur d’un autre grand bâtiment à solin de pierres dont la longueur est supérieure à 5 m (12.198) et qui recouvre l’habitat précédent. Il ne subsiste de ce bâtiment qu’une partie de la paroi orientale et un vestige de la paroi nord (phase 2B). Du côté occidental, un muret de petites pierres avec une ligne de torchis associée à une légère dénivelation pourrait être le témoign fun- tif de la paroi occidentale du bâtiment (38), ce qui donnerait une largeur de 6,65 m. Au solin (fig. 35) composé d’une seule assise de pierres, de direction nord-sud, sont associés latéralement deux gros poteaux, dont l’un au sud est renforcé de deux petits poteaux.

Fig. 35 - Secteur Sud, Sol 12374 et solin 12198 (cf. Ph. Racinet). Le sol, qui comporte des recharges nécessitées par un affaissement dans ce secteur, fonctionne avec le bâtiment représenté par le solin de pierres associé à des poteaux latéraux (phase 2B). Ce sont des triplés (un gros poteau très profond accosté de deux plus petits). Ce bâti ment avait un sol extérieur plus élevé, dont on voit la trace en haut de la photographie. Ce sol a fait pression sur la paroi orientale de l’édifice. On aperçoit, au premier plan, les trous de piquet du bâtiment excavé de la phase 3

(38) - Coincidence altimétrique et connexion stratigraphique.
Au sud, un sol construit (2 à 3 cm d’épaisseur) est associé au solin. Les occupations successives ont donné un aspect microstratifié à l’ensemble. Au-dessous, un autre niveau microstratifié avec recharges (vers 80,39-80,25) repose sur un sol de cailloux calcaires. Ce dernier (à 80,12) est également construit (petites pierres émoussées) et comporte plusieurs recharges dues à un affaissement régulier. Il est recouvert par la fosse du bâtiment excavé de la phase 3 et par la fosse de récupération du poteau 12,275 mais il est accolé au solin. Lors de l’abandon de ce bâtiment, le poteau nord est scié (empreinte vide de tout comblement) et le poteau sud entièrement récupéré (fosse quadrantulaire de récupération). On creuse ensuite une grande fosse ovale pour établir un bâtiment excavé à clayonnage (phase 3).

D’une manière générale, les structures d’habitat antérieures au premier château de pierre sont de très grandes dimensions, tant en superficie qu’en profondeur. On constate également un grand soin dans l’aménagement de la plate-forme à ces époques. En particulier, les niveaux situés au centre et au nord de la zone de fouille et qui sont en liaison avec les bâtiments de bois sont plans et fort bien compactés ; les remblais ont un aspect régulier. Les ramassements de tessons, appartenant à l’ensemble à la phase la plus ancienne des bâtiments de bois, témoignent par leur microstratigraphie et le mobilier contenu d’une extrême densité de l’occupation.

Fig. 37 - Organisation du système de fortification à palissades et relation avec le bâtiment sur sablières (cf. Ph. Racinet). De gauche à droite :— le bâtiment sur sablières avec son four et son mur de fond, probablement soutenu par de forts pilers ;— une zone intermédiaire scalée par la couronne de la phase 4 ;— une première palissade attestée par une tranchée rythmée par des trous de petit poteau ;— une zone actuellement scalée mais correspondant certainement à un blocage de cailloutis de craie entre les deux palissades (rempli proprement dit) ;— une seconde palissade révélée par une tranchée rythmée par des trous de gros poteau et comportant des blocs de craie en fond ;— un glacis percé de trous de pieu dans tous les sens, surplombant le rebord de motte très escarpé.

4. UN ENSEMBLE FORTIFIÉ (PHASE 2B) (fig. 36 à 38)

Aucune trace de fortification n’a été, à ce jour, retrouvée pour la séquence la plus ancienne.

En revanche, un système complexe de fortification en bois et terre (2270), parfaitement construit a été mis en place dans le courant de la phase 2B. Bien rectiligne, il est composé d’est en ouest de la façon suivante :— le bâtiment sur sablières (E260) avec four qui a certainement été édifié en premier ;— le bâtiment s’adossant à un blocage de craie (80,72) recouvert par la tranchée de fondation du mur de fond du four ; cette tranchée est associée à un premier trou de poteau et, au nord, elle s’arrête au niveau d’une fosse liée à un autre trou de poteau qui fonctionne avec le four ; la tranchée recoupe également une zone de gâchage de torchis ;— à 1,20 m du mur de fond du four, une première palissade est marquée par une tranchée de direction nord-sud (fond vers 80,60) comportant des trous de petits poteaux disposés à intervalles réguliers (2,30 m) ;— un blocage de cailloutis large de 0,64 m (80,80) qui forme le rempart proprement dit ;— une seconde palissade marquée par une tranchée parallèle à la première (fond vers 80,30) comportant des trous de petit poteau et quelques gros poteaux avec avant-fosses placés à intervalles réguliers (3,70 m) ; la tranchée contenait également des pierres équarris en blocage destinées au calage des petits poteaux ;— un talus composé d’un glacis de craie (sommet vers 80,50) percé de trous de pieu dans tous les sens (procédé du héron) ; on note la présence de blocs équarris sous ce glacis qui rejoint sans rupture le versant de la motte.

Le remblai de motte primitive (phase 2A) a été repris en liaison avec la mise en place du système de fortification à palissades, qui a nécessité d’importants remblais d’exhaussement. La pente ainsi créée, régulière, est supérieure à 40 %.

Les relevés précis de cet ensemble exceptionnel permis par sa conservation permettent de proposer une hypothèse de restitution, qui montre un ensemble puissant régulièrement soutenu par de gros poteaux encastrant des poteaux plus petits sur lesquels viennent se coller les planches retenant le blocage de cailloutis de craie intermédiaire. Ce dernier, par sa masse même, constitue un rempart large et solide, sur lequel pouvait être établi un système de circulation de type chemin de ronde. La base de la fortification était protégée, du côté externe, par des pieux aux pointes acérées fichés dans le glacis en forte pente et disposés dans tous les sens.

Une fosse (12420), rectangulaire (1,50 m x 1 m), se situe à l’extérieur du système de palissades et comporte quatre trous de petit poteau d’angle. Les trous de la paroi orientale sont moins profonds que ceux de la paroi occidentale. Ces deux derniers sont inclinés vers l’intérieur : les poteaux correspondant se croisaient donc. Il pourrait s’agir d’un dispositif d’entrée ou bien d’un support pour une adjonction de bois accolée à la palissade (petite tour).

Vers le nord, on retrouve des témoins du système de fortification, en particulier une série de grandes fosses rectangulaires orientées nord-sud, le long du rebord de motte. Vers le nord, l’une d’entre elles, qui contenait une moraine datée des années 1107-1110, recoupe les latrines 11983 (phase 2). Il s’agirait d’un aménagement postérieur à la mise en place du système de fortification à palissades, lors de la phase 3 et de l’abandon de ces latrines. Vers le sud, une trace allongée de bois correspond à un madrier placé horizontalement. Il pourrait s’agir d’un aménagement interne du système de palissades.

Fig. 36 - Secteur Sud-Ouest. Plan du système de palissades (E270) avec coupe.
Synthèse chronologique pour les phases 2A et 2B

La fin de la phase 2B (début Xe siècle) est indiquée par les analyses ¹³C des comblements des latrines E253 et de la cave E252 fonctionnant structurale-lement avec le bâtiment principal à poteaux de bois E151 (39). Le début de cette phase (milieu du XIe siècle) est révélé par l’analyse ¹³C d’un comblement d’une avant-fosse d’un poteau de ce même bâtiment. Les fosses de récupération des poteaux de ce dernier sont recoupées par les murs des édifices de la phase 3.

Dans la zone sud-ouest, le bâtiment sur sablières (E160) a été daté, dans son fonctionnement, par l’analyse ¹³C d’un contexte d’occupation (vers 960-970) : il est associé structuralement au système de fortification à palisades (E270) et a une structure excavée au nord, qui correspond probablement à des latrines (E163) établies dans une structure plus ancienne. L’appartenance à la même phase de l’ensemble situé juste à l’est (E164) est fondée sur une logique structurale et stratigraphique.

En revanche, c’est seulement la position strati- graphique qui permet pour l’instant de situer le bâtiment sur solin (E171) également dans cette phase 2B : il est, en effet, recouvert par l’atelier textile de la phase 3 et recouvre un bâtiment légère de la phase 2A. Les futures recherches montreront peut-être des liens structurés avec le bâtiment principal.

La phase 2A est datée de la première moitié du XIe siècle à partir de l’estimation de la durée de vie moyenne d’un poteau non récupéré (30 ans au moins). L’antériorité du bâtiment principal (E250) par rapport à celui de la phase 2B a été prouvée archéologiquement. De même, les sols (E251) sont structuralement associés à ce bâtiment, comme les latrines (E253) et la cave (E252) qui fonctionnent donc avec les deux bâtiments principaux successifs. Dans la zone sud-ouest, l’occupation E161 est placée sous les sols du bâtiment sur sablières de la phase 2B. Quant à l’hypothétique puits (E163), il a été comblé par des résidus dont l’analyse permet de penser qu’ils proviennent d’une utilisation en latrines de la structure (vers la phase 2B).

Enfin, dans la zone sud-est, les traces d’un bâtiment légère à claustration (E280) ont été repérées sous les sols du bâtiment sur solin de la phase 2B. Un des sols (12430) permet d’établir un lien archéo- logique entre les secteurs Centre et Sud : dans les deux cas, c’est le niveau d’occupation stratigraphi- quement le plus bas de cette partie de la plate-forme puisqu’il est directement établi sur les remblais constitutifs de la motte.

Cette phase, qui paraît clairement calée par la stratigraphie, dispose pour l’instant d’etudes de mobilier insuffisantes et d’aucune datation scientifique. Si la première moitié du XIe siècle semble la fourchette la plus vraisemblable, le dossier des origines de la motte comporte de nombreux éléments du IXe siècle.

L’importance des structures de cet espace fortifié permet d’évoquer une ressource aristocratique très importante, peut-être comtale, pour la période carolingienne ou post-carolingienne. On peut songer, comme à Château-Thierry dans l’Aisne (40), à un véritable palais dont tous les éléments (camera, aula et capella) ne nous sont pas encore connus. Un autre indice vient renforcer cette hypothèse : sur les 20 petits crassiers identifiés sur le site, neuf appartiennent à la phase 2 et dix à la phase 3, dont un avec des traces d’or. Ces objets sont les marqueurs d’un artisanat de métaux précieux et, peut-être, d’une frappe monétaire.

(39) - Le contexte 11981 (P. n° 124) est l’un des comblements des latrines 11993 fonctionnant avec les bâtiments de bois des phases 2A (E250-251) et 2B (E151) et marque la fin de la phase 2B puisque la structure est remblayée. Le résultat de l’analyse ¹³C (LY 10183) donne une fourchette 979-1147, qui est compatible avec notre hypothèse plaçant la fin de la phase 2B et le début de la phase 3 vers la fin du XIe ou le début du XIIe siècle. Ceci est parfaitement confirmé par le résultat suivant qui réédite même la fourchette. Dans l’ordre d’importance, les dates autour desquelles se situent les maxima de probabilités sont 1018 et 1005.

Le contexte 12241 (P. n° 146) est l’un des comblements de la cave 11876 fonctionnant en phases 2A et 2B (E252) et remblayée pour être transformée en atelier semi-excavé en phase 3 (E142). Le résultat de l’analyse ¹³C (LY 10186) donne une fourchette 983-1032, compatible avec notre hypothèse chronologique plaçant la fin de la phase 2B et le début de la phase 3 vers la fin du XIe ou le début du XIIe siècle. Dans l’ordre d’importance, les dates autour desquelles se situent les maxima de probabilités sont 1018 et 1005. La concordance avec le résultat précédent est à noter.


Fig. 38 - Secteur Sud-Ouest. Etais de reconstitution du système de palisades des phases 2B et 3.
PHASE 3

UN CHÂTEAU DE PIERRE VERS L’AN MIL
FIN XÈME-DÉBUT XIIÈME SIÈCLE

Après avoir constamment fait l’objet de disputes tout au long de la première moitié du Xᵉ siècle, le comté d’Amiens (41) a trouvé à partir de 965 des possesseurs stables avec le comte Gauthier et ses descendants. Cette dynastie des Amiens-Valois en demeure maîtresse jusqu’en 1077. Les comtes neutralisent la menace que pouvait constituer pour leur autorité la fonction épiscopale en la réservant à un membre de leur famille. Fouilques 1er (1030-1033), Fouilques II (1030-1058) et Guy 1er (1058-1075) se succèdent d’once à neveu sur le siège local et ne créent pas de difficultés au chef de la maison. L’ordre assuré par le comte est suffisant pour permettre aux Amiénois de profiter du renouveau économique si sensible après l’An Mil et à l’agglomération de grandir.

Mai l’ordre comtal n’a pas empêché la région d’être touchée par le mouvement de la Paix de Dieu. Un pacte est conclu entre Ambriennes et Corbie, c’est-à-dire entre habitants de deux moitiés disjointes du comté d’Amiens primitif. Une première convention entre 1021 et 1030 est utilisée par les maîtres d’Amiens (comte et évêque) pour asséoir la tutelle qu’ils exerçaient déjà sur le monastère de Corbie (Somme) par le biais de l’avouerie et de la vicomté. Un nouveau pacte, obtenu probablement après la confirmation pontificale de l’exemption de l’abbaye de Corbie en 1050, déclare que la rencontre annuelle des deux communautés a désormais lieu dans la plaine de Daours, à égale distance des deux villes et non plus à Amiens.

C’est à cette époque que les seigneurs de Boves apparaissent dans les textes. Quelques indices poussent à penser que Dreux de Boves avait des alliances avec la famille des comtes d’Amiens-Valois (42). Lors de la donation de la villa de Comcy par Raoul IV, il figure à la tête des témoins du comte (43). Il possède aussi des droits comtaux sur la villa de Cottency (44). Fidèle du comte, Dreux bénéficie du titre de vicomte de Corbie qu’il tient du comte Gauthier le Blanc. Il fait appeler son fils aîné Enguerran, prénom d’un comte du IXᵉ siècle, Angilarius, placé à la tête d’un vaste ensemble territorial situé entre Amiénois et Flandre, mais aussi du comte de Beauvais, Ingobernus, cité en 923, lié au comte Raoul 1er d’Amiens et fidèle d’Herbert de Vermandois (45).

1. UNE CONTINUITÉ D’OCUPATION À TRAVERS DEUX BÂTIMENTS PRINCIPAUX (fig. 39)

Les avant-fosses, les trous de poteaux et les fosses de récupération des poteaux de la phase 2 sont recoupés ou scellés par deux larges murs parallèles (11542 et 11541) et de même type de construction (46), de direction nord-sud et distants d’environ 6 m, témoignant d’un ensemble (47) de bâtiments en pierre, au moins en partie car la découverte de nombreux morceaux de torchis laisse supposer l’existence de superstructures plus légères. La permanence des orientations et la présence de fosses de récupération de poteaux indiquent une continuité de l’occupation entre les phases 2 et 3.

En effet, ces murs n’ont pas de fondation, sauf lorsqu’ils recoupent une fosse liée à la pose ou à la récupération de poteaux de la phase antérieure.

Nous avons donc actuellement deux bâtiments parallèles, approximativement de direction nord-sud et certainement reliés par un mur de type courtine (48) : dans deux fosses de récupération de poteaux de la phase 2B, il y a des pierres alignées, probable vestiges d’un mur de jonction entre les deux bâtiments (12038 et 12039).

(46) - Ces deux murs (11542 en secteur Centre et 11541 en secteur Nord) ont été arasés à la même altitude : vers 81-81,10. Des assises supérieures de 11541 ont été piégées lors de la construction de 11338-11468 (phases suivantes).
(47) - Les deux murs ont des largueurs différentes : environ 1,10 m pour celui situé en secteur Centre (11542) et environ 1,60 m pour celui établi en secteur Nord (11541).
(48) - À Château-Thierry, la phase la plus ancienne de la tour maîtresse quadrangulaire, qui pourrait dater du Xᵉ siècle, correspond à un bâtiment probablement rectangulaire (16-17 m x 12 m) composé de murs dont l’épaisseur dépasse les 1,30 m (présence de remplois antiques). Fr. Blary, « Les fortifications du château de Château-Thierry des derniers comtes Herbertiens au premier duc de Bourbon (X-XVIe siècles) », Congrès archéologiques de France, Aline méridionale (1990), t. I, 1994, p. 142-144.

45
Les niveaux de circulation comme la première assise des murs s'établissent sans rupture sur les sols de la phase 2 et scellent les trous de poteau de cette phase antérieure (comme 11439, vers 80,95-80,90). Au nord, le remblai d'égalisation pour la mise en place du mur 11541 et des sols associés (intérieur et extérieur) recouvre deux trous de poteau jointifs qui appartiennent aux deux phases des bâtiments de bois (phases 2A et 2B).

Le bâtiment occidental est représenté par le mur 11542, de direction nord-sud et recoupe très nettement par l'arase 11337 (phase 4). Sa longueur (nord-sud) est de 8,70 m et sa largeur comprise entre 1,03 et 1,15 m. Le retour sud mesure 2,60 m de long et 1,33 m de large (49). Ce mur est composé d'assises arasées à différents niveaux et qui ont été numérotées différemment. Ainsi, du sud vers le nord, 11431 (à 80,95) repose en partie sur 11542 (à 80,82), qui recouvre 11760 (à 80,64). On note la présence d'un niveau fin damé et plan (poussoir de mortier) entre 11631 et 11542, qui indiquerait peut-être deux temps dans la mise en place de ce bâtiment. Les pierres de ces structures sont mélangées à de la terre contenant de nombreux fragments de tegulae. Au démontage, il est apparu que le mur comportait des pierres taillées en réemploi à module régulier. Deux fosses de récupération de poteaux de la phase 2B ont été utilisées pour placer des lits supplémentaires, ce qui montre la continuité chronologique entre les phases 2B et 3: les constructeurs ont récupéré les poteaux du bâtiment de bois et se sont servis des fosses ainsi créées pour élever leur édifice de pierre. Ce mur recouvre ou recoupe aussi des avant-fosses de la phase 2B. Associés à quelques témoins de sol, le bâtiment a été construit sur un cailloutis blanc bien tassé qui présente une continuité parfaite avec celui de la partie orientale (à 80,59), vers l'extérieur, où se trouvent deux empreintes allongées de sablières. Des niveaux d'occupation en lambeaux se situaient, en effet, de part et d'autre de 11542: à l'est, une terre noire damée et horizontale (80,89) et à l'est, une zone de mortier et de briques piéées (80,83) qui venait recouvrir les pierres de la dernière assise du mur, ce qui indique un fonctionnement contemporain.

Le bâtiment oriental est représenté par le mur 11541, d'une largeur de 1,65 m, recouvert vers le nord par une tranchée liée à la mise en place du radier de craie de la phase 5. Ce mur a été arasé à 80,94: il n'est conservé que sur deux lits qui reposent sur un cailloutis jaune compact (à 80,69), par l'intermédiaire d'une couche de terre noire. Cependant, quatre lits supplémentaires (niveau supérieur à 81,44) ont été piégés lors de la construction de 11267-11338 (phase 4), au sud.

Le nettoyage des parois englobées dans les structures constitue postérieures n'a pas permis de retrouver d'éventuels parements de pierre. Il est possible que ceux-ci aient été dénombrés pour réutiliser les pierres taillées dans les nouvelles constructions de la phase 4. Les lits sont composés de blocs équarris sans réemploi visible, liés avec de la terre (structure de pierres sèches). Au démembre, les couches de terre damées (50) recouvrant les lits de pierres moyennes et grosses sont apparues bien horizontales. De chaque côté de ce mur, des contextes viennent s'acccrocher. En particulier, vers l'est, des couches noires alternent avec un cailloutis jaune de même composition, ce qui forme un ensemble microstratifié associé au mur.

L'épaisseur des murs et le type de construction des deux bâtiments, qui n'hésite pas à se fonder dans les fosses antérieures pour renforcer l'assise inférieure, permettent d'envisager au moins un rez-de-chaussée entièrement en pierre avec, peut-être, un premier étage en matériaux plus légers (torches). En tout cas, l'épaisseur était certainement assez résistante pour soutenir une tour de composition de tegulae, comme sembreraient l'indiquer les spécimens retrouvés aux abords des murs.

2. LES ESPACES DE VIE ASSOCIÉS À CES BÂTIMENTS PRINCIPAUX

Le bâtiment occidental fonctionne, du côté ouest (intérieur), avec des lambeaux de sols. Ces derniers viennent s'appuyer sur l'assise de base de 11542 et aucun ne passe sous le mur. L'un d'entre eux permet de replacer chronologiquement le bâtiment représenté par le mur 11542: il s'agit du contexte 11439 dans lequel ont été retrouvées trois monnaies carolingiennes datées des environs de 980, dites à l'Alais, deux deniers et l'oboé correspondante, inédite. L'importance du fait contraint d'énumérer les éléments concordants:

1. Le contexte 11439 est bien un niveau d'occupation: c'est une terre noire, organique, parfaitement horizontale qui possède une surface

(49) - Il est possible que ce bâtiment occidental se poursuivait vers le sud où un vestige de mur (12848), avec briques éparses, a été retrouvé dans l'alignement (81,03), après la rupture provoquée par la tranchée de fondation du mur nord du grand bâtiment rectangulaire de la phase 4.

(50) - On note la présence d'ossements animaux et de tessons de céramique du Ve siècle.
piétinée. Le mobilier qui se trouve en surface est donc significatif quant à la datation (51).

2. Le contexte 11439 fonctionne bien avec la structure 11542, les pierres de la paroi occidentale reposent sur une longueur extrême de ce sol, ce qui indiquerait la contemporanéité du mur avec le sol.

3. Trois monnaies au même type et de la même époque ont été retrouvées sur ce sol au même niveau et côté à côté.

4. La datation proposée n’est pas contredite par l’analyse 14C d’un des comblements de la cave 11876 réutilisée comme structure semi-escavée adossée au mur 11542 (52).

Ces trouvailles monétaires apportent une précise indication sur la localisation de l’atelier responsable des frappes à la légende Patitana moneta à la fin du IXe et au Xe siècle. F. Dumas (53) avait relevé la parenté stylistique entre les pièces à ce type, apparaissantes dans le trésor de Fécamp en Seine-Maritime (vers 975), et les piéces Amiens contemporaines (A accostées de points) et postéries (monogramme HHTS) mais aucune localisation de trouvaille ne venait appuyer cette proposition. C’est maintenant chose faite avec la découverte des pièces de Boves. Il n’est pas, pour autant, plus facile de localiser le palais où ont été émises ces pièces.

Le type est bien distinct de celui des monnaies frappées au nom de Charles III de Chauve avec la même légende Patitana moneta. L’hypothèse d’une continuité entre ces deux émissions et leur attribution à un même palais semble cependant la plus plausible car on peut relever que les trésors du fin du IXe siècle trouvés à proximité d’Amiens (Glisy, Abbingtontour) ou un peu plus loinont comme Compiègne (Oise), Fécamp (Nord) ou Arras (Pas-de-Calais)… associaient des proportions particulièrement élevées de monnaies d’Amiens et d’autres à légende Patitana moneta ; il pourrait s’agir du même palais.

La datation de ces pièces peut difficilement être reculée avant le milieu du Xe siècle. Le titre et le poids des exemplaires trouvés à Boves sont inférieurs à ceux des pièces du trésor de Fécamp (enfouri vers 975-980) qui paraissent peu usées et qui présentent un taux significatif de liaisons de coins, considérés comme l’indice d’une émission encore peu brassée par la circulation. Si les pièces de Fécamp datent des années 970, celles de Boves pourraient être des années 980. Aucun exemplaire retrouvé ne paraît antérieur à cette date.

Le bûtement oriental est associé, du côté du levant (intérieur), à un ensemble composé d’un foyer domestique construit (vers 810) avec les sols de cailloutis entrecoupés de terres noires cendreuse (fig. 40), d’un cendrier et d’une fosse ovale de 1,33 x 0,63 m avec un fond à 7,95m (fig. 41). Cette dernière, réutilisée en dépôt, a été creusée en fonction du mur 11541. Il s’agit peut-être d’une réserve d’eau ou, plus certainement, de combustible pour le foyer. Le foyer construit (niveau vers 810) est limité au nord, par un alignement de pierres constituant l’entourager et se présente, au centre, sous la forme d’une épaisse couche microstratifiée (0,35 m) de mortier ocre vitrifié (niveau supérieur de la sole à 810). Cet ensemble, situé en partie sous un mur de la phase 4, est bordé au nord par la fosse-cendrier en entonnoir, allongée d’est en ouest (fond à 80,26). Le foyer et le cendrier, dont le comblement débordait sur les côtés, étaient recouverts d’une couche de craie blanche en tasse.

Les couches liées au foyer sont bien accolées au mur 11541, ce qui indique un fonctionnement contemporain. Les trois recharges du foyer correspondent parfaitement à trois niveaux de sol qui sont recouverts par deux trous de piquet, peut-être destinés à supporter des brochets.


Le silo 12894 a un diamètre de 1,70 m et son fond se trouve à 78,48. Son comblement alterne des couches de bois et des poches de cailloutis. Sa forme est en U avec des bords obliques.

Le silo 12710 (1,85 x 1,70 m) recoupe le précédent par rapport auquel il se trouve légèrement décalé vers l’extérieur de la motte. Sa forme est en U avec un fond plat qui se situe à 77,70. On note une tendance à l’inclinaison vers l’est des parois.

Les silos sont en partie recouverts par les latrines de la phase 4. Ils ne recouvrent aucun trou de poteau de la phase 2B mais certains trous de la phase 2A, dont le bâtiment était plus allongé vers le nord, sont masqués dans ce secteur. Les silos n’ont pas été perturbés par le système de fortification à palissades.

Le silo 12685, en forme de U aux bords évasés, recouvre l’extrémité méridionale du précédent. De grande taille et subcirculaire (diamètre 2,90 m), sa profondeur dépasse 2,40 m. Le fond (77,94) était recouvert d’une planche de bois et entouré d’une série de 11 trous de piquet décrivant un ovale (1,80 x 1,25 m). Tout indique donc un revêtement en clayonnage et un fond en bois, avec vide sanitaire.

Le silo 11714 recouvre l’extrémité sud-orientale du précédent. Sa forme circulaire (diamètre 2,25 m), ses parois évasées et sa profondeur d’environ 3 m permettent de penser que c’est la structure la moins perturbée qui peut donc donner une idée de l’importance des autres silos. Son fond plat (77,64) était recouvert de bois et entouré d’une série de 15 trous de piquet décrivant un cercle d’environ 1,65 m de diamètre. L’un de ses comblements inférieurs (entre 76,28 et 77,64) contient de la céramique peinte à croisillons (X-XIe siècles) et trois clous ont été retrouvés dans la couche de bois sous-jacente.

Le silo 12710, situé au sud des deux précédents sans relation stratigraphique directe avec eux, présente une forme subcirculaire (diamètre environ 2,20 m) ; il a été perturbé dans sa partie occidentale par la courte IVe siècle et dans son comblement par l’offrande d’un ou d’un souterrain de faïence (phase 5). Sa profondeur actuelle n’est que de 1,40 m (fond à 78,83). La fauille du comblement, malgré l’effondrement, a permis de déterminer l’existence de différents couches de bois allongées et de recharges de craie : il pourrait s’agir d’un empiètement de planches de bois.

Le silo 11729 se situe à 1,40 m à l’est du silo 11714 et a été perturbé par les constructions de la phase 5. De forme plutôt ovale en surface (2,25 x 2,20 m), il devient circulaire dans le fond (diamètre d’environ 1,60 m). Il ne subsistait que sur environ 1 m de profondeur et son fond était élevé que dans les autres silos (79,81). Son remblai, hétérogène et formé de couches successives, est très riche en mobilier, parmi lequel on note la présence de torches.

En général, les parois sont assez verticales, sauf celles des silos les plus occidentaux plutôt bombées. À la fouille, nous avons eu l’impression de profils différents : 12708 en forme de cloche, 12685 en entonnoir. Mais les relevés stratigraphiques ne fournissent pas de formes suffisamment caractéristiques pour établir une typologie. Ces silos n’ont jamais vraiment servi de dépôt (peu d’ossements animaux) et leur comblement rapide a peut-être été nécessaire par les risques d’effondrement des parois.

Au moins quatre silos ont été creusés successivement et ne pèsent pas ensemble, 12708 en saillie et 12685 en profondeur. Trois autres peuvent fonctionner simultanément : 11714, 12710 et 11729.

(51) - D’autres vestiges ont été repérés à l’est du nord du sol 11439 (dans la surface à 80,83), il s’agit des contextes 11685, terre noire organique qui venait certainement sur le sol 11439 (base à 80,82 et surface à 80,90), et 11740, terre noire organique qui venait certainement de deux trous de piquet. Bien qu’ils ne soient pas structuralement reliés, tout porte à croire (horizontalité, altitude semblable, composition identique) que ces deux lambeaux fonctionnent ensemble et avec 11439.

(52) - 54. 12708 (1,85 x 1,70 m) recoupe le précédent par rapport auquel il se trouve légèrement décalé vers l’extérieur de la motte. Sa forme est en U avec un fond plat qui se situe à 77,70. On note une tendance à l’inclinaison vers l’est des parois.
4. DES ESPACES DE TRAVAIL.

Le bâtiment occidental est accosté, vers l’est, d’une structure rectangulaire légèrement excavée (11 876) à quatre trous de poteau aux angles, réutilisation de la cave de la phase 2 après comblement (fig. 43). Au moment de l’abandon, on a enlevé les poteaux et on a comblé (55). Les nouveaux poteaux ont été implantés à mi-comblement (56). Plusieurs éléments viennent éayer l’hypothèse de réutilisation:
- le mur 11 542 s’organise bien en fonction de la structure excavée 11 876, dont le comblement contient du mobilier des IXe-XIIe siècles, ainsi qu’une monnaie mal datée des XIe-XIIe siècles;
- lors du fonctionnement de la cave (phase 2) et de son abandon, les parois se sont érodées de haut en bas et les sédiments se sont accumulés derrière le revêtement de bois. Lorsque la cave comblée a été surcreusée, la nouvelle forme des parois érodées a été conservée comme base pour le reuntary;
- un niveau de terre glaise (avec mortier et torchis) bordant les parois vient s’appuyer contre les pierres de la première assise du mur, tout en passant légèrement au-dessous, et scelle le trou de poteau de l’angle nord-ouest (57). La construction de ce bâtiment excavé avec des poteaux aux angles est donc structurellement liée au bâtiment de pierre représenté par le mur 11 542. Cette grande fosse était recouverte par un champ de pierres, composé de gros blocs de craie taillés ou équarris ne présentant pas d’alignement particulier. Il pourrait s’agir du résultat de l’effondrement des assises de pierre du mur. Dans la partie nord-ouest, ce champ de pierres reposait sur une argile rubéfiée recouvrant une zone d’argile ocre et de cailloux. Elle est en pente vers l’est et recouverte, au sud, par une fosse circulaire (58). Ces éléments témoignent aussi de la réutilisation de cette structure en creux.

Des indices, comme la présence d’une épaisse zone de foyers (59), plaident en faveur d’une annexe utilitaire

(55) - À la fouille, on voit l’empreinte dans les angles mais les remblais sont continus et on ne distingue aucun trou de poteau.
(56) - À la fouille, les remblais sont bien recouverts.
La présence d’une monnaie de la seconde moitié du Xe siècle dans l’un des comblements pourrait contribuer à diriger la recherche vers des indices plus affirmés.

Dans le secteur sud-est, un bâtiment excavé à claquoyage (avec torchis), établi dans une grande fosse ovale, est délimité sur trois côtés par des alignements de trous de piquet en quincunce (fig. 45). Le quatrième alignement, au nord, a été détruit par le creusement de la tranchée de fondation du mur nord du bâtiment de la phase 4. Les angles subsistant (sud-est et sud-ouest) sont arondis.

Le cailloutis 12.140 (79,96) constitue l’un des sols microstratifiés de ce bâtiment. Il comporte plusieurs fois les trous de poteaux en grave très nette, d’une longueur de 1,15 m pour une largeur de 0,15 m, composés de deux trous de petit poteau encadrant un empreinte rectangulaire, qui pourrait être liée à l’implantation d’un métier à tisser. Cette fonction est confirmée par la découverte de mobiliers liés à l’activité textile (63): peson en croix et broches de tisserand en os (64). D’une superficie de 13 m² (3,70 x 3,50 m), sa forme en fer à cheval est courante pour ce genre d’édifice (65). Cependant, cette fonction n’est peut-être pas originelle et l’atelier textile a pu être précédé par un grenier sur poteaux comme l’indiqueraient la présence des six troupes de poteaux en périphérie.

Ce bâtiment est limité au sud par un mur de mauvaise construction conservé sur deux ou trois assises (12,163), de direction sud-ouest, qui pourrait se poursuivre vers l’ouest (12,889) de façon continue ou discontinu et dont la longueur totale est d’environ 9 m. Il repose sur les couches (63).

(60) - En effet, on remarque une nette différence de profondeur des troupes de poteaux liés à cette phase de fonctionnement de la maison. Ce qui caractérise le bâtiment est sa disposition en couronne de poteaux et sa forme en fer à cheval.

(61) - Les remblais situés au-dessus des sols de ce bâtiment tombent dans la couche de sol. Les sols eux-mêmes présentent une nette stratification au contact de 12170 et on ne constate aucun remblaiement ; elles ne coulent pas non plus dans la couche d’une manière importante ; elles ne la combinent pas (62).

(63) - Une importante concentration de broches (42) traduit une activité métallurgique importante qui a pu être localisée dans ce secteur Sud-Ouest et également à l’emplacement de la cave réaménagée en atelier semi-excavé de la phase 2 (11870).

5. UN MOBILIER CÉRAMIQUE Encore Mal Caractérisé (fig. 47)

L’ensemble des fragments de céramique des phases 2 et 3 constitue un lot de 140,29 kg, compris dans 526 contextes, et donne 1,013 individus. Ce mobilier des Xe-XIIe siècles est abondant et varié. 87 % des contextes sont cohérents avec les datations 14C, monétaires et celles fondées sur les relations stratigraphiques. 81 % des contextes ont une fourchette qui comprend le XIIe siècle. Cette situation, sans être incompatible avec notre datation qui inclut bien le début de ce siècle, oblige cependant à poursuivre les travaux pour améliorer le catalogue chronologique des céramiques XIe-XIIe siècles. Morphologiquement, les levres à simple inflexion externe et plate (29 %), dénomminées levres éversées et larges (n^2 4,8,10), avec leur rebord dans le prolongement du col, sont majoritaires (66). Les profils arrondis tendent à devenir carrés. Les levres à parasite étroit, dont celles de type carré (21 %), puis rectangulaire (17 %) et triangulaire (19 %), sont également représentées mais en plus petite proportion. Ces dernières annoncent un transition vers les céramiques du XIIe siècle. Les levres en bandeau font leur apparition avec 13 %. Elles se composent de sillons peu saillants et arrondis, dont la hauteur entre les deux arêtes ne dépasse 1,5 cm (n^2 1,2). Un type différent se présente comme une levre rectangulaire mais avec une sté de couleur sur l’empaquetage de la poivrière (n^2 12,13,14). En général, ces types de col appartiennent à des cruches marquées d’une double inflexion.

Le diamètre de l’ouverture des cols est de petite taille : en moyenne, il n’est pas supérieur à 11 cm. Ces récipients sont, en général, de forme fermée. Les poteries sont peu diversifiées avec une majorité d’oupes et de pot globulaires, noircis à la base de leur levre et dans la partie intérieure de leur panse, qui se traduit par une coloration jaune. Les bols et les écuelles à profil court représentent les quelques formes ouvertes. Un seul type d’anse est connu : petite, plate, asymétrique en anse répartie unilatéralement. En général, elle se fixe sur le dessus de la levre et sur l’épaule de la panse. Pour les éléments versants, le buc tubulaire domine (85 %). Il est façonné à part et rajouté par incrustation dans l’orfèvrerie effectuée dans la paroi. Il vient ensuite s’accrocher à l’intérieur de la pari en formant un bourrelet (67).

Au point de vue typologique, les pates claires blanches sont les plus fréquentes (29,7 %) et sont représentées par des décorations sur le dessous. Les pates sombres, plus rares (8,5 %), restent cependant une caractéristique des phases 2 et 3. Enfin, on note quelques céramiques grises (7-8 %).

Pour les décors, la peinture rouge, similaire à celle du Beavaisis, est majoritaire (92,5 %). Ils se déclinent en croisillons (0,6 %), en traits horizontaux, en virgules ou en mouvements d’hélice (0,6 %) représenté par les n° 5, 6, 14. On remarque que ces décors restent relativement sobres. La glaçure par aspersion (4,5 %) est également présente (n° 7, 8). Elle est de différentes couleurs, jaune (44 %) et jaune-olive (2,5). Epaisses et brillante, elle est parfois et toujours souillée à l’extérieur. Les décors à la molette (2 %) représentent un répertoire de motifs, essentiellement géométriques, très

(66) - Ces levres présentent un faible épaississement.

(67) - Ce type d’ornementation de fixation se rencontre fréquemment sur les cruches Carolingiennes.
Les céramiques des Xe-XIe siècles.

- n° 1 (11731-40): pot à cuire, de pâte brune, IlA. Col en bandeau simple (diamètre 13,5 cm), fond lenticulaire, (diamètre 16 cm) et hauteur du pot 21,5 cm.

- n° 2 (11731-41): pot à cuire, de pâte brune, IlA. Col en bandeau simple (diamètre 16 cm), fond lenticulaire, (diamètre 15 cm). Stries sur l’épaulement.

- n° 3 (11733-36): pot de stockage, de pâte brune, IlA. Col évasé (diamètre 16 cm), fond lenticulaire, (diamètre 17 cm). Stries sur l’épaulement.

- n° 4 (11665-5): pot à cuire, de pâte brune, IlA. Col évasé (diamètre 14,5 cm).


- n° 7 (11715-89): oseille, de pâte orangée, IlA. Col évasé (diamètre 6,5 cm), fond plat (diamètre 6,5 cm). Glaçure jaune par aspersion.

- n° 8 (11712-9): coupelle, de pâte marron, Ilb. Col confondu (diamètre 10 cm). Glaçure jaune par aspersion et bande rapportée imprimée à la molette.

- n° 9 (11715-30): bassin, de pâte brune, IlA. Col large (diamètre 15 cm).

- n° 10 (11744-41): oseille, de pâte beige, IlC. Rebord à double inflexion (diamètre 12 cm). Peinture rouge.


- n° 12 (11847-2): oseille, de pâte beige, IlC. Rebord à double inflexion (diamètre 11 cm). Peinture rouge.

- n° 13 (11715-21): coupelle, de pâte blanche, Ilb. Col évasé (diamètre 6 cm).
simple et peu varié : bandes horizontales de losanges (63 %), de carrés (22 %) ou de chevrons (5,5 %). Ce décor se situe principalement sur le haut de la panse et sur les bords des céramiques.

Cet ensemble castral des environs de l’an Mil était certainement protégé par un talus surmonté d’une palissade, selon un système identique à celui de la phase 2B (68). En effet, l’angle nord-ouest du grand bâtiment rectangulaire de la phase 4 repose sur un calicout de craie très tassé en dôme, percé d’une série de petits trous de poteau. Ce système de fortification se présente sous la forme rectiligne de deux palissades parallèles encadrant un blocage de craie tassée et d’un talus à hérisson en avant.

La découverte, à cet endroit, d’une monnaie de la fin du Xe siècle dans le comblement d’une rupture de la courtoire de pierre du XIVe siècle tend à valider l’hypothèse ainsi que la datation générale de cette phase, car il pourrait s’agir des restes issus des travaux sur le talus à palissade lors de la construction de la courtoire (phase 5).

Outre le fait que la moitié des clous retrouvés est associée au ferrage des chevaux, le domaine de la guerre est bien représenté pour les objets métalliques de cette phase : plusieurs pointes de flèche, deux carres de d’arbalète, une daguette et une pointe de lance (69).

**Synthèse chronologique pour la phase 3**

Le commencement de la phase 3 est daté du début du XIe siècle par deux analyses 14C des comblements de deux structures excavées de la phase 2B. Nous avons dit, par ailleurs, que l’utilisation des fossés de récupération des poteaux de la phase 2B, afin de fonder les murs des bâtiments de la phase 3, montre qu’il n’y avait pas de rupture chronologique entre les deux phases. Les deux analyses concernent le bâtiment central (E140), dont le fonctionnement est daté également de cette période du premier quart du XIe siècle par la découverte de trois monnaies.

Par ailleurs, il est recoupé par le mur nord du grand bâtiment de la phase 4.

L’une des deux analyses 14C date par la même occasion la réutilisation de la cave de la phase 2 en atelier semi-excavé accolé au bâtiment central (E142). Quant à la zone située autour de l’atelier (E143), elle est structurellement associée à ce dernier. La poursuite vers le sud du bâtiment central est un ensemble (E141) fondé sur une probabilité d’alignement ainsi qu’une position stratigraphique conforme car il recouvre une sablière (E160) de la phase 2B et est recoupé par le mur de refend du grand bâtiment de la phase 4.

La fin de la phase 3 est indiquée par l’analyse 14C du comblement inférieur de l’atelier textile (E170), confirmée par l’étude du mobilier et les trouvailles monétaires : elle se situerait dans la première moitié du XIIe siècle. L’apparition de cet atelier textile à la phase 3 n’est pas fondée sur des liens structurés avec le bâtiment central mais sur une logique stratigraphique : il est comblé par des couches liées à la construction du grand bâtiment de la phase 4 et recoupe des niveaux d’occupation associés au bâtiment à solin (E171) de la phase 2B.

Le mur du bâtiment nord (E144), englobé dans une structure construite de la phase 4, plonge ses assises dans une fosse de récupération d’un poteau de la phase 2B. Des vestiges semblables dans des fosses de même nature présentent un alignement (E145) qui peut faire penser que le bâtiment central et le bâtiment nord étaient reliés.

Dans la partie sud-ouest de l’aire de fouille, un four excavé (E162) succède à une structure de la phase 2 en recoupant une partie de son comblement, dans lequel on trouvait une monnaie de la seconde moitié du XIe siècle. Il s’agit donc, peut-être, d’un aménagement en cours de phase.

Rien n’empêche que la fortification de terre et de bois (E270), construite durant la phase 2B, fonctionne encore au XIe siècle avec, certainement, des aménagements qu’une étude plus poussée permettrait de déterminer. Nous pouvons faire la même remarque pour la zone des silos (E260) qui est bien calée à la fois spatialement et stratigraphiquement pour les deux phases, et dont les recouvrements successifs montrent une longue et intense utilisation de cette zone comme réserve.

D’une manière générale, l’étude céramologique confirme notre fourchette chronologique qui correspond globalement au XIe siècle.

L’occupation marquée par ces édifices est dense et bien conservée. La présence de monnaies carolingiennes, qui ne servent pas aux actes les plus quotidiens de la vie à cause de leur valeur réelle, est le signe d’un site d’une importance certaine. On retrouve aussi en abondance des tegula dont on pressent la fabrication à l’époque carolingienne, ce qui permet d’évoquer ce type de toiture en cohérence avec le caractère massif des édifices.

---

**Fig. 48** - Sélection de mobilier métallique pour la phase 3.

**Fig. 48 bis** - Localisation des bâtiments de la phase 3.
PHASE 4

LE CHÂTEAU-FORT ET SON ENVIRONNEMENT RELIGIEUX
XIIe-XIVe SIÈCLE

1. L'ÉMERGENCE D'UNE PUISSANCE POLITIQUE

La mainmise sur Amiens par Enguerran de Boves s’est effectuée dans des conditions fort obscures. Elle est certainement liée à la mort de Raoul, comte d’Amiens-Valois-Vexin et à la retraite de son fils Simon, dit de Crépy (70), en 1077. L’éclatement de la principauté est alors immédiat et définitif. Le titre comtal d’Amiens est finalement recueilli non sans opposition par le sire de Boves, un des principaux Grands du pays.

La commune d’Amiens apparaît dans le courant de 1113 et s’explique par des circonstances sûrement très contraignantes. Les bourgeois étaient vraisemblablement inquiets de la façon dont Enguerran exerçait la fonction comtale depuis que la possession de celle-ci ne lui était plus contestée. Sa victoire avait entraîné l’aggravation des réquisitions et de la fiscalité. L’évêque avait également intérêt à contrer toute action comtale afin de maintenir sa propre prémonance. Quant au roi, son intervention directe dans les affaires internes de la ville traduit une attitude nouvelle qui, par ailleurs, s’inscrit dans une politique d’ensemble : depuis son avènement en 1108, Louis VI accorde systématiquement sa garantie aux communes qui se forment.

Le comte Enguerran, directement menacé dans ses intérêts, ne se contenta pas de refuser de reconnaître la commune ; il recourut aux armes contre ses adhérents. Le châtelain Adam le soutint et mit à sa disposition la tour du Castillon dont il avait la garde. Avec lui, la grande majorité des milites Ambianienses se dressa contre la nouvelle association.

Le redoutable Thomas de Marle (71), fils aîné d’Enguerran, s’engagea dans la lutte aux côtés de son père. Avec sa troupe, il se mit à ravager les possessions rurales de l’évêque et des chanoines pour les punir de leur complicité avec les bourgeois. En 1114, l’entente entre le père et le fils se rompit : tandis qu’une grave blessure à la jambe handicapait Thomas et l’immobilisaît dans son château de Marle en Thiérache, Enguerran se réfugia dans un conflit. Mais Adam choisit alors de poursuivre la lutte pour son propre compte et pour celui de Thomas, si bien que les affrontements continuaient à Amiens entre les chevaliers retranchés dans la tour, les tenanciers, et le reste de la population. Les évêques du royaume, réunis à Beauvais en décembre 1114, prirent des sanctions sévères à l’encontre de Thomas de Marle pour ses crimes et ses pillages. L’action à mener contre lui fut assimilée à une croisade et conduite par le roi à partir de mars 1115. Réfugié à Marle, Thomas demanda la paix au roi. En avril, Louis VI gagna Amiens pour mettre à la raison le châtelain Adam. Après un assaut désastreux, le roi entreprit le siège du Castillon qui fut pris en 1117. Thomas de Marle fut dépossédé du dominium de cette cité, qu’il revendiquait du fait d’Enguerran, son père, alors sans doute déjà mort. Mais il gardait quatre châteaux mauges : Marle, La Fère, Coacy, tous les trois dans l’Aisne, et Boves. Le comté d’Amiens revint aux Vermandois, alliés de la Flandre.

À la mort de Thomas en 1133, son cadet, Robert, obtint Boves. En 1146, il prit le titre de comte d’Amiens après son mariage avec la petite-fille d’Adélaïde de Vermandois. Mais ses succès contre les biens d’Eglise le firent exiler du royaume et le comté d’Amiens lui fut enlevé au profit de la maison de Vermandois.

À la mort de Raoul (72), comte de Vermandois et d’Amiens, ses provinces passèrent aux mains de sa sœur Élisabeth mariée au comte de Flandre, Philippe d’Alscace, ce qui accru très nettement la puissance territoriale de ce dernier. La succession du comté d’Amiens fut ouverte par la mort d’Élisabeth de Vermandois en 1182 et entraîna un grave litige entre son époux, Philippe d’Alscace, et sa sœur, Aliénor, mariée au comte de Beaumont. Le roi, inquiet de l’accroissement de la puissance du comte de Flandre, prit parti pour Aliénor.

En 1185, Philippe Auguste décida de porter son action sur l’Amiénois. Son but était de s’emparer de la ville, où il pensait pouvoir bénéficier de l’appui des bourgeois, mais il comprit qu’il devait faire tomber


(71) - Le portrait brossé par Guibert de Nogent est certainement exagéré.

(72) - Probablement vers 1167.
armée (76). Le récit du siège se termine là. Guillaume le Breton ne reviendra pas sur le sort des assiégés et de leur chef.

La séquence suivante relate l'affrontement du roi et du comte. Philippe d'Alsace a rassemblé ses forces qui risquent d'encercler l'armée royale. L'intensité dramatique et le suspense sont marqués par l'emploi du style direct avec deux monologues insérés dans un cadre chronologique cohérent et logique: le comte arrive, interpelle le roi puis installe son camp, le roi s'oise mais les Grands l'engagent à la prudence car la nuit tombe, ce qui est mis à profit par le comte pour éloigner ses troupes; ce dernier envoie ensuite des émissaires auprès des Grands pour demander une trêve qu'ils obtiennent, et l'auteur termine en évitant la redondance, les négociations, la paix, la dispersion des armées et les conséquences des négociations.

L'épilogue miraculeux est évoqué par Guillaume le Breton et par Rigord. Le miracle est présenté de la même manière: là où l'armée royale a campé, les blés ont repoussé et les rocs et autres n'ont jamais été aussi abondants; au contraire, là où les troupes de Flandre stationnèrent, les blés n'ont jamais refleurii, et même aucune herbe n'a réapparu pendant un an selon Rigord. Ce dernier donne d'utiles renseignements sur la date (vers la Saint-Jean-Baptiste), sur sa source (le récit des chroniques d'Amiens) et sur le lieu (des terres appartenant au chapitre cathédral d'Amiens). Dans la mesure où Guillaume le Breton fut le continuateur de gesta de Rigord, après 1207, il est plus que probable qu'il se soit servi de ce récit en le résumant pour sa Philippide.

Le traité fut signé plus tard, après des tractations à Amiens ou à Compiègne. A. Cartellier (77) a reconstitué la teneur de l'acte grâce à différentes chroniques et conclut ainsi: « Philippe Auguste pouvait, à juste titre, être satisfait: le danger de Flandre était écarté pour l'avenir, l'Amiénois, comme la plus grande partie du Vermandois, avaient été gagnés presque sans coup férir, la cité de Noyon, les villes de Corbie, de Montreuil-sur-Mer et de Saint-Riquier, officiellement domaines royaux, étaient désormais libérées du voisinage dangereux de châteaux soumis au comte de Flandre ».

Quant à Robert de Boves, il prêta de nouveau hommage au roi de France qu'il accompagnait, quelques années plus tard, à la croisade, malgré son grand âge. Il mourut durant le siège d'Areuse en 1190.

L'aspect formidable de l'ensemble castral ainsi que le danger d'encercllement provoqué par l'arrivée de l'armée du comte de Flandre expliquent que,

(76) - La petite butte située dans la basse-cour, à moins de 100 m de la forteresse, pourrait être une nécropole de siège (fig. 2 et 3). Plusieurs éléments topographiques plaident en ce sens: la taille réduite de la plate-forme, l'existence très probable d'un fossé et de la faible distance qui sépare de la fosse de la fosse. Guillaume le Breton dit que Philippe Auguste, une fois la muraille prise, utilisa une machinerie. À l'époque, on ne transportait pas les machines de siège, en dehors des pièces de cuir et de métal ou des cordages, mais on construisit ces énormes engins. Cela donne donc aussi le temps de terasser une butte. Le roi a très bien pu établir une partie de ses engins de siège sur la butte car l'armée du comte de Flandre approchait, ce qui constituait une bonne raison pour le roi de protéger ses positions, comme il le fait plus tard lors du siège de Château- Gaillard.

Fig. 50 - Sélection de mobilier métallique pour la phase 4.

Fig. 51 - Les céramiques des XIIe-XIIIe siècles.
- n° 1 (11235-01) : oule, à pâte grésée, Va. Col en bandeau complexe (diamètre 12 cm), fond plat (diamètre 11 cm). Peinture rouge de croisillons.
- n° 2 (11235-02) : pot à cuire, de pâte beige, IIIb. Col en bandeau simple (diamètre 15 cm), fond lenticulaire (diamètre 15 cm).
- n° 3 (11235-03) : oule, à pâte grésée, Va. Col de diamètre 13 cm.
- n° 4 (11235-04) : pot à conserve, de pâte beige, IIIb. Col en bandeau complexe (diamètre 17,5 cm), fond lenticulaire, (diamètre 15 cm).
- n° 5 (11235-05) : oule, de pâte beige, IIIa. Col en bandeau complexe (diamètre 17 cm). Peinture rouge de lignes parallèles.
- n° 6 (11235-06) : oule, de pâte beige, IIIb. Col en bandeau complexe (diamètre 17 cm). Peinture rouge de lignes parallèles.
- n° 7 (11449-03) : cruche, de pâte beige, IIIc. Col rectangulaire, (diamètre 12,5 cm). Peinture rouge de lignes parallèles.
Le site castral et prélère de Boves du XVIIe siècle

finalement, le roi de France n’a pas pris d’assaut le château de Boves. Les fortifications de ce dernier avaient peut-être été récemment renforcées par Philippe d’Alsace.

L’étude du mobilier métallique (fig. 50) confirme, dans une certaine mesure, le caractère militaire de cette redoutable forteresse. La multiplication du nombre de fers à cheval est probablement à mettre en relation avec l’augmentation du nombre des cavaliers. Cette évolution peut être mise en rapport avec l’accroissement soudain du nombre des clous de ferrage d’un type qui semble apparaître plus tôt dans la France du Nord, comme le montrent les trouvailles effectuées sur la motte d’Hordain (Nord) pour le début du XIIe siècle. De plus, les décors de harpons de Boves sont identiques à ceux mis au jour sur ce site. On retrouve également ce type de décor sur la motte castrale de Machy, en Flandre.

2. CARACTÉRISTIQUES DE L’ENSEMBLE CASTRAL ET INDICES DE DATATION (fig. 49)

Au XIIe siècle, un second ensemble en pierre remonte avec l’organisation initiale : l’espace central de la zone fouillée est transformé en cour. Deux grands bâtiments la bordent. Pour celui du sud, ses dimensions et la puissance de ses fondations font penser à un donjon ou à une aula.

Les structures construites sont caractérisées par l’emploi d’un mortier beig-ocre, plus particulièrement dans les murs des fondations, quant à elles, sont marquées par une succession de couches de terre damée et de lits de pierre. Actuellement, ce château est surtout représenté par un grand édicule rectangulaire orienté ouest-est (donjon, aula).

Le fonctionnement de ce bâtiment est marqué par une série de couche horizontales, souvent en lambeaux, à l’ouest du mur de refend 11 475 et par le niveau supérieur du radié 11 269 à l’Est (correspondance aléatoire). La grande tranchée pour la construction de l’arase de fondation de ce mur (11 337) a été comblée par une succession de remblais sur lesquels les ouvriers ont dû vivre un certain temps (foyer, petit abri sur sablières et solin). Il s’agissait aussi de niveler de grandes structures en creux (cave et bas-fourneau) à l’ouest, bâtiment excavé à l’est sur un terrain mal stabilisé.

L’attribution de la construction au XIIe siècle est justifiée par la stratigraphie, par le mobilier céramique et par différentes monnaies, dont une, du début du XIIe siècle, se trouvait dans le comblement supérieur d’une fosse antérieure, qui a servi de base à l’établissement du mur nord du grand bâtiment rectangulaire.

Le lot de céramique se trouve réparti dans 246 contextes, pour un poids de 150,44 kg et pour 1166 répétitions (fig. 51) dont 97 % des contextes sont à l’intérieur de la fourche chronologique de cette phase :

Au point de vue typologique, tous les groupes techniques sont représentés sauf les grès. La majorité des pâtes est toujours à dominante blanche-beige (68 %). Ces cultures de couleur orangée sont encore bien présentes (19,4 %). En revanche, les pâtes sombres se raréfient (2 %).

Morphologiquement, un changement est visible pour les types de lèvres. Les bandeaux (27 %) des XIIe-XIIIe siècles se différencient de ceux des Xe-XIe siècles par leur section qui s’étire et se creuse (76), et par leurs artères plus saillantes et plus pointues (n° 1, 4, 5, 6). Les lèvres triangulaires (n° 7) regresseront au profit des lèvres triangulaires (16 % contre 27 %). Les lèvres évasées sont désormais très minoritaires (6 %).

Dans cette période, les éléments verseurs sont le plus souvent obtenus par étirement ou pincement d’un segment de la lèvre (54,3 %).

Au niveau du décor, la molette est encore présente (1 %) mais le décor peint domine toujours largement (90 %). Cependant, le motif change avec la prédominance des lignes parallèles (94 %) remarquantes, en particulier, sur les n° 5, 6, 7. Une nouvelle couleur de glaçure fait apparaître, le vert clair mouchelet/vert foncé, qui se rencontre sur des pichets à lèvre en filet. La bande digitée augmente (18 %), ce qui est probablement à mettre en relation avec l’émergence de nouvelles formes de capacité plus grande.

Une manière générale, on remarque que le corpus comporte de sérieux changements en une multitude de types de récipients, ce qui est certainement lié aux modifications de l’art culinaire.

La datation au 14C de deux contextes superposés permet de situer la construction vers 1140-1160 (79).

(78) - La hauteur du bandeau est supérieure à la largeur d’un pouce.
(79) - Contexte 11430 entre 995 et 1151 (LY 10184) et contexte sous-jacent 12151 entre 1042 et 1200 (LY 10185). La comparaison de 12151 sous-jacent et de 11430 sous-jacent permet de resserrer la fourchette entre 1042 et 1151. Les maxima de probabilités, inverses, ne sont pas compatibles avec la relation stratigraphique : 12151 sous-jacent à 11430 ne peut pas être placé après 1151, 11430 sous-jacent à 12151 ne peut pas être placé avant 1042. Le début de la construction se peut donc se situer avant 1151. Le contexte 12135, un des derniers niveaux d’égalisation de la salle basse avant la mise en place des sols, au-dessus de 11430, en revanche, ne remonte qu’un maximum de probabilités qui est à retenir 1160. Ainsi, la construction de la tour, certainement assez longue, se situe entre 1140-1160.

3. UNE TECHNIQUE DE FONDATION PARTICULIÈRE POUR LE BÂTIMENT PRINCIPAL

La présence, dans le secteur choisi pour implanter le mur nord d’un grand bâtiment rectangulaire, de nombreuses et importantes structures en terre comblées, explique la mise en œuvre d’une technique de fondation très élaborée.

Ce mur est construit sur une forte arase de stabilité (11 337), très profonde (plus de 1,50 m) et d’une largeur pouvant atteindre 1,70 m (80), composée de huit lits de pierres successifs séparés par des couches assez épaisse de terre noire damée, le tout en fondation dans une large tranchée à pente oblique et douce au sud, et à pente verticale au nord (fig. 52).

Les pierres, en majorité de la craie avec quelques sièges, sont de tailles diverses bien que l’on compte de gros morceaux en assez grand nombre (81).

Le lit A comporte une couche de terre noire supérieure damée et subhorizontale qui recouvre un lit de pierres de grandes tailles. Le lit B dispose d’une technique de construction

(80) - La largeur totale de la tranchée de fondation à bords diéumétriques est de 3,20 m.
(81) - Il convient de signaler que la masse impressionnante représentée par l’ensemble des blocs nécessaires à la construction de cette assise de fondation.
(82) - Les lots situés à l’est de la ruptu-

ture ont été enregistrés en « bis ».
(83) - Le joncteur entre 11 475 et 11 337 est parfaitement au niveau de ce lit intermédiaire et se fait vers 81 06-81 07.

plus élaborée : la couche de terre noire damée (avec mobilier) recouvre un niveau de petits cailloux d’égalisation du lit de gros morceaux carrés. Au droit du mur de refend 11 475, une rupture nord-sud se marque par une différence de niveau d’une quarantaine de centimètres (82) avec, vers l’ouest, un lit médiévale supplémentaire enregistré en B’ (83). Ce décalage constant à partir du deuxième lit est lié au fait qu’à l’ouest, l’arase 11 337 construite sur les remblais d’une grande fosse préexistante a pu s’affaissérer en cours de chantier, d’où la mise en place d’un lit supplémentaire. Il pourrait aussi indiquer l’existence de deux chantiers simultanés de construction de l’arase 11 337, l’un d’est en ouest et l’autre d’ouest en est.

Le lit C dispose une couche de terre noire, avec une zone de charbon au centre, recouvrant un lit de pierres avec de nombreux blocs taillés sur les bords. Le lit E bis (84) comporte des traces assez importantes de mortier beige. Dans sa partie orientale, il est composé d’une couche de terre, de deux rangées de pierres moyennes et d’une rangée de grosses pierres. Le lit F bis, qui a une organisation moins complexe (85), contient de nombreuses tegulae qui sont certainement des réemploi de la phase antérieure. Il présente des mamelons vers l’est et le nord-ouest, liés aux dénivelés du terrain sous-jacent.

Le lit G bis (86) présente des bombements vers le

(84) - 80,60 à l’ouest et 80,82 à l’est.
(85) - Une couche de terre recouvrant un lit de pierres
(86) - Vers 80,25.
nord, également liés aux imperfections du terrain sous-jacent. Par endroits et plus précisément vers l’est, il n’y a que quelques pierres posées sur le substrat de remblai à cailloutis ocre. La partie occidentale est mieux fondée à cause de la grande fosse préexistante et aussi de la proximité de l’angle du bâtiment sud-sud-ouest : elle est composée d’une couche de mortier ocre (il n’y a pas de terre noire) recouvrant une rangée de petites et de moyennes pierres qui, elle-même, surmonte une rangée de grosses pierres déposées sur deux niveaux.

Le dernier lit H (vers 80/05) présente toujours un décalage avec le lit H bis. Il est composé d’une couche de terre damée recouvrant de petites pierres puis de plus grands cailloux ; la partie nord ne comprend aucun aménagement car il y a un cordon de craie pâle et de mortier.

La méthode de construction de l’arsenal 11337 est tout à fait particulière. On appuie chaque lit de pierres contre la paroi nord creusée verticalement, avec un décalage maximum de 0,25 m, puis, après avoir étalé et tassé la terre noire intermédiaire, on remblaye, avec le même sédiment, la partie de la paroi meridionale de la tranchée, de manière à créer une aire de travail oblique pour acheminer plus aisément les matériaux nécessaire à la pose du lit de pierres suivant (87). Le caractère exceptionnel de cette façon de faire oblige à fournir des arguments allant dans le sens d’un comblement de la tranchée simulée au montant de l’assise :

- absence de tranchée verticale ou oblique au sud et proche de la construction ;
- correspondance entre les niveaux de lits de pierre (caissons noirs damés supérieurs) et les remblais sud (88) ;
- identité de composition entre la terre noire séparant les lits et les remblais qui lui correspondent, au sud, à chaque niveau ;
- élargissement des caissons de remblai au contact avec l’assise 11337 ;
- homogénéité de la céramique ;
- le foyer établi sur les remblais sud suit leur pente et une partie de ses pierres repose sur un lit de l’assise 11337 (fig. 53).

Les recharges successives et l’activité de construction donnent un aspect microstratifié à l’ensemble.

Il est possible d’envisager un décalage chronologique entre la mise en place de l’assise 11337 et la construction du mur correspondant 11147, qui expliquerait la zone d’occupation très nette dans ce secteur mais il est difficile de concevoir deux projets différents. Une fois l’arsenal construit et les tranchées de fondation nord et sud partiellement comblées, l’édition du mur 11147 à nécessité, à l’ouest, la mise en place d’un engin de levage (fosse d’un diamètre de côté et de poteau associé (89), vers 81,50-81,55), dont les fondations recoupent les remblais de la tranchée sud.

À l’est, établi en partie sur le comblement du bâtiment excavé de la phase 3, un radier en pierre (11269) a certainement été utilisé comme remont de rampe lors de la construction du mur 11147 (fig. 54). Non comportant qu’une seule assise de pierre, il se présente comme une surface dure en pente (90). Il mesure 2,80 m de long dans le sens est-ouest, 2 m de large à l’est et environ 1 m à l’ouest car il se termine en pointe (surface d’environ 3,60 m²). Les pierres calcaires, dont les plus grosses sont au sommet, ne sont pas jointoyées mais ancrées dans la couche de craie tassée sous-jacente ; elles sont emmoussées, ce qui indique un séjour à l’air libre. L’ensemble est légèrement bombardé du nord au sud. Le radier est assis sur une succession de couches, plus nombreuses vers le bas de la pente (à l’ouest), qui repose sur un niveau damé composé de mortier.

4. DES TRACES IMPORTANTES D’OCCUPATION SUR LE CHANTIER DE CONSTRUCTION

L’aire de travail, située au sud du mur nord du bâtiment principal, a été donc comblée au fur et à mesure du montant de l’assise de fondation, comme l’indique la correspondance des lits de terre de l’arsenal avec les couches de terre noire recouvrant le voisinage sud de la structure en creux antérieure (fig. 52). L’occupation temporaire mais effective sur l’aire de construction du mur de fondation 11473, dont la construction marque une étape importante dans la conduite des travaux (montage des lits supérieurs de 11337 et installation des engins de levage pour le mur 11147).

L’occupation, temporaire mais dense, par les ouvriers est tout d’abord signalée, à l’ouest, par la présence d’un foyer construit (11398) subrectangulaire de 1,50 m sur 1,50 m (91 et fig. 53 et 55). La terre (87) - Du côté nord, la tranchée, presque verticale et proche des lits à morter, a été comblée assez rapidement d’une fois mise en place la totalité de la fondation.

(88) - Par exemple, continuité entre 11337 F et 11449F (fig. 52).

(89) - Ce trou sub-rectangulaire (0,22 m de côté) possédait un système de calage par des pierres.

(90) - 81,77 à l’est et 81,16 à l’ouest où des pierres ont disparu laissant la place à une fine couche de craie tassée blanc-jaune sous-jacente.

(91) - Quelques blocs de craie alignés sont établis sur la pente qui descend vers le nord pour entrer en contact avec l’assise 11337.

L’occupation de cette couche d’une grande densité de travail a été réalisée à partir de l’assise 11337. Elle correspond à l’étage de fondation 11337 et est réalisée à partir de l’assise 11337 (fig. 52). Elle recouvrait un amas de gros ossements animaux posés en forçons de la pente.

Ce constat de présence d’un des ossements du premier voile de l’arsenal (11398) a été révélé par (92). Les fouilles de la base du mur, vers l’ouest, ont révélé des traces de combustion et des couches de terre noire et calcinée.

Les ossements de ce niveau ont été étudiés par les archéologues de la section de fouilles médiévales de l’Institut de paléontologie humaine de l’Université de Paris. Ils ont identifié les restes d’un bovidé, probablement un vache, et des restes de porcs, ainsi que des galets de pierre et des tessons de céramique.

Les tessons de céramique sont présents à la surface et à plat. De plus, des tessons ont été retrouvés dans les remblais, ce qui suggère une activité de construction intense sur le site.
temporaire (94). Ces couc hes en arc de cercle sont reliées, vers l'ouest, à celles qui combinent la grande tranchée (95) et suivent, vers l'est, la pente définie par la fosse de l'ancien bâtiment excavé (phase 3). À l'est, une zone subhorizontale microstratifiée dense (entre 80,50 et 80,90) est associée à un habitat léger (fig. 54 et 56) délimité par une sablière nord-sud au-dessus de laquelle a été ébaillé un solin de pierres (96). L'un des sols est percé d'un trou de petit poteau (fond à 80,82). Cet ensemble était surmonté par divers alignements de pierres sèches pouvant être les témoins de plusieurs habitats de structures laissées, vers 81,10 (97). Trois de ces alignements sont structuralement liés (98) et forment les côtés d'un rectangle autour du radier 11269. Le niveau d'assise inférieure de 11382 est établi au-dessus de la sablière. Le rectangle construit n'est pas associé au radier et lui est antérieur (99). Les ouvriers auraient donc installé un abri, d'une largeur d'environ 3,10 m, à l'endroit où le plan de travail devrait avoir horizontalement. À l'est de la sablière et du solin, une série de remblais en forte pente vers l'ouest (100) comble la vaste structure en creux du bâtiment excavé de la phase 3. L'un de ces contextes microstratifiés était percé d'une tronçonneuse de piqueau appauvrie sur trois niveaux rapprochés (entre 81,26 et 81,22 à l'est; entre 81,07 et 80,84 à l'ouest).

Au nord de l'arase 11337, la densité de l'occupation de cette phase de construction se caractérise aussi par l'existence d'autres zones de fours construits, à l'extérieur du bâtiment ; en particulier, sur l'emplacement du fond de cabane (11677) de la phase 3, ce qui montre une continuité. Ce dernier a été, en effet, comblé volontairement, opération qui s'est accompagnée d'un enfouissement partiel du mur extérieur. Ces divers éléments représentent certainement une phase intermédiaire qui correspond au réalignement de l'ensemble du complexe. Dans ce secteur, le temps de la construction proprement dite est aussi marqué par des fosses qui recoupent celles de la phase précédente. Le remblai de l'une d'entre elles contenait une obole de Corbie de la fin du XP siècle. Cette fosse était scellée par un contexte accolé au mur 11147.

5. LE BÂTIMENT PRINCIPAL : STRUCTURES ET AGENCEMENT INTÉRIEUR

Le puissant mur 11147 (fig. 54 et 57) correspond à la face nord du bâtiment triangulaire, qui a une longueur supérieure à 18 m et une largeur supérieure à 10 m, et qui s'étend vers le sud de la plate-forme.

De section générale est-ouest, ce mur a une épaisseur de 1,17 m à l'endroit où ses deux parements sont intacts. Il a été arasé d'une manière à peu près uniforme (à 82,12 et 101). Il n'y a aucune remontée mais les pierres de l'assise supérieure sont émoussées, ce qui indique que l'arasement est resté un certain temps à l'air libre.

De construction solide et assez soignée, il présente deux parois nettement différentes. Les blocs de parement calcaires du côté nord, qui correspondent à la paroi externe, sont de grandes dimensions et taillés sur les faces supérieure, inférieure (pour faciliter le réglage des lieux) et extrême (102). Les hauteur d'assises varient et les angles des murs y compris entre 0,23 et 0,24 m avec des joints horizontaux assez épais (autour de 0,025 m) et parfois irréguliers pour rattraper un découpage de bloc. En revanche, les joints verticaux sont fins et assez homogènes. La face interne des blocs est en général écartée en pointe pour faciliter l'insertion dans le blocage du mur. Les pierres sont scellées par un mortier beige très résistant. Chaque assise de craie du parement nord correspond à trois assises de silex du parement sud (interne). Les moellons de silex sont également de très grosse taille ; on note la présence de deux pierres meulières en remplacement de deux silex dans l'assise inférieure, à l'est. Chaque lit est parfaitement plan (moins de 4 cm d'écart entre l'est et l'ouest). Le mur occidental (103) se situe en bordure de la plate-forme et ses fondations, moins imposantes (104), sont protégées par un glacis de matériaux hétérogènes jusqu'au rebord de morte (fig. 76), sur lequel on est accumulées des rejets contenant un mobilier céramique abondant et quelques ossements animaux. Sous la cour (phase 5), nous avons pu dégager le sommet du mur. La connexion avec le mur nord est établie par l'intermédiaire d'un socle à ressaut, composé de blocs de craie bien taillés et appareillés régulièrement, laissant office de contrefort d'angle. À la jonction, une partie du mur occidental (vers l'intérieur) a été recoupée par un ensemble maçonné jointé au mortier ocres qui pourrait être un renforcement d'angle. À ce niveau, une fosse de tranchée complète celle de la fondation de l'arase 11337. Deux structures en creux traversent la même couche d'occupation. Par ailleurs, deux couches de terre noire sont recoupées par la partie externe de l'angle formé par les deux murs. L'une d'entre elles contenait beaucoup de tessons de céramique, dont un fond retourné et cassé sur place à 80,45. C'est à cette altitude qu'une zone de foyer a été repérée. L'abondance des los de l'arase 11337 à cet endroit serait liée au fait que les constructeurs ont assis directement leur mur sur le talus de la phase précédente, sans grande fondation, en creusant seulement une tranchée d'angle pour placer le retour (105).

La partie du mur occidental, qui dépasse de la cour (phase inférieur), dispose d'une assise supplémentaire par rapport à la structure retrouvée à l'angle du grand bâtiment. La fouille de ce vestige de mur, adossé à un glacis de caillouts, a montré que les moellons bruts ou grossièrement équarris étaient joints au mortier ocres. L'assise inférieure est en pente, d'où le rattrapage par le remblai (106). Cette partie de mur à fondation réduite a été complètement arasée pour placer la cour (phase XIVe siècle).
Un massif de contrefort (11374) a été connecté, peut-être après coup, au mur de refend, vers l’ouest. Les pierres sont jointoyées avec une terre argileuse compacte ocre-marron comme pour 11371, ce qui pourrait confirmer la contemporanéité de ces deux structures placées face à face, et séparées par une grande et profonde fosse quadrangulaire. De même, son lit inférieur est composé de sept grosses et larges dalles de craie (80,95), qui sont peut-être des réemploi. Le rez-de-chaussée est ainsi séparé en deux. Les niveaux de sol ont été largement perturbés par les constructions et les aménagements postérieurs. À l’est (salle basse), les quelques lambeaux de sol en mortier ou en craie pilée (fig. 59) reposent sur une épaisse série de couches dépotoirs en épandage jusque vers 81,50, qui joue le rôle d’un remblai d’occupation recouvrant le radié 11,269. L’espace est également occupé par une structure circulaire, ancrée et contemporaine du mur de refend (110). Au démontage de cette structure, le fond est apparu à deux mètres du sol de la salle basse, ce qui excluait l’hypothèse d’un pro- fond. À l’origine, il s’agit très probablement de la couve d’un puits perdu fonctionnant en intérieur (111). La salle basse avait peut-être deux niveaux de circulation. On note, en effet, une différence d’une assise entre la base parenthèse du mur de refend au sud de la structure circulaire, plus haut (112), et au nord de celle-ci, plus bas.

À l’ouest, plusieurs foyers construits successifs témoignent d’une activité culinaire. Cette zone de foyers, assez étendue et bien structurée (sommet à 81,84), est associée à un niveau de mortier remontant légèrement sur le parement de sables du mur 11,147 et qui correspond à une circulation liée à ce mur (à 81,60). Quelques blocs en éboulis reposaient à la fois sur la sole d’un foyer et sur le niveau de mortier. Elle marque la dernière période de fonctionnement de ce château, dans le courant du XIVe siècle (113). La répartition spatiale des objets métalliques de cette phase semble confirmer la fonction militaire de ce bâtiment. Les forts à cheval sont situés autour du puits perdu, et les épérons, les boucles et les appliques décoratives ainsi que quelques armes et boucles vestimentaires sont localisés dans la pièce contiguë (fig. 50).

6. UN AUTRE BÂTIMENT MAL DÉTERMINÉ AU NORD DE LA PLATE-FORME

Deux sections d’une même arase (11267 et 11338), recouvertes par un mur de la phase suivante (11468), englobent une partie du mur 11,541 de la phase précédente (fig. 60). De direction est-ouest, elles caractérisent un bâtiment parallèle au précédant et dont l’intérieur se trouvait au nord (114). Cet ensemble a utilisé en partie le mur 11,141, ce qui indique une continuité entre les phases 3 et 4: le mur encore existant a été arasé en fonction des...
Fig. 60 - Secteur Nord. Mur 11468 et contrefort associé 11469 (phase 5) (cf. Ph. Racinet). En fait, cet ensemble de structures constitue témoin de la continuité des orientations : construction sommaire de la guerre 1914-1918 (1), mur d'époque moderne (2), mur et contrefort de la phase 5 (3 et 4), assise de fondation de la phase 4 (5) et mur nord-sud de la phase 3 (6).

Impératifs des constructeurs du XIIe siècle. Le contact se fait par l'intermédiaire d'une couche de mortier ocre-beige, de même composition que celui du mur 11147.

Les deux sections présentent le même type d'agencement, équivalent à celui de l'arase 11337 du grand bâtiment, mais sur quatre lits de pierres seulement. Les lits A (115), composés de terre noire à grise recouvrant des pierres, contiennent du mobilier et du mortier ocre-beige localisé sur les bords (116) : il

(115) - Entre 81,52 (E) et 81,65 (W) pour 11267 et entre 81,47 et 81,45 pour 11338.
(116) - On trouve des pierres taillées en remplacement parmi les blocs calcaires du lit A de 11338.
(117) - On ne retrouve pas de mortier beige dans les lits de l'assise 11335 mais il est bien present dans les joints du mur sud-ouest 11147.
(118) - 81,43 à l'est et 81,73 à l'ouest pour 11267 ; 81,20 pour 11338.
(119) - 81,07 à l'est et 80,97 à l'ouest.
(120) - 81,09 à l'est et 81,16 à l'ouest.

Fig. 61 - Relevé pierre à pierre des parements intérieurs des latrines 12570 (dessin M. Quillent et P. Gilliot).

Fig. 62 - Les latrines construites 12570 (cf. Ph. Racinet). Cette structure, sous-jacente à une tour disparue (phase 4), a subi des pressions liées à l'installation d'une autre tour et de sa courtille lors de la phase 5.

Fig. 63 - Secteur Nord-Ouest. Stratigraphie ouest-est dans 12570.
7. UN TOUR D'ANGLE AU NORD-OUEST

Dans l'angle nord-ouest de la motte, un petit bâtiment escavé rectangulaire 12,570 (E210) est situé à l'ouest de l'axe de la courtine du XIVe siècle. Il a une dimension hors-œuvre de 3,70 m sur 3,45 m et une dimension intérieure de 2,40 m sur 1,63 m ; sa profondeur actuelle est de plus de 3,20 m (arase-ment à 79,50 et fond à 76,26). Orienté nord-est/sud-ouest, il se trouve à 1,15 m du départ de la pente très forte du rebord de motte.

Les quatre murs sont parfaitement appareillés du côté interne avec des pierres tailées jointuées au mortier ocre (fig. 61 et 62). Quatre trous de boulon carrés (1 m de traverse), liés à la construction, sont placés sur les parements nord-ouest et sud-est. Du côté externe, les quatre murs, épais (1 m environ), sont en fondation et construits à bain de mortier sans tranchée saillante.

Vers le nord, un alignement de pierres tailées jointoyées au mortier ocre est lié au mur nord-est de ce bâtiment. Il repose sur une épaisse couche de remblai (1,10 m) associée à un glacis, qui est établie sur un radier de craie recouvert par 12,570. Il pourrait s'agir d'un vestige du départ de la tour liée à ce bâtiment escavé ou bien de une courtine (phase 4).

La stratigraphie ouest-est établie au niveau de la structure (fig. 63) montre deux phases principales de remblaiement. Le remblaiement primitif est composé d'une succession de couches organiques ou cendreuses d'une épaisseur moyenne ou faible, en pente vers l'est. Elles sont recoupées par une tranchée le long de la paroi orientale. Le remplissage de cette tranchée et les couches supérieures du premier remblaiement sont recouvertes de remblais épais comportant de grosses pierres en zone supérieure. Cela reflète une séquence d'utilisation (phase 4), une opération de définition de la solidité de la structure en vue d'une réutilisation (phase 5) et une séquence de remblaiement rapide et volontaire (phase 6).

L'identification de cette structure maçonnée comme une fosse de latrines est justifiée par la nature des couches de dépôt du remblaiement inférieur. Elle peut être confirmée, après observation des parois, par :

- la présence de cupules de corrosion sur plusieurs blocs de pierre ;
- l'existence d'un léger dépôt de teinte foncée sur les parois, à partir d'une certaine profondeur ;
- le lissage soigné des joints à l'aplomb des blocs de pierre. Les joints n'auraient pas été lissés s'il s'était agi d'un vide résiduel sans usage défini à la base d'une tour. Le mortier utilisé est un mortier clair très fin.

Ces latrines faisaient partie d'un ensemble construit, certainement de type tour, qui a complètement disparu du démontage lié à la mise en place de l'espace castral de la phase 5. L'allériorance de dépôts excrémenteux, de dépôts de paille (purin d'écurie ?) et de poches de cendres de cheminée indique que ces latrines possédaient des orifices à plusieurs niveaux dans la tour.

Les cendres, fines et dépourvues de restes culinaires, doivent correspondre à une cheminée de chauffage plutôt que de cuisine. La présence simultanée de latrines et d'une cheminée de chauffage pour une tour à usage résidentiel ou, au moins, pour une chambre de garde (124). Dans l'état actuel des vestiges dégagés, les dispositions et la forme de la tour à laquelle appartenait la fosse de latrines ne sont pas connues. On peut seulement inférer de l'observation des raccords curieux de la courtine que la fosse se trouvait sur un côté de la tour, contre la paroi (125).

Plusieurs éléments permettent d'associer cette structure construite à la phase 4. Les murs sont appareillés avec soin mais ils sont loin de présenter la régularité mécanique des maçonnées du bas Moyen Âge, comme celles de la tour maîtresse. Les joints horizontaux sont plus larges et plus grossiers. Les faces de blocs présentent une taille oblique à la laye sans traces de bretture. On note l'absence de marques de calibrage des lits. Un bloc situé en partie haute de la paroi extérieure présente sur son parure un "griffon géométrique" losangé pouvant évoquer une frise décorative (126). Le bord occidental de la motte a certainement été retaillé à l'occasion de la construction de ce nouvel espace castral, qui a pu être protégé par une palissade de bord de motte ou par une courine de pierre accolée à la tour d'angle, dont les vestiges (blocs de mortier ocre) sont très peu abondants à cause de la mise en place de l'enceinte postérieure.

(126) - Il s'agit probablement de la représentation stylisée d'un décor de guillochis (frise de losanga), élément caractéristique du grammaire ornementale romane, mais encore utilisé au début de l'architecture gothique. Le décor gravé à la pointe sèche n'a pas pu être réalisé après le montage du mur car il se trouve à trop faible hauteur (0,90 m) du niveau du plancher de l'édification, tel qu'on peut le restituer grâce à l'emplacement des trous de boulons dans la paroi. En revanche, sa légère inclinaison pourrait indiquer qu'il a été fait alors que le bloc se trouvait encore en chantier, c'est-à-dire calé en biais dans la lave des tailleurs de pierre pour la finition des parements.

---

Dès à jouer en bois de cèdre

Dés à jouer en os

Jeton en os

Plum d'écureuil en cristal de roche

Eléments de fleshes de tablier de table

Fig. 64 - Le mobilier en os, le jeu (dessin F. Claudreau).
8. UN MILIEU DE VIE PRIVILÉGIÉE

Le caractère aristocratique de l’occupation des phases 3 et 4 se traduit par l’abondance de certains mollusques métalliques : pointes de flèche et de lance, fragments d’épée et de poignard, éperons, lances à chaîne (127), par la présence de nombreux éléments de tabletterie, en particulier des pions et des fragments de la table de jeu de tric-trac.

Le volet ludique est bien représenté à Boves : neuf pions de table en os ont été retrouvés (fig. 64). Ils semblent avoir été façonnés à partir de mandibules de grands mammifères (probablement des chevaux) contournées de façon à reposer la queue du canidé mandibu- laire qui reste visible sur la plupart des sections, avec la particularité exceptionnelle pour certains d’avoir conservé en place un cache en matière osseuse. Le jeu lié à ces pièces n’est pas vraiment défini mais on les considère généralement comme des pions de tric-trac.

D’autres objets sont également liés au jeu : des dés, pions d’échec en cristal de roche et un osselet qui semble avoir été façonné à la main. Trois dés ont été taillés dans la matière osseuse, un autre, de facture plus grossière, a été réalisé dans la craie. Aucun ne présente la ponctuation caractéristique aux des des périodes au XIIIe siècle, fixant à sept la somme des côtés opposés.

L’approche archéozoologique permet d’aborder quelques critères de qualité de l’alimentation carnée à cette période (fig. 65). Avec 11364 restes pour un poids total de plus de 47 kg, le contexte 11 146 (XIIe siècle) est le second.

La composition de l’échantillon est très diversifiée et marquée par l’abondance des restes des espèces domestiques. L’essentiel concerne les principaux animaux de rapport pour la sylvande, le mouton ou la chèvre. La présence d’animaux de statut plus privilégié, comme le cheval destiné à la monte, est également attestée. Cette énumération ne serait pas complète sans l’évocation des oiseaux dont la plupart des restes se rapportent à la volaille domestique, parmi laquelle on compte l’oie, le pigeon, le coq et le canard. À côté des espèces domestiques, on remarque la présence de très nombreux restes de sauvages. Certaines sont caractéristiques d’un environnement humide. Non seulement les poissons mais également l’avifaune

l’importance que revêt cet élevage, tant du point de vue de son développement que de celui de sa contribution au sein même de l’élevage. Si l’on se fie au poids des restes, l’élevage du bœuf semble également important. En revanche, l’élevage et la consomma- tion des petits ruminants est nettement moindre et leur rôle dans le mode d’approvisionnement carné apparaît tout à fait secondaire.

Ce haché en Alexandre, par ses très fortes proportions en restes de porcs, aux autres sites seigneuriaux laïques du Nord de la France, ce qui place donc Boves en ce XIIIe siècle dans un schéma cohérent. Le porc caractérise, en effet, l’alimentation des plus riches. C’est en milieu seigneurial que ses restes occupent le nombre le plus élevé. Cette tendance se constate ailleurs en France et aussi en Allemagne (130). En Picardie, en Île-de-France et dans le Nord, au bas Moyen Âge, le porc atteint 35 % des restes. En termes de poids, il se place derrière le bœuf mais représente tout de même 25 % de la masse totale. Boves s’inscrit dans cette cadence avec, toutefois, des proportions en restes de porc bien plus élevées qu’ailleurs (54 % du NR et 44 % de la masse des trois principales espèces domestiques).

La part du gros gibier (cervidés) est réduite mais sa présence est un révéléur précis de la richesse sociale. Les archéozoologues ont d’ailleurs tiré parti de cette caractéristique (131) et ont fait remarquer que l’on pouvait accorder une fonction de révélateur qualitatif à la présence d’ani- maux sauvages. L’exploitation de ces animaux dans le cadre de l’alimentation est bien attestée mais ne constitue pas la principale motivation de leur prédation. L’exploitation du milieu naturel est aussi marquée par la présence de poissons. Dans les châteaux du Nord de la France, entre le XIIe et le XVIe siècle, on comptabilise pas moins de 23 taxons différents. Mais certaines catégories d’oiseaux, fréquemment rencontrés avant le XIIe siècle, comme les grands échassiers (la grue, le héron, la cigogne ou le bœuf étoilé), deviennent très rares, voire totalement absentes. L’attrait des Grands du Moyen Âge pour les oiseaux est assez vif au bas château du Nord de la France, entre le XIIe et le XVIe siècle, ce qui est visible dans la scène spectaculaire lors d’un festin offert par le duc de Bourgogne Philippe le Bon en 1453, où un héron fut étalé dans la salle pour y être abattu par un faisan (132). La présence de ces nombreux oiseaux et, en particulier, des échassiers met en valeur les caractéristiques d’un régime seigneurial bien équilibré, plus proche des modes alimentaires aristocratiques d’avant le XIIIe siècle que de ceux du bas Moyen Âge.

L’étude de la sélection des animaux en fonction des âges et du sexe contribue à préciser le mode d’approvisionnement et à en révéler les principales caractéristiques. Pour le porc, d’après l’état d’éphysérisation des os longs, la tendance est au prélèvement d’ani- maux de moins de 18 mois. Cette gestion révèle un élevage voué, comme à l’accoutumée, essentiellement à la production de viande. Concentrée sur une seule classe d’âge, elle semble organisée avec une précision qui procède d’une spécialisation de l’approvisionnement. Ces premières données sur l’étude des macro-restes animaux laissent entrevoir une économie alimentaire dans laquelle le porc et le bœuf assurent l’essentiel des ressources carnées. Il s’agit d’une caractéristique qui, d’une manière générale, distingue la table seigneuriale locale. Dans ses grands traits, l’alimentation carnée procède d’une certaine forme de spécialisation et repose sur une palette de produits d’élevage relativement peu diversifiée. En revanche, le gibier (à pois et à plumes), la volaille et les poissons apportent la diversité à ce régime, constituant ainsi les seuls apports luxueux alimentaire propre à ce type de milieu social.

Synthèse chronologique pour la phase 4

La construction de la tour (donjon, aula?), bâtiment principal de la phase 4 (E130-E131), a pu être bien datée, grâce à la conjonction des analyses, vers 1140-1160, qui coïncide avec l’étude numéri- matique. Le fonctionnement de ce bâtiment (E132), qui est recouvert par la courinte de la phase 5, se poursuit au moins jusque dans la première moitié du XIVe siècle, d’après l’analyse 14C, confirmée par l’étude des objets métalliques et, en grande partie, par celle de la céramique.

La cour (E133), qui succède à l’aire de travail externe, est marquée par une série de radiers bien acclés au mur nord de la tour. En revanche, des perturbations ont rompu la connexion archéologique avec le bâti- ment nord (E134) mais la position stratigraphique de ce dernier nord probable son fonctionnement dans cette phase.


(128) - Il s’agit de l’un des niveaux de circulation de la salle basse du grand bâtiment rectangulaire.
9. LE RENFORCEMENT DES STRUCTURES RELIGIEUSES DANS LA BASSE-COUR

A. L’église paroissiale Notre-Dame-des-Champs et son prieuré-cure

Seules des fouilles permettraient de savoir si l’église paroissiale Notre-Dame-des-Champs, d’origine romane, a été établie, dans le courant du XIe siècle, sur unédifice antérieur. La construction ou la reconstruction de cette église précède la mise en place d’un prieuré-cure dépendant de l’abbaye de Saint-Fuscien, en 1196, à l’instigation du seigneur de Boves.


Jusqu’en 1998, on ne connaissait que trois dessins du début du XVe siècle (134) ainsi que des descriptions anciennes (135). Jean Fourcat, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, nous a aimablement communiqué la photocopie de deux plans et de deux coupes de 1770 accompagnés d’un texte, qu’il avait pu consulter au presbytère de Boves, il y a dix ou quinze ans. Il s’agit d’une analyse archéologique, ce qui n’est pas banal pour une date aussi précoce, certainement effectuée dans le cadre d’un procès. Ces documents, confrontés aux précédents, ont permis d’élaborer une restitution architecturale (fig. 66).

La confrontation du plan et des dessins de l’élévation invite à aborder la question du chevet. Un chevet harmonique, comparable à celui de l’église abbatiale de Morienval (Oise), de Saint-Germain-des-Prés à Paris ou de Notre-Dame de Melun (Seine-et-Marne), pour ne citer que des exemples septentrionaux, pourrait avoir été construit ou initialement prévu. La symétrie parfait, en plan, entre le clocher et l’annexe sud, désignée comme une sacristie sur les plans, corroboré pleinement cette hypothèse. Venaient ensuite un transept saillant et une longue nef unique dont les murs gouttereaux étaient scandés par des contreforts plats.

(134) - Picardie Historique et Monumentale (PHM), Mémories de la Société des Antiquaires de Picardie, t. IV, 1923, p. 263.
(135) - DHAP, p. 178 et PHM, p. 263-265.

B. Le prieuré clunissen Saint-Ausbert

Épaulé par des contreforts d’angle qui se développent uniquement en partie inférieure, le clocher comptait plusieurs niveaux de plan carrés placés en retrait les uns par rapport aux autres. Ceux-ci étaient animés par une, deux ou trois baies réelles ou feintes intégrées dans des arcatures. Dans le mur cloisonnant la nef à l’est s’ouvraient trois arcades en plein cintre et, en hauteur, une petite baie axiale. L’arcade centrale, plus ample que les arcades latérales, a été remarquée: ses pieds-droits furent bûchés à une date inconnue. Atypique en Picardie, une telle élévation n’est pas sans évoquer les façades intérieures des croisées à passages latéraux d’une famille d’églises du Centre-Ouest de la France (Angoulême, Berry), façades dont on retrouve toutefois quelques exemples isolés au nord de l’Île-de-France et de la Normandie (Pont-Neuf en Normandie, par exemple). Le revers du mur gouttereau nord de la nef se caractérisait par son articulation, le seuil accent était donné par des baies en plein cintre à ébrasement interne. De son côté, la façade occidentale, scandée par quatre puissants contreforts, était percée, dans l’axe, d’un portail surmonté d’une fenêtre à archivolte. Alors que le linteau et la voussure du portail étaient, semble-t-il, dépourvus d’ornements, le tympan se distinguait par son appareil décoratif en opus spicatum qu’il convient de rapprocher de ceux des églises de Namps-au-Val et de Le Mesgle (Somme). Concernant le couvreur de l’édifice, le texte du XVIIe siècle évoque des voûtes, au moins sur les parties orientales de la nef. Le parti architectural de la nef et les comparaisons établies avec un ensemble d’églises romanes incitent, cependant, à restituer une charpente sur cette partie de l’édifice.

Peut-être pour contrepoids le puissance de l’abbaye de Corbie, les seigneurs de Boves ont fait appel, dans la première moitié du XIIe siècle certainement, à des Clunisiens de Librons-en-Santerre afin de créer le prieuré Saint-Ausbert à l’intérieur de l’enclos de leur première basse-cour. Ce petit établissement de trois moines n’a laissé aucun document pour le XIIe siècle. Mais il ne fait aucun doute que, directement ou par l’intermédiaire de son monastère-père de Librons, il a joué un rôle dans la politique des seigneurs du lieu (136).

(136) - En 1202, Enguerrand II fait une donation aux moines de Librons qui étaient intervenus pour lui dans une affaire avec l’abbaye de Corbie (BNF, Lat. 3460, no 61).
La ferme, qui occupe aujourd’hui son emplacement (fig. 3), est implantée à l’arrière nord de la basse-cour du château, au bord de la falaise. Les bâtiments délimitent une cour rectangulaire de 60 m sur 40 m. Le bâtiment du prieuré consiste en un seul corps de logis rectangulaire de 27 m de long pour 8 à 9,40 m de large et 7,40 m de hauteur de façade (13 m au faîtiage). Il est implanté perpendiculairement à la pente du terrain et accolé, dès l’origine sans doute, à une terrasse artificielle haute de 3 m. Cette orientation devait permettre une bonne protection contre les vents dominants, particulièrement violents sur le promontoire. Actuellement à 7 m à peine du rebord de falaise, il s’en trouvait certainement, à l’origine, beaucoup plus éloigné (137). Côté cour (fig. 68), un décrochement de la façade laisse deviner une réalisation en deux phases, ce que confirme la façade sur jardin : à un premier logis long de 19 m a été accolée une extension plus étroite, longue de 5,40 m.

Comme bien souvent en Picardie, plusieurs matériaux de construction ont été utilisés. On identifie le grès et le moellon de craie pour la période médiévale. Le grès, rare et plus difficile à tailler, est réservé aux soubassements, où il remplace la craie qui absorbe trop l’humidité. La craie constitue l’essentiel des maçonneries (murs de 0,90 m d’épaisseur) et du parement des façades anciennes. L’analyse détaillée des raccords des lits de pierre montre que les baies d’âge classique ont été incrustées dans une façade préexistante dont subsistent de maigres modénatures : une partie de la corniche avec ses modillons sculptés et les rainures d’arcs de deux baies en plein cintre. Ces indices permettent de restituer en partie la façade médiévale, sauf pour la partie centrale où l’ampleur des incrustations d’âge classique a fait disparaître toute trace de modénature primitive : sans doute faut-il restituer une porte en tiers-point surmontée d’une baie identique, peut-être, à celles de la façade sur jardin. Pour ce qui est de l’extension du corps de logis en retrait du corps principal, il est difficile de définir quel était son aspect initial. Il semble que le retrait soit d’origine, comme l’indique la symétrie du pignon. Toutefois, l’absence de modillons sous la corniche (peut-être tous bouchés ?) plaide en faveur d’une transformation ou d’une réfection importante. Le pignon nord-est (côté falaise) est caractérisé par la présence de deux baies hautes (3,60 m de hauteur) en plein cintre à l’étagé, ou plutôt à un niveau qui laisse supposer que cette extension du logis principal ne constituait qu’un grand volume d’un seul niveau. Sous le trumeau de ces baies à peu près symétriques, une fenêtre a été percée, sans doute au XIXe siècle et contre toute logique constructive. Au niveau du comble, une porte à encadrement de brique, rebouchée en brique, ainsi qu’une autre porte à encadrement de pierre, légèrement désaxée, ne sont peut-être ni l’une ni l’autre d’origine. En revanche, ce pignon présente, au niveau de la corniche, une assise en retraite talutée et, à l’angle de la façade sur jardin, un modillon sculpté, ce qui permet d’assurer que, pour l’essentiel, ce pignon a conservé son élévation médiévale.

Le pignon sud-ouest (côté château) se trouve en retrait sur 3 m de hauteur environ par la terrasse où s’étendait sans doute le verger des moines. Il présente deux assises en retraite talutée et conserve, aux deux angles, ses modillons sculptés : il garde donc, en gros, son aspect médiéval, à l’exception de l’insertion d’une grande porte-fenêtre d’âge classique qui semble avoir remplacé une porte plus modeste dont subsiste une partie du linteau.

L’analyse de ces trois façades permet d’isoler avec certitude une période médiévale caractérisée par la majeure partie de l’appareillage, la corniche à modillons sculptés, les pignons à retraites talutées, les baies ou traces de baies en plein cintre. Cette période, qui est certainement celle de la construction définitive du prieuré, peut être datée par les modillons. L’un d’entre eux en particulier, situé à l’angle de la façade d’entrée et du pignon sud-ouest, présente deux tiges nervurées légèrement recourbées, s’achevant sur des crochets fleuris. Ce décor est caractéristique de la première flore gothique (138). Apparu à Notre-Dame de Paris vers 1180, ce type se répand en Picardie (Sainte-Etienne de Beauvais, nef d’Amiens...) au début du XIIe siècle. On peut ici proposer de dater nos modillons au plus tôt de la fin du XIIe siècle et plus probablement des premières décennies du XIIIe siècle. L’extension vers la falaise n’est sans doute qu’une seconde phase à l’intérieur de cette période. On peut éventuellement mettre en relation ces travaux avec le siège de 1185 et la destruction possible du premier prieuré lors des combats. On aurait alors une reconstruction.

L’enclos du prieuré est aussi intéressant car il est indiscutablement ancien. Son encoche, dont la forme est complexe, est constituée sur environ 250 m par un mur d’au moins 2,50 m de haut sur 0,50 m d’épaisseur. Le premier été, qui pourrait être contemporain du logis du prieuré, est un mur en petit appareil de moellon de craie, proche de celui du logis, comme de celui de la tour du château, quoique moins soigné.

(137) - Le tableau de 1851 conservé en mairie de Boves (fig. 67) montre que ce bâtiment était associé à un édifice plus petit et plus bas, sub-carré, situé entre le précédent et la falaise mais légèrement décalé vers le nord. Ce dernier présente un pignon oriental surmonté d’une cheminée ou d’un chevet. Il pourrait s’agir de la chapelle du prieuré qui aurait alors un chevet plat.


Fig. 68 - Prieuré Saint-Ausbert : étude architecturale (dessin P. Gillion), a, b, c, d, e : modillons sculptés, e : linteau de goulet (?) et graffiti (rouelle, cercueils), f : dépôts de baux en plein cintre, g : ruptures d’appareillages correspondant aux anciens contreforts.

Fig. 68 bis - Localisation des bâtiments de la phase 4.
PHASE 5

LA FORTERESSE DES DUCS DE LORRAINE
XIVᵉ-XVIᵉ SIÈCLE

Robert III étant mort sans postérité, la terre de Boves passa en 1245 à Nicolas de Rumigny. L’une des filles de son successeur Hugues, mariée à Thibault de Lorraine, apporta à ce prince la seigneurie en dot. La grande et puissante maison de Lorraine devait la posséder sans interruption pendant près de trois cents ans. Elle fut l’instigatrice d’une vaste reconstruction de l’espace castral.

1. UNE CONSTRUCTION PRÉPARÉE (fig. 69)

Le dernier château de pierre a été construit dans le courant du XIVᵉ siècle, d’après l’étude architecturale des vestiges et l’analyse pour le sol. Il est établi sur un socle épais de craie pilée qui a scellé les niveaux antérieurs après arasement des structures en élévation (avec récupération de la plupart des pierres taillées) et dépot de remblais d’égualisation. Ce radier, sans aucun mobilier, a été conservé le long de la courtoine qui s’est établie dessus à cette époque.

Il est en pente régulière de l’ouest au nord en faisant le tour du rebord de motte : 81,50 en secteur Centre, 81,25 au pied du massif 11,357, 81,03 dans l’angle nord-ouest et 80,85 au nord. Cette pente indique peut-être l’emplacement de l’accès à la plate-forme qui se situait ainsi au nord, faisant de la motte castrale le point essentiel du système de défense du promontoire (139).

Plus épais et plus compact vers la courtoine, ce radier est composé de deux ensembles de cailloux de craie autobloqués, extrêmement résistants et séparés par une zone plane de sable orange, sur une épaisseur maximum de 0,50 m. En fouille, cet ensemble se présentait comme un talus car il était biseauté à l’est, mais il y a eu recoupement de neuf au niveau des travaux de mise en place des structures construites d’époque moderne.

Il est, de toute manière, antérieur à ces travaux. Comme il recouvre entièrement l’assise du mur 11,147, il est donc postérieur à ce mur de la phase 4. Ce radier et son remblai sont recouverts par la courtoine 11,112, qui repose aussi sur eux par endroits. Ils sont donc antérieurs à la construction de cette courtoine.

2. UNE STRUCTURE CASTRALE PÉRIPHÉRIQUE COMPOSÉE DE QUATRE TOURS D’ANGLE

Seule, la tour sud-est de cet ensemble castral périphérique subsiste en élévation. Les descriptions du XVIIᵉ siècle (140) permettent de penser qu’il y avait trois autres tours aux angles restants; les quatre ouvrages étaient reliés par un mur de courtoine rectiligne situé le long et presque en aplomb du rebord de motte.

Lors d’un sondage fait dans le quart sud-ouest de la plate-forme, plusieurs indices ont permis de déterminer l’existence d’une tour à cet emplacement. D’abord, le mur occidental, en rebord de motte, est nettement plus large (2,04 m) que celui de la courtoine (1,48 m) qui le prolonge vers le nord. L’étude des parements, de l’appareillage et de la taille des pierres de ce mur révèle le même type de construction que la tour sud-est encore en élévation.

Ensuite, la présence, à l’est du sondage, d’une puissante structure construite à plusieurs niveaux échelonnés, pourrait correspondre à la face orientale de cette tour, sous la forme d’une semelle d’angle (141). Enfin, l’existence d’un talus le long du rebord méridional dans ce quart sud-ouest de la plate-forme laisse deviner l’emplacement du mur sud de cette seconde tour.

Deux éléments semblent indiquer qu’elle était plus importante que la tour sud-est. L’emplacement de la mur occidental est, en effet, supérieur à celles relevées sur les pans de mur de la tour sud-est et, malgré l’imprécision provisoire des mesures effectuées, la

(140) - Vers 1715, Jean Pagès, l’annaliste amériçois, donne une description assez précise qui fournit des renseignements sur la structure castrale (= un quatre-ébré, qui était autrefois flanqué de quatre tours à ses quatre angles…); trois de ces tours étaient rondes…», entre elles « régnait une espèce de corridor ou parapet au milieu d’une haute muraille… »), sur la présence d’un pont-levis et d’une chapelle qui était dans une de ces tours rondes construites du côté de l’orient d’est, M. Manuscript de Pagès, t. II, Amiens, 1857 (éd. Decr). (141) - Un énorme bloc monolithique de grès (sommet à 81,91 et base à 81,25), situé tout à fait au sud du secteur fouillé, sur lequel viendraient se connecter les assises de foration de craie puis les assises de grès de la courtoine, pourra être la semelle d’oeil de l’angle sud-ouest de la tour sud-ouest (fig. 76). Vers l’intérieur, ce bloc correspondrait à un probable retour vers l’est de la courtoine, qui serait donc l’accesoire du mur sud de la tour sud-ouest.
Deux indices permettent d’étayer l’hypothèse d’une tour nord-ouest reliée aux courtines occidentale et septentrionale et appartenant à l’espace castral du XIVe siècle. Elle serait circulaire d’après les descriptions du XVIIIe siècle et très saillante d’après les constatations faites sur le terrain. Par ailleurs, à l’extérieur et vers le sud, les fondations extérieures de la courtine présentent un rentrant maçonné de forme rectangulaire (2,50 x 1,20 m), qui correspond au départ vers l’est d’un mur large de 4,10 m et nettement mieux fondé (base à 78,80) que la courtine (base à 80,40) à laquelle il est accroché. Ce mur, qui comporte des blocs en réemploi avec enduit peint, pourrait être un renfort à l’approche de la tour nord-ouest, qui serait donc bien ent net décrochement vers l’extérieur par rapport aux axes des courtines.

De plus, dans l’angle nord-ouest et près des latrines de la phase 4, une structure construite isolée, très puissante, carrée (1,50 m de côté) et haute de plus de 2 m (surface arasée à 79,60), est composée d’un encadrement de pierres taillées jointoyées au mortier rouge ou plutôt à la terre argileuse très orangée (12471), entourant un bouchage de pierres taillées ou équarries, noyées dans un mortier gris particulièrement résistant (12472). Les pierres d’angle de l’encadrement ne sont pas harpées mais viennent se poser les unes sur les autres. Le parement occidental a été entièrement démembré en fouille : il se compose de 13 assises régulières d’environ 0,20 m de hauteur chacune.

On ne note aucun départ lié à cette structure qui recoupe verticalement le cailloutis de craie constituant le remblai de motte et qui est recouverte par la terre végétale. Il pourrait s’agir d’un pilier de la tour nord-ouest de la phase 5, d’après le style de construction et le type de mortier.

Les moignons conservés des fondations de la courtine laissent à penser qu’en cet endroit, la réalisation de la tour et de la courtine associée se serait faite en trois temps (fig. 70) :
- une première opération de banchage des blocages de maçonnerie de la tour de la phase 4 (cette opération suppose que les pierres de parement qui les protégeaient avaient été déposées, tombées ou arrachées, au moins dans ces niveaux d’assises);
- puis l’élévation de la courtine elle-même;
- enfin, une opération de chemisage, partielle ou complète, de la tour de la phase 4, sans doute en raison de son instabilité.

Cette dernière aurait donc été conservée, au moins dans ses structures, lors de la mise en place de l’espace castral du XIVe siècle.

Les parois latérales des latrines 12570 de la phase 4 portent les traces d’un violent bouleversement des structures (fig. 61) : nombreuses fissurations obliques depuis la courtine vers le milieu du fond de la fosse. Un examen attentif permet d’isoler deux phénomènes bien différents dans ce bouleversement : 1. un léger tassement des lits de pierre en cuvette pourrait être contemporain de la construction car il n’a pas entraîné de ruptures et paraît avoir été corrigé partiellement ; 2. un véritable efondrement a provoqué le cisaillement des blocs de craie et l’enfoncement de la paroi intérieure d’environ 0,15 m. On note également un bombement de la paroi sud et un léger basculement de l’ensemble de la structure : 6 cm du côté intérieur et 2 cm du côté extérieur. Un tel phénomène n’a pu être que très brusque. Pour qu’il se produise, il a nécessairement fallu, d’une part, qu’un vide localisé se soit constitué sous une partie de la structure (143),

(142) Ces fours sont, bien sûr, de simples indications puisque nous comparons une structure en partie en fonda- tion avec un bâtiment en élévation.

(143) Ce vide pourrait avoir été formé progressivement dans les remblais instables de la motte par l’écoulement des matières liquides de la fosse.
3. ETUDE ARCHITECTURALE DE LA TOUR

A. DESCRIPTION (fig. 71 a/b/c)

La tour maîtresse est composée de deux parties principales : l'édifice principal et le donjon. L'édifice principal est composé de deux maisons rectangulaires de 12 m de côté. Le donjon est formé de deux cloches de 12 m de côté. 

Le donjon est situé au sud-ouest de l'édifice principal et est entouré d'un fossé de 12 m de largeur et de 12 m de profondeur. Le fossé est alimenté par un ruisseau qui coule le long du sud-ouest de la tour. 

Le plan de la tour est rectangulaire, avec deux étages superposés. L'étage supérieur est de 12 m de côté, tandis que l'étage inférieur est de 10 m de côté. 

Le mur de contrefort est de 1 m d'épaisseur et est orienté nord-sud. Il est consécutif à la construction de la tour, dont la construction commence par la base supérieure, sur une base de sable de 12 m de largeur et de 10 m de profondeur. 

Le plan du donjon est rectangulaire, avec deux étages superposés. L'étage supérieur est de 12 m de côté, tandis que l'étage inférieur est de 10 m de côté. 

Le mur de contrefort est de 1 m d'épaisseur et est orienté nord-sud. Il est consécutif à la construction du donjon, dont la construction commence par la base supérieure, sur une base de sable de 12 m de largeur et de 10 m de profondeur. 

Le donjon est entouré d'un fossé de 12 m de largeur et de 12 m de profondeur. Le fossé est alimenté par un ruisseau qui coule le long du sud-ouest de la tour. 

Le plan de la tour est rectangulaire, avec deux étages superposés. L'étage supérieur est de 12 m de côté, tandis que l'étage inférieur est de 10 m de côté. 

Le mur de contrefort est de 1 m d'épaisseur et est orienté nord-sud. Il est consécutif à la construction de la tour, dont la construction commence par la base supérieure, sur une base de sable de 12 m de largeur et de 10 m de profondeur. 

Le plan du donjon est rectangulaire, avec deux étages superposés. L'étage supérieur est de 12 m de côté, tandis que l'étage inférieur est de 10 m de côté. 

Le mur de contrefort est de 1 m d'épaisseur et est orienté nord-sud. Il est consécutif à la construction du donjon, dont la construction commence par la base supérieure, sur une base de sable de 12 m de largeur et de 10 m de profondeur. 

Le donjon est entouré d'un fossé de 12 m de largeur et de 12 m de profondeur. Le fossé est alimenté par un ruisseau qui coule le long du sud-ouest de la tour. 

Le plan de la tour est rectangulaire, avec deux étages superposés. L'étage supérieur est de 12 m de côté, tandis que l'étage inférieur est de 10 m de côté. 

Le mur de contrefort est de 1 m d'épaisseur et est orienté nord-sud. Il est consécutif à la construction de la tour, dont la construction commence par la base supérieure, sur une base de sable de 12 m de largeur et de 10 m de profondeur. 

Le plan du donjon est rectangulaire, avec deux étages superposés. L'étage supérieur est de 12 m de côté, tandis que l'étage inférieur est de 10 m de côté. 

Le mur de contrefort est de 1 m d'épaisseur et est orienté nord-sud. Il est consécutif à la construction du donjon, dont la construction commence par la base supérieure, sur une base de sable de 12 m de largeur et de 10 m de profondeur.
Le site central et primitif de Boves du Xe au XVIIe siècle

Nous savons qu'il y avait une étape intéressante dans la rationalisation de la construction au Moyen Âge, à travers la standardisation située des pierres de taille, étape à confronter aux modes de fabrication mis en lumière naguère par D. Kimpel pour les grands édifices (147). Nous avons la certitude qu'on pratiquait ainsi à Boves à la fin du Moyen Âge.

C. Datation

Recourir à la seule typologie pour fonder la datation de la tour de Boves se heurte à deux difficultés majeures : la conservation aujourd'hui très lacunaire de l'édifice (148) et surtout notre méconnaissance de l'enceinte à laquelle elle appartenait. En effet, si des descriptions et des données archéologiques permettent de restituer, pour celle-ci, un quadrilatère cantonné de quatre tours, la position hiérarchique de celle conservée n'est pas établie avec certitude : donjon ou simple tour de flanquement ? C'est pourquoi situer la tour de Boves dans la typologie relativement solide des donjons expose au risque d'interpréter certaines absences comme des archaïsmes alors qu'ils ne sont peut-être que la conséquence d'une destination différente des espaces (corps de garde...).

Les caractéristiques architecturales de la tour de Boives et, surtout, l'usage du plan quadrangulaire permettent d'orienter le débat vers deux pôles chronologiques opposés : une tour romane du XIIe siècle ou une tour résidence du XIVe siècle. Cela en estimant que le XIIIe siècle, de par la proximité du domaine royal, aurait privilégié le plan circulaire ou dérivé. Que l'on considère cette tour comme flanquement ou comme donjon, il semble difficile de la faire remonter avant le milieu du XIIe siècle. C'est, en effet, à partir de cette période que réapparaissent les tours de flanquement et que les donjons s'imposent sur l'enceinte.

Les murs s'alignent sur un plan ébase croisé de deux minces parements de pierre, qui accusent une stéréométrie d'une régularité parfaite, standardisée, aux joints irréprochables et d'une remarquable finesse, ou ne subsiste pas la moindre trace d'échauffadage (absence de trous de boulins). Cette qualité pourrait exclure une attribution romaine, sauf à supposer le rehâblage complet d'un édifice antérieur, ce que l'homogénéité des maçonneries dément.

L'édifice se présente comme une tour d'angle rectangulaire sans contrefort. La tour carrée ou rectangulaire est une forme qui disparait quasi-ment au XIIIe siècle pour revenir à la mode au XIVe siècle. Si c'est bien une tour maîtresse, elle

88

Fig. 73 - Daguerréotype de Baldus de 1855 représentant la tour sud-est (cf. Maxim Natkine, INCN238). Ce cliché historique a été pris depuis l'extérieur du grand fossé médiéval. Le photographie a suivi le voyage officiel de la reine d'Angleterre, Victoria, depuis Calais jusqu'à Paris, et a photographié les monuments « les plus remarquables » situés sur le trajet du train impérial.

Le premier étage, auquel on accédait par un escalier à vis situé dans l'angle nord-ouest, donc près de l'entrée de la tour, constituait une salle de 7,60 x 6,10 m, éclairée au moins par une large baie côté sud. Le second étage, 8,20 x 6,60 m, était établi sur un plancher de bois dont l'encastrement dans les maçonneries est très identifiable. On y accédait par le même escalier à vis. Il comportait, au sud, une baie identique à celle du premier étage. Près de l'angle oriental, une double rangée de trois trous de boulin parait indiquer l'existence d'une estrade. C'était le niveau résidentiel ; on y reconnaissait les vestiges du réduit des latrines.

La plate-forme sommitale était établie sur une voûte en berceau dont la trace est bien visible sur la face nord du pan sud. Le sens de voûtement était inverse de celui du demi-berceau. Le daguerréotype de Baldus de 1855 (fig. 73) montre une console de mâchicoulis en place. Elle s'est ensuite écourtée au fond du fossé, où nous l'avons retrouvée. C'est là une information éloquente qui permet d'estimer la hauteur de la plate-forme et d'assurer que les deux pans de mur ont conservé, à très peu de chose près, leur hauteur primitive, à laquelle il faut ajouter celle de

boudins ou de mâchicoulis éventuellement couverts. Cette plate-forme sommitale, qui culmine à 97 m d'altitude, constituait un étrange poste de guet : elle dominait la vallée de 70 m et elle était encore surmontée, selon Jean Pagès (1715), d’un « très beau donjon », c'est-à-dire d'une tourelle ou guetrie logiquement placée au-dessus de l'escalier en vis.

B. Construction

Les maçonneries sont composées d'un épais blocage de craie à bain de mortier (2 à 3 m d'épaisseur au sol, 1,75 m au premier, 1,50 m environ au deuxième étage), entre deux parements de petits moellons de craie parfaitement assiés. Sur tous les parements conservés, les hauteur d'assises sont pratiquement standardisées : 17 à 20 cm, et 18 ou 19 le plus généralement, ce qui correspond en gros, après déduction des joints, à des blocs d'un demi-pied de hauteur. La construction paraît totalement homogène. Les faibles dimensions des moellons mis en œuvre semblent être un indice à la fois sur la nature des carrières et sur les conditions de transport des matériaux. La pierre a vraisemblablement été extraite de la falaise située au pied du château. Sa construction...
s’intègre dans un mouvement qui reprend après 1360, probablement sous l’influence de Vincennes (1360-1365). L’existence d’une disposition de tour maîtresse quadrangulaire à proximité de l’entrée évoque des ensembles de la fin du XIVe siècle influencés par Vincennes, tels La Ferréty-Milon (Aisne) ou Vez (Oise).


L’autre indice stylistique conservé, la fenêtre du rez-de-chaussée, ferait aussi pencher pour le XIVe siècle. On retrouve, en effet, ce type d’ouverture, caractérisé par l’inclinaison prononcée du linteau vers le sol intérieur, sous les tours de 1277, au rez-de-chaussée du donjon de Bressieux (Isère). Ce dispositif visait à briser les tirs provenant de l’extérieur.

Puigs décrit un « corridor ou parapet » régnant du milieu d’un côté au milieu de l’autre côté : c’est donc un chemin de ronde dont la tour semble pourvue jusqu’aux points de raccords avec les courtines, laissant supposer l’existence d’une circulatio continue (152), dont le principe n’apparaît qu’à la fin du XIVe siècle (153). La présence de latrines à fosse n’apparaît pas comme un élément déterminant. De telles latrines sont présente dans certains XIIe siècle.

Étampes (Essonne) et à Amblyen (Aisne). Ici, seule la qualité technique de l’ensemble serait en contradiction avec une datation précocé. En effet, ces latrines à fosse n’ont pas une disposition de murs de flan de caractère particulièrement élaboré, nécessitant une bonne maîtrise stéréomotique. En outre, la position de la fosse en limite extérieure signifie probablement qu’il existait une possibilité d’agrandissement dans les flancs adaptés aux armes à poudre (154). Ce sont là des indices en faveur d’une datation tardive mais n’induisent pas de comparaisons précises en la matière.

Nous trouverions cependant plus solide avec l’étude des baies si elles n’étaient pas réparties à l’état de moignons. Force est de recourir à la description de Firmin Lombart en 1856 (155) pour savoir que les deux fenêtres de la façade se trouvaient à l’état de moignons, ce qui exclut le XIIe siècle et plaide en faveur de la seconde moitié du XIVe siècle au plus tôt (156). Le voûtement des embrasures, dont subsiste un départ d’arc en fer à la renommée, plaide dans le même sens. Notons au passage la présence de renflements à la base des ébrasements, manifeste en légère saillie par rapport aux maigres parements conservés, indiquant l’existence de coussinets ou baguettes. Dans l’état actuel des baies, on ne peut pas exclure totalement, bien entendu, une modification des ouvertures primordiales dont subsistent le caractère propre à l’époque.

Le terrain d’étude n’est guère meilleur avec l’escalier à vis dont ne demeurent que de rares lambeaux de la paroi et des marches. Le recours aux photographies du début du XXe siècle n’était pas mieux conservé, montre que l’escalier desservait tous les niveaux, du moins du rez-de-chaussée au deuxième étage. Le principe même de l’escalier en vis reliait les étages d’une tour reste peu répandu en Champagne. Elles étaient des exceptions (157), ce qui fait pencher plutôt pour le XIVe siècle. Cependant, dès le dernier tiers de ce siècle, l’escalier est généralement hors œuvre ou, au moins, légèrement saillant (158) alors qu’ici la vis apparaît tout entière incluse dans l’épaisseur du mur. Mais son décément par rapport à l’épaisseur du mur pourrait être la marque d’une construction tardive.

Ce caractère de la vis doit inciter à ne pas proposer une datation trop tardive, d’autant que d’autres éléments majeurs vont dans le même sens. La tour ne présente, en effet, aucune trace d’adaptation aux armes à feu, ce à quoi on pourrait objecter que la face orientale a entièrement disparu et que, côté sud, l’absence de défenses s’explique par la position inaccessible de l’édifice, au sommet du grand fossé. Mais la tour est trop peu saillante sur la cour intérieur pour avoir un grand intérêt. En outre, du côté de l’entrée, la présence du conduit des latrines empêchait l’installation d’ouvertures de tir. Au XVe siècle, les tours rectangulaires ont d’ailleurs tendance à être flanquées d’armoiries adaptées aux armes à poudre (159). La pertinence des éléments de confort comme marques chronologiques est également prélevée du fait des contraintes déjà mentionnées ; l’absence de cheminée, par exemple, pourrait traiter un charme. C’est, en effet, avec les donjons de Philipe Auguste qu’elle se généralise à tous les étages. Cependant, la destruction quasi contemporaine du mur est un critère aléatoire, surtout conjugué avec la possibilité que la tour de Boves ne soit qu’un flanquement aux critères d’habitation souvent visibles à cette époque. L’importance supérieure des planchers comme le rapport plein-vide correspondrait alors à des standards observés en Lyonnais vers le dernier tiers du XIVe siècle. La tour de Boves n’est ni un donjon roman ni une tour philippine (160). Malgré son état, c’est un faisceau concordant de caractères qui permettent d’y voir une construction élaborée au plus tôt au XIVe siècle, voire dans les années 1360, au plus tard vers le début du XVe siècle.

Il convient maintenant de rechercher, dans les archives, des raisons politiques et un contexte économique susceptibles d’avoir permis une telle construction. Gérard Guiuliano, Université de Nancé II, propose que les réflexions étant précises à cet sujet.

À partir de la mort de Robert IIIe de Boves en 1245, la seigneurie va être détenue par deux hommes : Adé de Boves, Isabelle de Rumigny, puis par le fils cadet de celle-ci, Matthieu de Lorrain, en 1329. Enfin, elle sort de souiller, dès 1334, à la duchesse Marie de Blois-Châtillon. Les princes lorrains ne lui pourront pas, et en particulier, d’autant que la stabilité politique de la région est garantie par la puissance capétienne. Le contexte n’incite guère à entreprendre de coûteuses constructions et l’ancien château semble suffire aux besoins. Dans le duché de Lorraine, on constate la même politique, de conservation plus que de innovation. À partir de 1360, l’équilibre militaire entre les principaux vole en effet du fait de l’inertie de leurs routes libérés par le traité de Brétigny. Certains (159) J. Mesqui, Châteaux et enceintes..., op. cit., t. 1, p. 154-155.


D. Fonction

En dehors des mâchicoulis et grête restituables sur la plate-forme sommitale, nous n’avons aucune trace, sur les façades conservées, d’ouverture de défense ni d’adaptation à l’artillerie. La tour n’est défendue que par sa position, exceptionnellement il est vrai. S’il ne saurait s’agir, selon toute vraisemblance, du donjon, il est question néanmoins d’une tour maîtresse qui contrôle tout le plateau arrière. En revanche, la fonction résidentielle des étages de la tour est manifeste (grandes baies rectangulaires, latrines). Cette tour, implantée au point le plus spectaculaire, protégée par sa position mais munie d’une défense exclusivement sommitale, est donc un souci plus résidentiel que défensif. Elle marque une volonté d’ostentation seigneuriale plus qu’une nécessité de protection, mais il est vrai que nous ne savons à peu près rien, pour le moment, du reste du dispositif de défense, en particulier de l’élément-clé, à savoir le massif d’entrée (161).

4. LA COURTINE RELIANT LES TOURS D’ANGLE (fig. 74)

Le puisant mur occidental de courtine, d’une largeur de 1,50 m en surface, présente au moins deux campagnes de construction dont la jonction, sommaire, se situe à l’emplacement de l’angle nord-ouest du bâtiment XIIe siècle. La première assise de surface (vers 82-84) est composée de blocs de grès. Il existait une différence d’altitude entre le sol extérieur (plus bas) et le sol intérieur (plus haut). L’ensemble des assises de la courtine est incliné vers le nord. La construction se présente sous la forme de deux parements externes appareillés et réglés (celui de l’intérieur a en partie disparu) et d’un blocage interne composé d’assez gros moellons de craie noyés dans un mortier résistant et compact mais certainement liquide lors de la pose. L’ensemble des pierres du blocage interne est construit par lit (il y en a sept en tout).

La face interne (fig. 75) comporte de nombreux remaniements et des différences structurelles importantes. On note deux grandes parties : vers le nord, les assises sont bien réglées, bien appareillées, avec des blocs de craie bien taillés et conservés sur trois rangs maximum ; vers le sud, l’ensemble est moins soigné et composé de deux assises maximum reposant sur un blocage de maçonnerie résistant mais non appareillé (correspondant aux deux premières assises de la partie nord) ; entre les deux sections, une zone perturbée en surface et visiblement détruite par une explosion.

Tout à fait au sud, la courtine comporte un renforcement d’environ 0,40 m sous la forme d’une cavité maçonnée. On constate une rupture nette : au sud de la cavité, toutes les assises sont composées de blocs de craie (absence de l’assise de grès supérieure) et elles ne sont pas au même niveau que celles de la partie nord. La cavité représente également une rupture d’alignement d’axe de la courtine. Nous sommes certainement à la jonction entre le mur de courtine et celui de la tour sud-ouest.

Plus au nord, l’assise de grès n’est représentée que par trois blocs bien appareillés. Ensuite, elle est remplacée par un blocage de maçonnerie fort résistant. Cet ensemble repose sur une assise de blocs de craie, certainement en réemploi, hauts de 0,18 à 0,20 m et longs de 0,10 à 0,38 m, appareillés régulièrement (82,22) avec des joints verticaux très fins. Cette assise s’interrompt à la hauteur de l’axe d’une canalisation ancienne dans le mur de courtine. La base de l’assise de craie est formée d’un blocage très résistant composé de moellons non équarris et noyés dans un mortier très dur.

Au niveau de la zone perturbée, les deux assises de grès et de craie ont disparu et le blocage de maçonnerie sous-jacent a été en partie creusé (installation militaire contemporaine) et en partie détruit (explosion). Mais cette zone est également l’endroit d’une rupture plus ancienne qui est probablement le point de jonction de deux campagnes. En fondation, la distinction est marquée par un appareillage différent, par le décalage très net des niveaux des lits de pierre des deux structures et par l’emploi d’un mortier très différent de part et d’autre de la rupture. Un contrefort de soutien a été établi pour renforcer la jonction du côté externe.

Au nord de la rupture, le mur de courtine possède quatre assises, numérotées de bas en haut, de I à IV. Les assises I à III sont composées de blocs de craie en réemploi, hauts de 0,20 m et longs de 0,22 à 0,30 m. L’appareillage est régulier et les assises bien horizontales (162). Les joints de mortier horizontaux ont une épaisseur de 0,02 à 0,04 m. Les joints verticaux sont très fins et ne comportent pas tous du mortier. On note des tracés de mortier de panement. Cet ensemble repose sur une banquette composée d’un blocage de fondation au mortier orange qui dépasse d’environ 0,15 m. La surface de cette semelle (située à 81,20) est apparentée de pierres plates larges de 0,20 m. Le mortier de jointure est lissé entre ces assises mais non au niveau de la banquette. Un départ de mur vient recouper les assises I, II et III mais repose sur la banquette : il

(161) - Par ailleurs, l’architecte Firmin Lombart (Description des monuments les plus curieux, anciens et modernes de la Picardie) parle de double rempart vers la plaine située de côté d’Amiens et, comme Jean Pagès, d’un système défensif en avant du grand fossé sud : un ouvrage avancé très prolongé, qui partait du donjon pour mettre à couvert une belle place d’armes.

(162) - La première assise est extrêmement soignée (niveau supérieur parfaitement horizontal) et repose, par endroits, sur des tulle de calage.
Fig. 76 - Élevation externe de la partie méridionale de la courtine occidentale et coupe à travers le glacis.

Fig. 74 - La courtine de la phase 5 en secteur sud-ouest (cf. Pht. Rainet). A droite, l’extrême bloc de grès, probablesemel- le d’angle de la tour sud-ouest. Au premier plan, le système de fortification à paliades des phases 2B-3. Les trois assises de grès constituent la base de la courtine en surface.

Le blocage de fondation, qui se présente sous la forme d’une semelle très résistante, est assis sur un cailloutis de craie composé de déchets de taille et de mortier, qui dépasse d’environ 2,50 m du mur de courtine et qui peut être nettement antérieur à la construction de celui-ci. Même si ce cailloutis paraît instable, sa largeur et l’épaisseur du mur réduisent les risques de glissement. Le mur de courtine était renforcé par des contreforts distants de 5 m. Le plus méridional dispose d’un double ressaut du côté sud, ce qui n’est pas le cas du côté nord. Est-ce lié à une différence du niveau de sol du rebord de motte?

Le glacis extérieur, compris entre la courtine et le rebord de motte, a été bâti par des remblais dont certains sont associés à la construction même de la courtine et d’autres à la mise en place volontaire d’un glacis contre les fondations de craie de l’enceinte (164). Nous avons pu déterminer deux niveaux de circulation accolés, à des altitudes légèrement différentes. Celui du nord, avec des blocs cassés, recouvre en partie la première assise de craie de la courtine (81,30). Ce niveau de fonctionnement lié à la courtine contenait une obole remontant probablement à la seconde moitié du XIIe siècle. Au sud, le niveau (81,09) est plus uniforme et plus compact. Les deux ensembles constituent un premier replat, large d’environ 1,40 m, avant le rebord de motte.

Le glacis lié à la courtine, très net, est composé de mortier jaune orangé. Il recouvre l’arasement du mur occidental du grand bâtiment de la phase 4.

5. LA COUR CENTRALE, REFLET D’UN ESPACE RÉSIDENTIEL (165)

Si la plupart des sols de cette période ont disparu dans le secteur actuel de fosse, qui se trouve en zone extérieure pour cette phase 5, l’arasement du bâtiment de la phase antérieure a été accompagné de la mise en place d’un radier de craie pour constituer un niveau de cour (166). Quelque temps après, afin de transformer le conduit de puits perdu en puisard-collecteur (mise en place d’une margelle) qui puisait alors en extérieur, on a dû creuser une fosse dans la partie occidentale du radier (fig. 59). Son comblement a été égalisé par un niveau blanc de mortier et de craie piélee durci en

(165) - La plate-forme de la motte n’est pas la seule zone d’habitation. L’architecte F. Minard évoque la présence d’étables dans la basse-cour: « Les bâtiments d’habitation et de la chapelle étaient situés plus bas, vers le prieuré, ils survécurent longtemps aux fortifications, on ignore la date de leur ruine.»

(166) - Présence de trous de poteaux indiquant l’existence d’appentis ou de bâtiments légers autour du collecteur pour cette période.
Fig. 78 - Coupe du comblement du bâtiment semi-enteré de la phase 5.

surface (11.173) et sur lequel ont été représentées les traces d’un foyer non construit. Ce niveau a continué de fonctionner lors de la phase suivante.

Un petit bâtiment semi-enteré (11.335) de très belle construction est placé vers le centre de la motte occupée par la cour (fig. 77). Son angle sud-est est orné d’un beau cul-de-lampe. Il est placé très bas puisque son talloir se trouve à 1,20 m au-dessus du sol en terre battue (82,08). Le vocabulaire stylistique de la corbeille est celui de la flore gothique du dernier tiers du XIIe ou du début du XIIIe siècle. L’extrémité simplicité des feuilles et des crochets, ainsi que le tore arrondi, inclinent à situer ce culot assez tard, vers les années 1170. Il pourrait donc s’agir d’un réemploi placé au moment de la construction de l’édifice puisque son insertion dans l’angle ne marque pas de rupture.

Ce petit édifice est associé à un sol d’extérieur (82,17), dont le niveau est proche de celui de l’arrière du mur surmonté du sommet du cône, a été entièrement recouvert par le contexte 11.149 dont la surface correspond à l’arrière du mur sud. Cette disposition conduit à penser que le bâtiment est s’effondre complant la partie sud ; les pierres de la partie nord ont été récupérées avant le remblaiement volontaire de celle-ci ; enfin, l’ensemble a été nivelé.

On peut également placer à cette époque la construction d’un mur de direction est-ouest (11.468, arasé à 81,85), en bel appareillage de blocs de craie taillés, établi sur une assise antérieure au niveau de la plate-forme, face à ce qui pourrait être un accès depuis la basse-cour (fig. 60). D’une largeur comprise entre 1,10 et 1,20 m, il est conservé sur une ou deux assises de surface et une longueur d’environ 7 m. Un contrefort, d’une longueur de 1,40 m, est apparaît de la même manière et structurellement associé à ce mur, au nord. Cependant, il est possible que ce soit un rajeunir. Tout d’abord, du côté occidental, les pierres superficielles de ce contrefort sont mal applanées au niveau de la jonction avec le mur 11.468 (perturbation par affaissement de jonction). Ensuite, les trois assises inférieures du contrefort ne sont pas collées à l’assise sous-jacente au mur 11.468 et on note un espace vide d’une quinzaine de centimètres. Enfin, la tranche de fondation de 11.468 et son comblement sont recoupés par le contrefort.

Dans l’angle oriental formé par les deux structures, une banquette est composée de deux assises superposées et décalées de pierres calcaires taillées. En bel appareil, elle est située vers 81,65. Au sud de 11.468, le parement, très endommagé, ne subsiste qu’à l’état de témoin. Il est donc difficile de savoir quelle était la partie interne du bâtiment matérialisé par le mur 11.468, d’autant plus que les sols ont disparu.

La richesse des constructions contrastée avec la relative pauvreté du mobilier retrouvé, ce qui est probablement lié à une occupation nettement moindre pendant ce moment. À partir de la reprise en main de la terre de Boves par la famille de Lorraine, le château change de fonction principale : de résidence seigneuriale chef-lieu de seigneurie, il devient simple source de revenus, et, éventuellement, symbole de domination politique. L’absence de monnaies contemporaines de cette phase peut, bien sûr, être liée à cet état de fait mais résulter plutôt de la rareté des niveaux de circulation de cette époque conservés dans l’aire fouillée. Il faut, par ailleurs, souligner la découverte de deux monnaies des XIIe–XIIIe siècles dans le comblement des fossés (EH4) effectuée avec des matériaux provenant de la destruction du château de la phase 5.

Les carreaux de pavage témoignent de la richesse des sols (fig. 79). Ce mobilier, par comparaison avec d’autres sites (167), dateraient des XIIIe–XIVe siècles. L’ensemble des carreaux présente un émail bicolore jaspe et brun-rouge. La technique de fabrication employée est celle de l’argile. Une face, préparée, l’angle est mise en forme dans des moules en bois. On en forme une matrice de terre cuite ou de plâtre dans l’argile encore molle mais en partie séchée. Au fond de cette matrice est gravé un dessin en relief qui laissera sur l’angle du carreau une empreinte en creux. Cette cavité est remplie de bar- boirate blanche. La couleur des carreaux dépend de la nature des engrais (168). Enfin, les carreaux reçoivent une couche de vernis plombière, la cou- verte, constituée en grande partie de plomb (gâline), auquel on ajoute du sel et du soude. Toutes les pièces ont une surface polie à l’éponge. Une des pièces présente une section trapezoidale. Les car- reaux offrent donc la forme d’un tronc de pyramide pour faciliter l’adhésion des mortiers. Parfois l’éponge jouer et la couche de barbotine est mise au decor que a rapidement disparu après l’usure de la couche superficielle de vernis. Le répertoire décoratif est assez varié et on retrouve les thèmes classiques :

- motifs héracléides : n° 44, 107 (fleur de lys) ou 87 (chevalier à senestre);
- bestiaux : n° 17 (lion à dextre), 61 (aigle) ou 115 (bassetin);
- motifs végétaux : n° 50 (rose foliacée et fleur), 72 (pommier de confit courtier rouge de frise de plâ- mettes blanches tête-bêche) ou 9 (fleur quadrilobée);
- motifs géométriques : n° 101 (roso-architectural), 82 (croix) ou 75 (croix de Saint-André dont les fleurons sont dessinés comme des palmettes). Les cotes des quatre carreaux entiers oscillent entre 5 et 10 cm. Les autres carreaux ne devaient pas être plus grands. Leur épaisseur varie entre 1,5 et 2,9 cm et plus de la moitié à une épaisseur comprise entre 2,1 et 2,3 cm. Il ne semble pas qu’une relation puisse être établie entre les épaisseurs et les dimensions des carreaux.

Le poids de la céramique correspondant à la phase 5 est de 23,3 kg pour 223 NMI (fig. 80). Ces tessons, au nombre restreint, sont compris dans 93 contextes. Du point de vue morphologique, les lèvres en bandeau pédoncule (32 %) mais il ne reste plus que de larges bandeaux. En revanche, les lèvres carrées (22 %) et rectangulaires (28 %) stagnent, et les lèvres triangulaires (14 %) diminuent au profit des lèvres confluantes (11 %), essentiellement réservées aux grès. Les anses épaisse (n° 11, 12) augmentent fortement face aux anses plates (169). Pour les fonds, il ne reste pratiquement que des fonds plats (67 %). Les fonds lenticulaires (11 %) ont fortement régressé (170). On peut voir que le corps des formes a évolué. La batterie de cuisiniers s’est diversifiée avec notamment les trépieds et les marmites à anses coudées, une plus grande proportion de vaisselle de table (gobelet, coupelle) et l’émergence de formes ouvertes à partir de la fin du XIVe-début du XVe siècle. Ce phénomène peut s’expliquer par une attention nouvelle portée à la présentation des aliments et au souci d’une hygiène alimentaire avec la spécialisation des récipients. On doit souligner la réduction de l’essence des formes ouvertes et l’augmentation des récipients de table.

Techniquement, un changement est perceptible. Si les pièces restent dominantes (61,4 %), les pièces grises (8 %) sont en baisse, notables (20 %), dites locales. Ces constatations sont peut-être à mettre en relation avec les troubles de la fin du Moyen Âge et du début du XVIe siècle, défavorables aux échanges interrégionaux, qui ont pu favoriser la commercialisation de la céramique locale. De plus, on note l’émergence des grès (4,2 %) et la quasi-disparition des pâtes sombres (2,8 %). Pour le décor, on trouve des tesselles dix très décorés (9 %) de couleur jaune-rouge, estampés. La glaçure verte, notamment par trempage, est cependant majoritaire. Elle se localise désormais à l’intérieur

(167) - Ancien palais épiscopal de Beauvais, abbaye de l’Évaux d’Azincourt, abbaye de Vauciart (Aiuny),...
(168) - Une argile contenant une forte teneur en calcaire sera d’un ton blanc-jaune alors qu’une argile comportant beaucoup de fer deviendra rouge.

(169) - Cette transformation morphologique de l’anse est réalisée pour une meilleure préhension de l’objet. Ce changement est perceptible dans d’autres sites à partir de la fin du XVIIe siècle.

(170) - Les changements des sols dans les lieux d’habita- tion, plus durs et plus stables, font que le récipient doit avoir une meilleure assise et donc un fond plat. Par ailleurs, les fons ne sont plus disposés directement dans les brailles mais ils sont de plus en plus minces de pieds.
Fig. 80 - Les céramiques des XIVe-XVIe siècles.

- n° 3 (11499-02): oie, de pâte beige, IIb. Col en bandeau complexe (diamètre 13 cm). Peinture rouge de lignes parallèles et décor festonné sur la lèvre.
- n° 6 (11389-07): pichet, de pâte beige, IIIc. Col en bandeau complexe (diamètre 13 cm). Glacée verte par aspersion.
- n° 7 (11604-04): coupelle ou pichet, de pâte brune, IIla. Col en flèche (diamètre 9 cm). Nombreuses stries sur le col.
- n° 8 (11634-09): cruche, de pâte beige, IIIC. Col carré (diamètre 18 cm). Peinture de lignes parallèles et bande rapportée verticale.
- n° 10 (11632-02): pot à caille, de pâte marron, IIb. Col évasé (diamètre 18 cm). Incisions ondées sur le haut de la panse.
- n° 11 (11609-08): pichet, en gris, VI. Col à jonc (diamètre 18 cm). Arses de section épaisse.
- n° 12 (11609-09): pichet, en grès, VI. Col confondu (diamètre 13 cm). Arses de section épaisse.
des récipients. La céramique dite a gryffes doit son apparence (0,3 %). De même, c'est dans cette période que l'on rencontre des tessons avec un décor ondulé et incisé (1,1 %). La moitié (0,8 %) peut être considérée comme un mobilier résiduel puisqu'elle se ne retrouve que dans des contextes de remblai.  

6. L'ÉVOLUTION DE LA FORTERESSE DE LA GUERRE DE CENT ANS AU XVI SIECLE

La place-forte de Boes joua un rôle important pendant la guerre de Cent Ans. Lors de la cavalerie du roi Jean et des troubles de la régence du dauphin Charles, la ville d'Amiens, « par double des ennemis du royaume », avait jugé prudent de s'emparer des châteaux de Picquigny et de Boes. Elle les remit en 1358 entre les mains de Guy de Châtillon, lieutenant général du régent en Picardie, ainsi qu'il résulte de ses lettres de reconnaissance de novembre 1358 (171). En 1368, le bailli d'Amiens, Jean Barreau, ayant réuissi commission de faire réparer et de mettre en défense les bonnes villas, châteaux et forteresses de sa juridiction, autorisa Hue de Montaigne, écuyer et gouverneur de la châtellerie de Boes, à faire travailler pendant les jours, les habitants aux fortifications du château où ils trouvaient un refuge en temps de guerre (172). À la suite de la bataille d'Azincourt, en 1415, le roi d'Angleterre ordonna la construction de deux parties de ses travaux (173). Des négociations s'ouvrirent avec le capitaine du château, où s'était réfugiée la population, qui promit de ne pas inquiéter les Anglais. Ces négociations consistaient en la prise des maisons du village, pourvu qu'on leur fournisse le ravitaillement. Exténués par leurs longues marches dans les pays où ils ne trouvaient aucune ressource, ils firent récurrence à Amiens et à Boes, car il y avait « foison de vin dans les pressoirs dont les Anglais burent beaucoup ». Après avoir confié à la générosité du capitaine deux de ses chevaliers malades (la dyngue), en convenant de deux haunes pour leur rançon, Henri V poursuivit sa marche dans la direction de Corbie (174). Plus tard, le seigneur d'Amont, qui tenait la forteresse en 1431, bien que la ville eût embrassé le parti bourguignon, arrêta toutes les marchandes venant de Roye, de Montdidier ou de Noyon. En 1434, les mêmes empêchements se renouvelèrent. On envoyait des députés à Paris auprès du régent, le duc de Bedford, et du chancelier de France, l'Évéque de Thérouanne, mais soit impuissance, soit dédain, on n'obtint pas le moindre soulagement (175). Une dizaine d'années plus tard, le château de Boes reste une menace pour le plat pays. Par lettre du 7 février 1442, la duchesse de Bourgogne, Isabelle de Portugal, demande à Antoine d'Amboise de vendre le château de Boes aux Anglais pour qui il serait moins onéreux de leur porter une menace que de les en tenir pournuos. La cour intime s'ébranla donc (2,04 m) à cet endroit, qui se trouve à 5,20 m d'une rupture complète. Le massif est l'un des témérites de la reprise de l'ensemble de l'angle nord-ouest et, consécutivement à un effondrement par glissement le long de la motte (180). Le démontage de cette partie de la cour intime occidentale a montré qu'elle a été refaite en même temps que le massif de fondant (181). La tour nord-ouest effondrée a été remplacée par ce dernier, bâtir d'Étienne de Vignolles, dit La Hire (176). Finalement, Boes fut consacré par le côté Étampes. 

Durant les trois siècles de fonctionnement, cet espace castral soumis aux contraintes des guerres de la fin du Moyen Age connut des travaux de réparation et d'entretien. La cour intime a été reconstruite à certains endroits. Nous avons vu qu'elle présentait deux sections très différentes du côté interne (fig. 75) : au sud de la rupture, le mur primitif a été réparé, parfois sommairement (177) ; au nord, il a été reconstruit avec des pierres en réemploi, certainement à la suite d'un effondrement (178). On retrouve cette différence du côté externe (fig. 76) mais l'effet est inverse : au sud, on retrouve les remplois et reposent sur des assises vraies sur la structure mal appareillée. Malgré la forte largeur de cette nouvelle muraure, son appareillage, avec de nombreux réemplois, indique le caractère sommaire et habi des travaux. L'hypothèse est encore confirmée par la réparation sommaire de la partie nord du contretoit situé au niveau de la rupture. La cour intime a été assez renforcée dans l'angle nord-ouest par la mise en place d'un massif de maçonnerie 13167 (179) composé avec des réemplois (179) - Chronique de Saint-Rémy, chap. LVII.  

(171) - A.C. Amieux, Inventaire de l’Inventaire des Châteaux, fait sous la main de M. Philippe de Moreilles, les 26 juillet et 1er août 1608.  

(172) - Archives de l'Hôtel-de-Ville de Amiens, liasse 97 et A. Thierry, Recueil des Monuments inédits de l'histoire du Tiers-Etat, L. 586.  


(174) - Chronique de Saint-Rémy, chap. LVII.  

(175) - P.I.M, p. 255.  

(176) - B.N.F, ms. 22549, f. 197, 103-104 et 105-107. Nous remercions le professeur M. Somme de nous avoir aimablement communiqué la copie de ces documents.  

(177) - Une assise de craie sur un blocage de maçonnerie.  

(178) - Trois assises de craie en fondation sous l'assise de grès de surface.  

(179) - En élévation, le massif, d'une hauteur maximum de 1 m, est composé de quatre assises: trois assises très irrégulières composées de blocs de pierre (grès ou craie) taillés (remplois) de différentes dimensions (de 0,60 x 0,20 m à 0,10 x 0,04 m). Certaines assises sont réemployées de. L'ensemble est abondamment noué dans un mortier rési-

(180) - La place de ce massif ainsi que le tracé du rebord de mortier indiquent que l'angle nord-ouest de la plate-forme a été remploi.  

(181) - De longues dalles plates posées à plat servaient aussi à égaler le niveau situé entre les fondations et les blocs de surface taillés et bien appareillés (vers 81,67). Des pierres en réemploi se trouvaient dans le blocage central de ce mur.  

(182) - Des dalles recouvraient la couverture proprement dite composée d'une auge de grès monolithique lors de sa construction du terrain. L'aoutage est très bien construit au mortier orange et on ne décèle aucun reprise visible. En revanche, la présence de blocs taillés en réemploi (marques de calibrage caractéristiques) dans le lit correspondant aux dalles de couverture de la couverture posee la réfection liée au branchemen après coup de celle-ci.  

à l'ouest), qui assure un bon écoulement. Les bords sont formés de blocs parallélépipédiques de grès bien taillés du côté interne et par des blocs de glacis à l'extérieur. Le canal mesure 0,24 m de large et 0,16 m de haut. La présence de dalles de couverture indique que cette canalisation était en surface et en zone extérieure. Un sol (à 82,02) est associé à ce système hydraulique. Cette réutilisation avec transformation montre la parfaite continuité de l'occupation de la plate-forme entre le Moyen Âge classique et le XVI-XVII siècle ainsi que la présence à l'époque moderne. 

Synthèse chronologique pour la phase 5

La phase 5, qui correspond à la construction et au fonctionnement du dernier château, est bien calée par la céramique qui date la majorité des contextes de cette phase entre le XVII et le XVI siècle. L'étude monumen de la tour sud-est encore en élévation va aussi dans ce sens. La cour intime (E121) fait bien partie de cet ensemble périphérique, comme l'indiquent le type de construction et les traces d'accrochage sur la tour sud-est. Elle recoupe des structures construites de la phase 4 (E132 et E210). Une canalisation traverse cette cour intime et se connecte au puisard (E130). Ces deux structures s'inscrivent dans le contexte logique spatiale et l'absence de constructions de cette phase dans ce secteur permettent de qualifier de cour extérieure (E122). L'édifice est alors relié au bâtiment avec le mobilier de construction appartenant au château de la phase 5 et recouvre un mar de la phase 4, ne peut que se placer en phase 5, son type de construction simple et celui de la tour sud-est renforce cette hypothèse. L'ensemble correspondant à la tour sud-est (E120) est associé également à cette phase par la logique spatiale, par son emplacement sur le rebord de manteau, et par le type de construction. Enfin, le bâtiment nord (E124), qui est recouvert par le grand bâtiment de la phase 6 et qui recouvre E134 de la phase 4, est situé dans cette phase malgré l'absence de sols et donc de mobilier datant ; le type de construction valide l'hypothèse.  

Le site fortifié et primitif de Boes au XVe siècle
PHASE 6

UNE CARRIÈRE DE PIERRE
FIN XVIᵉ-XVIIᵉ SIÈCLE

Les troubles guerriers et religieux de la fin du XVIᵉ siècle (siège d’Amiens de 1597) ainsi que l’échec de la Ligue, l’assassinat de son chef de file, Henri de Guise, duc de Lorraine, et surtout la disgrâce de Charles de Lorraine, duc d’Aumale, provoquèrent la ruine définitive de la puissante et redoutée forteresse.

1. UNE GRANDE TRANCHEE (fig. 81)

Cette période, qui voit le démantèlement (acte politique) puis le démontage (acte économique) de la plupart des constructions du château de Boves, est d’abord marquée par le creusement, à travers le socle de craie pilée et tassée (183), d’une large tranchée le long de la courtine dont la fonction reste inconnue, comme du reste sa durée d’utilisation, dans l’état actuel des recherches. Nous savons néanmoins qu’à la fin du XVIᵉ siècle, le château de Boves a servi d’arsenal pour les Ligueurs des environs d’Amiens, quelques années avant son démantèlement sur ordre du roi. Ils y conservaient une grande quantité de munitions de guerre pour assiéger les châteaux des gentilshommes fideles à Henri IV.


2. LE COMBLEMENT DU FOSSÉ (fig. 10)

Cette période voit également le comblement du fossé. Le fossé I a été remblayé rapidement et volontairement, peut-être depuis l’extérieur ce qui est plus facile pour l’approche des charrois. Le fond du fossé II est d’abord comblé par l’enfouissement d’une structure construite à partir de la barre de craie, puis par le jet de pierres à partir de la plate-forme de la motte et enfin par des gravats. Quelques éboulis dépassent la barre de craie pour finir de combler le fossé I.

L'éboulis établi sur le comblement de l'escarpe, de direction nord-est/sud-ouest, a été étudié entre les niveaux 74 et 69,50 sur une longueur de 11 m et une largeur de 3,50 m environ. Il est appliqué sur une pente d’environ 30°, au-dessus des remblais du fossé II et jusqu’au milieu de la barre de craie. Il est composé de moellons et de pierres taillées (avec marques lapidaires) provenant de la tour sud-est et de la courtine associée. Les plans de taille ne sont pas émoussés. L’éboulis a été arrêté en diagonale par un cône de déjection de terre, sable et mortier, bien visible sur la stratigraphie du fossé II et qui repose sur un amoncellement de grosses pierres placées au fond de ce fossé. Cette disposition est due à l’existence d’un reste de mur monté sur la barre de craie et ayant retenu un temps les éboulis qui se sont alors accumulés : les pierres de l’éboulis ont été arrêtées par le cône ainsi formé.

Le remblai supérieur du grand fossé I contient un mobilier céramique homogène du XVIᵉ siècle et quelques carreaux vernissés. Il se présente sous la forme d’une cuvette profonde d’environ 3,80 m par rapport au sommet de la barre de craie (fond vers 63,15). L’ensemble de ce comblement apparaît très compact, et même très tassé dans la partie sud, avec un mobilier relativement peu abondant. Dans la partie nord, vers l’altitude 65, une accumulation de pierres (dont des grès équarris) sur plusieurs couches se trouve dans une terre grise ou brune contenant de la céramique (fin XVIᵉ-XVIIᵉ siècle), des carreaux vernissés, quelques fragments de vitrail très abîmés et des ossements animaux, dont un crâne complet de sanglier, mais peu de tuiles. L’ensemble de ces contextes est caractéristique d’un remblaiement anthropique, vraisemblablement rapide et tardif. Ce dernier comblement, certainement effectué de l’extérieur de l’espace castral, doit être contemporain du remplissage du fossé II par des pierres lancées du haut de la plate-forme, probablement lors du démantèlement du château.

3. DES AMÉNAGEMENTS CONSTRUITS POUR L’EXPLOITATION DE LA CARRIÈRE

Après le démantèlement qui a touché les structures construites (tours et courtine) ainsi que le fossé (comblement), les bâtiments furent exploités comme carrières. Les pierres ont servi notamment aux réparations du prieuré Saint-Ausbert et à la construction du nouveau château dans la vallée par

(183) - Cette tranchée a certainement aussi recoupé la partie occidentale du mur II-468.
(184) - DHAP, p. 174 et 177-178.
(185) - PHM, p. 255. La terre et seigneurie de Boves fut adjudiquée, en 1666, à Bénigne Bernard, conseiller et maître d’hôtel du Roi.
le marquis de Riberpré, vers 1630 (186), qui fut agrandi par M. de Turmenies en 1715 (187) et remplacé par une construction moderne à la fin du XIXe siècle (188).

La grande tranchée a été remblayée avec des déchets de taille et recouverte d’un niveau plan de mortier qui constitue le sol d’un long bâtiment accosté à la cour orientale par l’intermédiaire d’une série de murs de refend, délimitant des pièces. Sa paroi orientale recoupe nettement le mur 11147 de la phase 4. Elle est composée d’une grosse fondation (189) sur laquelle est installé un mur de pierres épais (entre 0,27 et 0,30 m) mais relativement bien appareillé sous la forme de deux alignements de blocs de craie taillés (en remploi) plus ou moins joints (190), qui constituent un parement sur chaque face. L’arasement effectué à une altitude constante (entre 82,30 et 82,41) n’a laissé subsister que la première assise. Ce muret a pu être le sous-basement d’un ensemble à colombage. La présence systématique de tuiles posées à plat, parfois associées à des zones cendreuses ou brûlées, semble indiquer l’existence d’une toiture assez solide (avec réutilisation de matériaux provenant de l’espace castral en cours d’exploitation comme carrière).

Il s’agit certainement d’un grand édifice (largeur d’environ 6 m) de construction légère et sommaire, destiné à abriter les ouvriers travaillant à la taille des pierres provenant du démantèlement du château (XVIe siècle). La présence de nombreux déchets de taille dans les remblais d’époque moderne permet, en effet, de penser à un travail intensif de recyclage des pierres démontées du château avant leur remploi pour le nouveau château ou dans le prieuré et le village.

Le niveau de fonctionnement interne de ce bâtiment est représenté par une couche de cendres (vers 82) et par un sol de mortier (vers 82,20).

Au nord, une structure (11614) parallèle au bâtiment est située à peu près à 4 m à l’est de celui-ci. Par ailleurs, au sud de cette dernière, un massif de pierres jointoyées au mortier est établi sur l’arasement de 11468 (11421), arasé entre 82,32 et 82,02, légèrement en biais. Cette structure d’une largeur de 1,46 m en fondation, qui comporte des pierres taillées en remploi jointoyées au mortier, s’apparente aux murs d’époque moderne découverts dans les autres secteurs. Elle repose sur une couche de terre noire assez pulvérulente, à 81,68, qui la sépare de la structure construite sous-jacente, ce qui indiquerait que l’arasement de celle-ci est resté un certain temps à l’air libre et qu’il n’y a un hiatus chronologique entre l’abandon de 11468 (phase 5) et la construction de 11421.

Le puissant a été recouvert à l’intérieur avec l’emploi de blocs taillés provenant du château (présence d’un ensemble de trois pierres sculptées devant appartenir au couronnement d’une cheminée de la fin du Moyen Âge).

4. UNE OCCUPATION FAIBLEMENT MARQUÉE

Les monnaies du XVIe siècle forment le second groupe en nombre de pièces avec six exemplaires. Elles sont normalement, et de loin, les plus abondantes sur tous les types de sites (191). À Boves, nous en avons un nombre extrêmement faible quand on sait que les douze tours et les lieux ont circulé plus d’un siècle et, souvent, jusqu’à l’usure extrême dont témoigne un exemplaire ici. Le site a donc été peu fréquenté à l’époque moderne. Le taux de perte de ces monnaies de cuivre tient ordinairement à rejouer celui que l’on observe pour le monnayage antique de cuivre. Or, à Boves, site médiéval, ce taux est au moins égalé par celui des monnaies féodales pour les XVe, XVIe et XVIIe siècles, dans la mesure où l’on prend en compte les pièces qui ne sont pas identifiables avec certitude.

Des traces d’occupation temporaire ont été identifiées à l’extérieur du long bâtiment, vers l’est. Tout d’abord, un petit foyer (entre 82,11 et 81,90) vient recouvrir le comblement du bâtiment semi-hypogée. Il comporte une couverture peu profonde et sans limites visibles, remplie d’une terre grise avec des cendres, qui contenait des poteries cassées sur place (notamment des coupelles en grès du Beauvaisis du XVIe siècle), de nombreuses coquilles de mousles, des ossements animaux et quelques débris de construction (colonnette, pierre taillée, caisson verni). Cela ressemble à un petit dépôt d’ouvriers travaillant au démantèlement ou au démontage du château.
Ensuite, un autre foyer est établi sur les remblais d’époque moderne plus au nord. Enfin, un dépôt de tuiles posées sur chant, dont certaines vernissées, était placé sur l’arase de la courtoine.

L’ensemble céramique prend en compte les tessons issus de 342 contextes des phases 6 et 7. Ce lot correspond à 112,2 kg pour 742 individus (fig. 82). Si l’on part du principe que la céramique du XVIe siècle peut encore être utilisée au début du siècle suivant (première moitié du XVIe siècle), 58 % des contextes sont dans la fourchette. Pour le reste, la diversité chronologique renvoie aux perturbations.

Au point de vue morphologique, les lèvres confondues sont majoritaires (25 %) et proviennent des céramiques en grès. La fonction des recipients est plutôt liée au transport des liquides (gourdes, bouteilles, n° 4, 5) et à leur service (couponne, gobelet, n° 6). On trouve aussi une assez forte proportion de céramique de cuisson, comme les coquemars (n° 2, 11) et les tripodes (n° 3). Ces observations sont vraisemblablement liées à la présence des ouvriers travaillant au démontage du château, qui n’appartiennent pas à un groupe privilégié. Au niveau technologique, ce sont les grès (15,7 %) qui prédominent largement (n° 4, 5, 6, 12). Le groupe homogène des pâtes tardives (17 %), caractérisé par un cuison poussé, (n° 1, 2, 3, 11) comporte un grand nombre de fragments attribuables à des couvercles ou aux dîtres d’aliment (n° 1). Le décor le plus courant est la céramique (30 %) qui se situe à l’intérieur des recipients (n° 10). Le décor a sgrafitto est également présent (3,2 %).

Synthèse chronologique pour la phase 6

Cette phase, qui correspond au moment du démantèlement et du démontage du dernier château, est aussi celle de la construction d’un grand atelier pour les ouvriers travaillant à ces opérations (E110). Les sols de ce bâtiment ainsi que deux foyers extérieurs (E111) contiennent de la céramique des XVIe-XVIIe siècles ; ils sont accolés au mur nord-sud du bâtiment. Une grande tranche (E112), complétée avec des débris provenant de la reconstruction du château (E113), est stratigraphiquement placé sous les niveaux de circulation liés au bâtiment E110. Elle est donc antérieure mais elle recoupe le socle servant de base à l’installation du château de la phase 5. C’est donc le premier ensemble qui caractérise la phase 6.

L’importance moindre du mobilier est liée au type d’occupation qui n’est plus résidentiel mais professionnel. Outre les indices céramiques et monétaires, l’histoire apporte des renseignements pour le calage de cette phase. Le château de Boves est démantelé sur ordre du roi, à l’extrémité fin du XVIe siècle, suite à la disgrâce de son propriétaire. Peut-être la grande tranche est-elle légèrement antérieure, car la forteresse a pu être utilisée par les Ligueurs, et destinée à stocker des munitions ? On peut estimer qu’après le démantèlement, les travaux de démolition et de revente des pierres du château ont pu s’étendre sur une bonne partie du XVIIe siècle, ce qui n’est pas contredit par le mobilier. On sait, en effet, par les textes et par l’étude monumentale, que le prieuré a été réhabilité avec les pierres du château vers la fin du XVIIe siècle.

5. UN TEMOIN EXTERIEUR DE L’INSECURITE DE L’EPOQUE MODERNE

Malgré les effondrements et creusement successifs, la falaise présente encore aujourd’hui diverses cavités dont certaines n’ont pas manqué de donner lieu à des légendes tenaces de souterrains reliant le château de Boves à divers lieux. Une prospection systématique a concerné 59 propriétés dans la rue Alphorse Tellier, sur la place de l’Amiral Courtet, dans le chemin de la Montagne et dans la rue Alexandre Vasseur. Les structures observées peuvent être classées en trois grandes catégories : galeries d’extraction (rares), habitat troglodytique et galeries diverses (en particulier des caves qui utilisent parfois des parements aménés du château).

L’identification d’une cellule d’habitat-refuge, ou « bove », au 9 place de l’Amiral Courtet révèle un intérêt exceptionnel, à mettre en liaison avec l’origine du nom de Boves, qui explique le sondage archéologique réalisé (fig. 83). La structure se trouve à environ 12 m de hauteur dans la falaise de craie. L’entrée est constituée par une ouverture de faible hauteur (1,24 m et 1,35 m) aux piédroits appareillés, couverte par deux arcs successifs, l’un en lèvre liè-vif, l’autre en plein cintre. Seule partie maçonnée de la cavité, cette ouverture comporte une feuillure pour une porte interieure dont on reconnaît les trous de scellement des deux gonds. Le passage d’entrée donne accès à une cavité couverte d’une douzaine de mètres de longueur, qui présente les caractéristiques d’un habitat-refuge troglodytique. L’habitat peut être divisé en quatre parties : - l’espace d’entrée, qu’un petit orifice situé au-dessus de l’arc d’entrée permettait d’éclairer et de ventiler lorsque la porte était fermée ; - l’espace de vie, ouvrant est à peu près une belle niche taillée dans la paroi, éclairée par l’entrée et comportant un rangement ; - une fosse, de 0,30 m de large et de 0,35 m de profondeur, contenant observée probablement à l’aisance et à l’évacuation des détritus ; - une banquette d’environ 2,50 x 1 m, constituant certainement la couchette.
La régularité de ces alignements exclut tout caractère fortuit ou naturel. Les cupules trouvées dans la roche, au nombre d'une trentaine, sont en forme de cuvette d'environ 1 à 3 cm de profondeur pour 4,5 à 9 cm de diamètre. À l'exception d'une demi-douzaine de cupules surmuranées non cohérentes dont le creusement pourrait être antérieur ou fortuit, elles appartiennent à trois ensembles géométriques, à savoir trois carrés de dimensions différentes comportant chacun quelques tirs (193).

Nous n'avons pas pu trouver d'explication fonctionnelle, telle que support ou calage de mobilier, à ces cupules. En revanche, nous suggérons une explication ludique et prophylactique: ces carrés constituants un jeu arborisé dès la fin du Moyen Âge et encore de nos jours, le carré magique (194).

Pratiqué en solitaire ou à plusieurs, il consistait à placer des boules marquées de chiffres de telle sorte que trois boules alignées, en ligne, en colonne ou en diagonale, donnent toujours la même somme. On peut faire des carrés à 9, 16, 25, 36 trous... donc de plus en plus compliqués à résoudre.

Mais s'agit-il d'un jeu ? Les plus anciennes dates relevées sur les parois, 1691 ou 1697, et 1698, introduisent au cœur de l'une des périodes les plus dramatiques de l'histoire de l'île, celle des grandes famines du temps de Louis XIV, en particulier celle que M. Lachiver appelle «l'effroyable hantécrème» de 1693-1694, qui jette sur les routes des millions de pauvres femme elle près de trois millions de morts en deux ans, un record absolu dans l'histoire de France (195). L'épidémie est surtout celle de typhoïde, appelée également fièvre pestilentielle ou peste, le carré magique passait aussi pour préserver de la peste (196). Dans un tel contexte, les figurations des croix et du pénitent (7) prennent une forte résonance. Nouvelle catastrophe en 1697-1698, les plus froides de la fin du siècle: on comprend que des habitants se soient réfugiés dans les abris souterrains. On employait en outre le carré magique à des fins divinatories: or, en un édit de 1682, les devins avaient été interdits, chassés et furent obligés de se cacher... Gardons cependant à l'esprit que ce ne sont là que des conjectures. Nous ne pouvons même pas établir la continuité des premières dates relevées de cupules. Peut-être ces dernières sont-elles plus anciennes?

6. LA RÉHABILITATION DES ÉDIFICES RELIGIEUX DU PROMONTOIRE

Les périodes d'insécurité sont entourées de moments plus calmes qui se mirent à profit pour reconstruire ou réparer. Alors que le château est abandonné au profit d'une résidence construite au bord de la Noye, les édifices religieux établis dans l'ancienne base-cour sont transformés.

L'église Notre-Dame-des-Champs, qui reste panis- siale jusqu'au début du XVIIe siècle, est dotée d'une nouvelle abside de plan rectangulaire, relativement profonde, sur les flancs de laquelle s'ouvriraient, par un passage étroit, deux annexes de plan carré (fig. 66). Par ailleurs, l'ancienucher roman est surélevé d'un niveau, l'étage étant le courant du XVIe siècle.

Enfin, le texte de 1770 évoque des voûtes, au moins sur les parties orientales de la nef, alors que l'édifice roman semble avoir été charpenté.

Le prieuré Saint-Ausbert (fig. 68) connaît également des réaménagements importants.

Cette église, où l'on note un visage radicalement radical de la façade d'entrée du bâtiment priorial, une mise au goût du jour qui a sans doute entraîné le bâchage de bien des modillons. Cependant, les insertions ont été exécutées avec soin, avec les mêmes matériaux, le souci et le soin de conserver ou de rendre au logis son caractère seigneurial. Cette architecture évoque le tournant des XVIIe-XVIIIe siècles. Elle est possible que la date de 1716 indique la corniche de la façade sur jardin, à un niveau tel qu'elle ne peut avoir été gravée qu'à l'occasion de travaux, correspondant à cette période de remaniements. L'impression laissée en particulier par la reprise des parties hautes, pignons et corniches, est que ce remaniement faisait suite à une longue période de ruine de l'édifice. Il est possible que nos investigations ultérieures fassent apparaître une période intermédiaire de restauration vers la fin du Moyen Âge, par exemple.

La façade d'entrée se présente comme une façade d'un portail prospère mais d'une simplicité voire son austérité, elle évoque celles de certaines communautés de la Congrégation de Saint-Maur (197). Une porte d'entrée en légère saillie, haute et étroite, est surmontée d'une baie encadrée de deux autres, toutes couvertes de limonets en arc segmentaire avec clé légèrement saillante. Les menuiseries des baies de l'étage, particulière rustiques, sont certainement d'origine, ce qui est assez rare. Seule la moitié inférieure de ces menuiseries était ouvrante.

Les arêtes du pignon nord-est, ainsi que celles du pignon intermédiaire, ont été restreintes à l'aide d'un briquetage typiquement carré: des insertions triangulaires sont disposées alternativement en lits horizontaux puis en lits de biais; ce type de pignon est dit à chapiteau franc ou à couteaux. On a l'impression que les pignons au XVIIe siècle étaient très ruinés avant cette restauration et il n'est pas possible de dire s'ils étaient déjà débordants ou non. La brique a été utilisée pour la restauration des pignons, pour le niveau inférieur et les encadrements des baies de l'aile de retour de la façade sur cour, pour l'appentis ajouté à l'extension ancienne et, plus accessoirement, pour des restaurations, reprises ou reboisages divers. C'est une brique de module de 22 x 10,5 à 5 cm, qui correspond plutôt aux modules de l'Ancien Régime. De plus, elle semble identique à celle des écorces ou remises de la ferme dont les arcs de lattes du pignon sont caractéristiques du XVIIe siècle. Quant à la couverture, elle a été refaite ces dernières années en tuile mécanique. La présence de fragments d'ardoise dans les arêtes de la corniche des parties reprises au XVIIe siècle laisse penser que c'était le matériau initial, ce qu'il est impossible de confirmer. Les pignons de la ferme ont été construits ou reconstitués par la suite du XVIIe siècle avec le début du XIXe siècle: remise ou écurie à arcatures en brique surbaissées (fin XVIIe-XVIIIe siècles), grange en galandage de bois et brique (XVIIe-XVIIIe siècles), étable en galandage de bois et brique (XVIe-XVIIIe siècle), autre étable et pigeonnier ruinés et en voie d'effondrement en raison du ruissellement du faîte. Les lucarnes du prieuré a été surélevée de 0,50 à 1 m des parties manquantes, parfois avec les pierres du mur antérieur, repoussées sur des fondations de briques. Lors de cette campagne de restauration, certaines parties de l'enceinte ont été modifiées tandis que d'autres le long du mur antérieur, repoussées sur des fondations de briques. Lors de cette campagne de restauration, certaines parties de l'enceinte ont été modifiées tandis que d'autres le long du mur antérieur, repoussées sur des fondations de briques. Lors de cette campagne de restauration, certaines parties de l'enceinte ont été modifiées tandis que d'autres le long du mur antérieur, repoussées sur des fondations de briques. Lors de cette campagne de restauration, certaines parties de l'enceinte ont été modifiées tandis que d'autres le long du mur antérieur, repoussées sur des fondations de briques. Lors de cette campagne de restauration, certaines parties de l'enceinte ont été modifiées tandis que d'autres le long du mur antérieur, repoussées sur des fondations de briques. Lors de cette campagne de restauration, certaines parties de l'enceinte ont été modifiées tandis que d'autres le long du mur antérieur, repoussées sur des fondations de briques.
PHASE 7

LES « RUINES DE BOVES », SITE STRATÉGIQUE, SITE DE PLAISANCE (XVIIIe-XXe SIÈCLE)

La période de valorisation économique des ruines du château se termine dans le courant du XVIIIe siècle, par épuisement du gisement de pierres. Il ne reste alors que deux pans de la tour sud-est accostée de quelques moignons de murs, bientôt recouverts par la végétation. Le système hydraulique du collecteur associé à la canalisation est abandonné et l’ensemble est nivelé. Cela coïncide avec l’abandon et certainement aussi le démembrement de la plupart des structures construites de la phase 6 (198), dans le but d’aménager les ruines comme l’indique la plantation de tilleuls en deux cercles épousant la forme de la motte, dans la première moitié du XIXe siècle (fig. 84). La réfection de l’angle nord-ouest de la courinte s’est effondrée, avec le radié sous-jacent, à la suite d’un glissement de terrain dans une zone instable de déblais mal compactés. Des pierres encore appariées aux mortier orange caractéristique de la phase 5 se trouvaient en éboulis le long de la forte pente ; elles étaient déconnectées de l’axe de la courinte vers l’extérieur. Cette structure 11987, qui a donc glissé en bloc (199), a un mode de construction identique à celui de la courinte : des moellons taillés de grès (trois en l’occurrence) alignés et jointoyés reposant sur une assise de craie. La présence de mobilier contemporain semble indiquer que ce second effondrement s’est produit à une période relativement récente. Le lieu n’est donc plus occupé d’une manière permanente mais la présence d’un réseau de tranchées de la Grande Guerre montre la pérennité de la vocation militaire de ce site exceptionnel, qui n’a jamais été totalement abandonné (200). Au-dessus du massif de pierres 11421, sans décalage, une autre structure composée également de réemploi appariées mais sans mortier (terre noire de jointure), moins longue (1 m) et comportant deux assises, correspond à l’arrivée de la tranchée de 1914-1918 et constitue certainement une protection de position (emplacement de tir ou d’observation). De même, l’existence, au fond du grand fossé, d’une base bétonnée de mitrailleuse antiaérienne allemande (1940-1944) confirme cette vocation stratégique lors du second conflit mondial.

Enfin, la découverte de nombreuses monnaies contemporaines dans les contextes supérieurs montre qu’en temps de paix, le site est un lieu de promenade. Après un sou de Napoléon III (1855), on relève trois monnaies anglaises (de 1908, 1912 et 1917) et une monnaie suisse (de 1920) puis des monnaies françaises uniquement de 1922 à 1953 et, enfin, une monnaie anglaise de 1971 (201). Les touristes britanniques, plutôt que les soldats de la Grande Guerre se sont donc montrés particulièrement curieux du site de Boves.

Toutes ces trouvailles mettent en évidence ce que peut être la perte de monnaies dans un site de promenades, de visites ou de pique-niques, en déhors de toute activité agricole connue au XXe siècle. Les pertes sont assez nombreuses, elles demeurent dans les couches superficielles et concernent uniquement des pièces de faible valeur. C’est un cas d’école pour l’étude de la représentativité de la circulation monétaire.

Synthèse chronologique pour la phase 7

La datation de cette phase est largement établie par la succession des monnaies et le caractère militaire du réseau de tranchées est bien indiqué par le mobilier retrouvé dans le comblement de celles-ci. Cette phase correspond donc à la période d’abandon total du château depuis le XVIIIe siècle jusqu’à nos jours. Le réseau de tranchées recoupe les contextes de la phase 6.

(198) - La présence d’une épaisse couche de tuiles brulées sur le sol du long bâtiment d’époque moderne laisse penser que sa destruction a été violente.
(199) - Son niveau supérieur se trouve à 80,60 alors que le massif 11397 a été assis à 82,15.
(200) - Présence d’un éboulis de pierres sur les remblais de la tranchée de la guerre 1914-1918, en secteur Nord.
(201) - Les monnaies françaises frappées depuis 1960, encore courantes aujourd’hui, n’ont pas été retrouvées.
Ce château, pôle de commandement, s’est installé en fonction d’un habitat qu’il a contribué ensuite à modeler (fig. 1). Dans le territoire actuellement concerné par les prospections terrestres intensives (communes de Boves et de Fouencamps), la présence gallo-romaine se manifeste par la grande voie Amiens-Roye au nord-est et, certainement, par un chemin de terre (avec fossés latéraux), dit de saint Domic, contournant par le sud et par l’ouest le promontoire. Trois villae quadrilatèrènt le secteur : celle du nord-est est implantée sur le plateau qui domine l’Ave, non loin de la grande voie ; celle du sud est située dans le fond de la vallée au niveau de l’ancienne confluence probable de l’Ave et de la Noye ; la troisième, plus petite, est installée sur le rebord de la vallée des Aires opposé au versant du promontoire. Les deux premières villae sont abandonnées avant la fin du Bas Empire. Celle de la vallée des Aires est relayée par une nécropole mérovingienne sous-entendue, bien entendu, la proximités d’un habitat qui a peut-être été localisé à 300 m au-dessus de l’ancienne villa. Aucun autre site du haut Moyen Âge n’a été repéré mais on reconnaît la difficulté que pose ce genre d’habitat aux prospecteurs terrestres et aériens. Néanmoins, on peut penser que le fond de la vallée des Aires et le débat de son versant occidental étaient cultivés à cette époque ainsi qu’une partie du plateau dominant la vallée de l’Ave, à droite de la route de Saint-Fusien. Par ailleurs, le Quartier Saint-Nicolas, placé sur l’autre versant de la vallée Ave-Noye, pourrait être une implantation ancienne et remonter au moins à cette époque : en tous cas, les parcelles le bordant au sud et à l’est paraissent en culture dès l’Antiquité, sans rupture majeure. Au plein Moyen Âge (à partir des IXe-Xe siècles), on peut supposer la continuité ou l’affirmation du pôle d’habitat du Quartier Saint-Nicolas (implantation d’une église et d’un centre seigneurial de l’abbaye de Corbie). Un second, au Quartier Notre-Dame, a pu succéder au site de la vallée des Aires en s’installant à la pointe du promontoire au moment de l’apparition de la résidence aristocratique fortifiée (202). L’érection d’une église entre les deux semble accréditer l’hypothèse d’un habitat rural important, certainement géré par le château. Ainsi, deux pôles d’habitat médiévaux sont placés de chaque côté de la vallée Ave-Noye, sur le haut des versants respectifs. Mais cela n’exclut pas une implantation en fond de vallée favorisée par l’exploitation des marais et la voie fluviatile de l’Ave. C’est, du reste, en fond de vallée (mais éloigné de la Noye) que se trouve le village actuel de Fouencamps dont l’origine médiévale ne fait aucun doute.

En revanche, le hameau disparu de Pavy, s’il existe, n’a pas pu encore être repéré. Peut-être se trouverait-il directement au bord de la rivière, en liaison avec le moulin et ses équipements ? Les habitats intercalaires repérés au cours des prospections terrestres ne sont pas certains, en particulier quant à leur datation (à partir de la fin du Moyen Âge ?): trois d’entre eux seraient situés sur les plateaux dominant la vallée des Aires, un au fond de celle-ci et un serait en fait intégré au Quartier Saint-Nicolas.

La mise en culture de l’ensemble de la vallée des Aires est attestée à l’époque médiévale avec trois fronts de défrichement : vers le bois de Boves, vers celui du Cambos et vers le plateau nord-ouest où se trouve la route de Saint-Fusien. Les abords immédiats du château pourraient avoir été en prêts. Sur la rive droite de l’Ave, les abords du Quartier Saint-Nicolas sont cultivés avec un front de défrichement vers le Bois de la Ville. Le secteur situé près de la route de Montdidier et de la voie ferrée pose problème car les prospections ne livrent pratiquement aucun mobilier : dépôts de déblais liés à la mise en place des infrastructures ferrées, curage de l’Ave ? Le plateau dominant Fouencamps est, en revanche, largement cultivé, sauf à proximité des rebords.

Le développement démographique expliquerait, enfin, la descente vers le fond de la vallée Ave-Noye. L’habitat actuel, qui date au moins de l’époque moderne, s’organise selon un axe perpendiculaire à la vallée, en direction de l’autre rebord sur lequel était implanté, dès le Moyen Âge, un groupe de maisons autour de l’église paroissiale Saint-Nicolas aujourd’hui disparue. On doit enfin remarquer que l’habitat s’étend aussi au pied de la falaise, peut-être comme suite logique d’habitations troglodytiques aménagées dans la falaise elle-même.

(202) - Une installation antérieure, non permanente, sur le promontoire n’est pas à exclure.
LISTE DES MEMBRES DE L'ÉQUIPE PLURIDISCIPLINAIRE AYANT CONTRIBUÉ À CE VOLUME

Coordination : Ph. RACINET, professeur d'histoire et d'archéologie médiévales à l'Université de Picardie.

- Encadrement sur le terrain et enregistrement des données : L. DROIN, chargé de cours à l'Université de Picardie.
- Topographie : Ph. BOUTTÉ, géomètre agréé.
- Dessins et relevés : F. LIGNY, attachée au Laboratoire d'archéologie de l'Université de Picardie.
- Mise au net des dessins : V. LEGROS, docteur de l'Université de Picardie.
- Archéologie monumentale et relevés en élévation : F. GILLON, architecte.
- Histoire : O. LEBLANC, doctorant à l'Université de Picardie ; S. RACINET, chargée de cours et doctorante à l'Université de Reims ; Y. ZOTNA, doctorant et allocataire de recherche de l'Université de Picardie.
- Histoire de l'art : L. CABRERO-RAVEL, maître de conférences d'histoire de l'art médiéval à l'Université de Pau.
- Toponymie : J. CHAURAND, professeur émérite d'ancien français (Université de Paris-Nord).
- Prospection aérienne : R. AGACHE, ancien directeur des Antiquités préhistoriques de Picardie, et Fr. VASSEILLE, architecte.
- Prospection terrestre : M. QUILLENT, doctorant à l'Université de Picardie.
- Prospection fluviale : Ch. CLOQUIER, élève de l'École Nationale des Chartes.
- Géographie : E. DÉSIRE, maître de conférences de géographie physique à l'Université de Picardie, avec la collaboration de Mme J. DÉSIRE, responsable de l'Atelier de cartographie de l'Université de Picardie.
- Géologie et sédimentologie : J. FABRE, maître de conférences de géologie à l'Université de Picardie et Ch. PETIT, maître de conférences de géologie à l'Université de Bourgogne.
- Pétrologie : A. BLANC, ingénieur au Centre de recherches des Monuments Historiques.
- Numismatique : M. BOMPAIRE, CNRS.
- Céramologie : S. MOUNY, doctorante à l'Université de Picardie.
- Terres cuites architecturales : B. MAIMBOURG, doctorant à l'Université de Picardie.
- Objets métalliques : V. LEGROS, docteur de l'Université de Picardie.
- Tapisserie : F. CHANDEVAU, doctorant à l'Université de Picardie.
- Archéozoologie : B. CLAVEL, membre associé à l'URA 14-15 du CNRS.
- Paléobotanique : G. DECOQ, maître de conférences de botanique à l'Université de Picardie.